This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

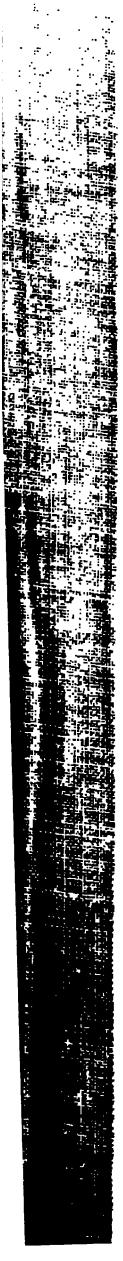
STANFORD LIBRARIES

Chaudoin, E

Trois mois de captivité Dahomey.

HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace

FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919



C 626 a

E. CHAUDOUIN

TROIS MOIS DE CAPTIVITÉ AU DAHOMEY

HOOVER
INSTITUTION

TROIS MOIS

DE

CAPTIVITÉ AU DAHOMEY

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

TROIS MOIS

DE

CAPTIVITÉ AU DAHOMEY

PAR

E. CHAUDOIN

OUVRAGE CONTENANT 55 GRAVURES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS

Je les vois encore, il me semble que c'était hier. La grande porte cochère qui, de la cour des petits, donnait dans la septième étude s'entre-bâilla doucement d'abord, comme dans un effort, puis, poussée à toute volée, s'ouvrit brusquement. Sur le seuil, *Mounine*, le portier des externes, nous apparut avec sa figure de singe bossu aux petits yeux éteints sous le rouge de sa trogne. Son arrivée dans la cour à l'heure de la récréation annonçait toujours quelque chose d'anormal. Cette fois, ce fut un triomphe de stupeur.

A côté du monstre blanc, quelque chose de plus monstrueux encore grouillait et, noir,

se détachait sur le fond gris et poussiéreux du mur.

Nous restâmes tous bouche bée et tout à coup deux cents petits garçons suspendirent leurs jeux. *Mounine* s'était arrêté; jouissant de l'effet produit, il venait de lancer au milieu de nous un paquet vivant. Ça remuait en effet : nous distinguâmes des jambes, des bras, deux yeux brillants, puis quatre, sur des dents blanches, qui nous regardaient effarés.

Deux négrillons! Il y eut un brouhaha général; à la stupeur fit place la curiosité. Je les vois encore, serrés l'un contre l'autre, dans un tremblement commun. Dépenaillés, couverts d'oripeaux et de vieux vêtements de flanelle bleue, comme en portent les matelots, sales et rapiécés, avec, par places, leur peau semblable à celle du cou d'une tortue, mate et grenue, se voyant à travers les trous. Ils étaient là, debout, se soutenant à peine, étonnés, eux aussi, et effrayés à ce spectacle si nouveau pour eux.

Mounine avait disparu; mais sur le seuil, à sa place, nous aperçûmes le proviseur. Pour le coup cela devenait sérieux. Il s'avança : « Mes enfants, nous dit-il, je vous présente deux nouveaux condisciples, messieurs Badou Ghezo et Badou Roussou, les deux frères, fils d'un ami (il appuyait sur ce mot), d'un ami, d'un allié de Sa Majesté l'Empereur, le roi de Dahomey Ghezo Ier; soyez gentils avec eux. Ils sont appelés à faire toutes leurs études parmi vous; vous n'oublierez pas que ce sont des protégés de Sa Majesté l'Empereur. Allons, continuez vos jeux! » Et il s'en alla avec solennité.

Sa Majesté l'Empereur! Notre curiosité se nuança immédiatement de respect. Ces nègres étaient donc quelque chose? A cette époque, en 1858, quand dans les régions officielles on avait dit Sa Majesté l'Empereur, tout était dit. Dans notre lycée encore plus; le proviseur n'était pas décoré, pensez donc : il mettait Sa Majesté dans tous les petits speechs

qu'il prononçait, et attendait la croix; il n'eût pas fallu plaisanter.

Et nous contemplâmes avec émotion ces deux amis de notre souverain. Un cercle de têtes curieuses s'était fait autour d'eux, et toute la récréation se passa ainsi à les contempler avec des lambeaux de conversation à voix basse et des chuchotements.

Deux jours après, personne n'y pensait plus; les amis de l'Empereur étaient devenus les nôtres, et, sans en être plus fiers, nous tutoyions à bouche que veux-tu ces deux héritiers d'un trône.

Que savions-nous à cette époque du Dahomey et qu'en savait-on? C'était quelque chose de vague, là-bas, où il y avait des nègres qui mangeaient de la viande crue et où se faisait le commerce des esclaves, dont nous lisions les péripéties et les horreurs dans les romans qu'on laissait à notre portée.

Nous connaissions les Regis, la maison de commerce de Marseille richissime, mais pas

le Dahomey. Regis, Dahomey et traite des nègres étaient synonymes pour nous.

Les deux Badous firent donc leurs classes avec nous; l'aîné, Ghezo, se distinguait surtout à l'équitation, il était maigre, mais fort et robuste; très bavard, avec cet empâtement dans la bouche, ce traînement de mots particulier aux créoles, il disait *tâââble* et ne put jamais perdre l'entremêlement des *tu* et des *vous* : « Voulez-vous que je te flanque une gifle! » revenait sans cesse dans ses répliques quand on l'agaçait. Il est retourné, ses classes faites, dans son pays. On nous dit qu'il était monté sur le trône sous le nom de Ghezo ou plutôt de Gléglé après avoir fait assassiner son père : c'était là la version officielle; nous sûmes plus tard qu'il n'en était rien et que Sa Majesté l'Empereur avait été victime d'une fumisterie de nègre, ainsi qu'on va le voir.

Quant à l'autre Badou, Roussou, gras et dodu, l'apparence un peu féminine, il était

avant tout paresseux. Son bonheur consistait à se rouler par terre au soleil; il ne sut jamais ni *a* ni *b* et mourut, pendant les vacances, d'une fièvre typhoïde cinq ou six ans après son arrivée à Marseille.

Tous deux au demeurant n'avaient pas l'air de se soucier beaucoup du Dahomey ni du respectable auteur de leurs jours, auquel ils pensaient peu et n'écrivaient jamais.

Roussou mort, et Ghezo, croyions-nous, sur le trône, les deux nègres avaient pâli, c'est le cas de le dire, dans notre souvenir, lorsque, quelque temps après, nous apprîmes, je ne sais plus comment ni à la suite de quoi, que ces deux fils du roi de Dahomey n'étaient ni fils de roi, ni même des Dahoméens. Ainsi meurent les légendes.

Voici ce qui s'était passé.

De temps immémorial Marseille avait en quelque sorte monopolisé le commerce de la côte d'Afrique, et les maisons de cette ville y faisaient librement le trafic, la pacotille, à la

suite d'accords particuliers intervenus entre eux et les chefs des petits royaumes de cette côte. Fin comme l'ambre, le vieux Regis avait demandé au roi de lui confier ses deux fils, de l'éducation desquels il se chargeait en Europe. Comme cela, pensait-il, j'ai deux otages et le roi respectera forcément les traités passés avec moi. Mais, malin comme un singe, l'autre nègre lui avait remis les deux premiers négrillons venus.

TROIS MOIS

DE

CAPTIVITÉ AU DAHOMEY

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

L'ARRIVÉE, L'INSTALLATION

Pourquoi suis-je allé à la côte d'Afrique? Il faut que je le raconte au début même de mon histoire. Cela en expliquera bien des côtés aventureux, cela expliquera aussi pourquoi je suis prêt à y retourner.

La côte d'Afrique est un peu notre propriété, à nous, Marseillais. Depuis notre enfance nous en entendons parler; les noms des Régis, des Fabre, le renom des fortunes que ces maisons y ont faites, les histoires de traite de nègres hantent nos

rêves, et lorsque arrivés à l'âge d'homme nous avons mangé notre pain blanc en herbe, lorsque sortis du service militaire, ou après avoir, comme moi, navigué quelques années, en qualité de pilotin et de lieutenant, sur des voiliers, nous hésitons à reprendre le harnais du travail sédentaire, lorsque l'aventure nous a mordus au cœur, inconsciemment nos regards se tournent vers ce pays où la vie au grand air et sous le chaud soleil est libre, où notre imagination nous montre un coup d'audace transformant l'aventurier et le mercanti en négociant riche, où existe enfin cet imprévu, ce nouveau dont nos caractères méridionaux sont avides.

Une fois que cette idée vous a saisi, on ne réfléchit plus et invinciblement on est attiré par ce mirage lointain; on ne peut plus se défendre.

C'est d'ailleurs ce que savent bien et ce qu'attendent les descendants des marchands d'ébène de jadis devenus aujourd'hui marchands de chair blanche. Ces vieux mercantis aux allures louches, à l'origine plus louche encore, vous surveillent au coin d'un engagement, d'un contrat, ils vous saisissent et, moyennant 1 500 francs par an qu'ils vous accordent, vous envoient suer le sang et s'engraissent, eux, au fur et à mesure de votre anémie.

C'est en effet avec un pareil contrat que je suis parti. 1 500 francs par an, nourri, blanchi et logé, avec interdiction pendant vingt ans de travailler pour mon compte ou pour celui d'une autre maison, avec un dédit de 100 000 francs. Bast! vendre sa peau à un mercanti ou à un autre, la belle affaire en vérité et qu'importe, d'ailleurs; nécessité n'a pas de loi.

Je partis ne sachant pas au juste où j'allais, aux Popos, au Dahomey, ou à Lagos; l'agent en chef de là-bas, à la disposition duquel j'étais, devait décider à mon arrivée de l'endroit où j'aurais à prendre mon service.

J'abrège la traversée d'aller. Mes compagnons de route étaient : un père missionnaire et deux sœurs appartenant aux missions africaines; en plus, trois agents de la maison.

Une grande camaraderie s'établit dès le début entre nous, pressentiment peut-être de souffrances communes, vaillamment supportées d'ailleurs, qui nous attendaient. Après une traversée longue et monotone, nous arrivons enfin à Dakar, où nous ne devions rester que quelques heures pour faire notre plein de charbon. Le soleil commençait à être chaud. La vue du pavillon français nous fit du bien; nous nous rappelâmes la patrie, la famille, que nous quittions peut-être pour toujours, nous,

missionnaires laïques de la civilisation, comme nos compagnons, missionnaires de Dieu.

Dakar n'offre rien de bien curieux. Une petite baie forme le port, qui est protégé par une jetée à laquelle peuvent accoster les navires de faible tonnage; le sol est aride et sablonneux, on sent que c'est encore le Sahara; la ville est insignifiante : quelques cases, des maisons éparses, deux ou trois magasins de détail, véritables « boutiques à treize », et c'est tout.

Le charbon fini, nous dérapons; en route pour la côte de Crou, où nous devons embarquer des Croumanns pour le déchargement du navire, car un équipage européen serait rapidement épuisé à travailler à cette opération sous les températures que nous aurons à subir.

Arrivés à Seta-Crou, nous stoppons devant une plage, très pittoresque, de sable, se détachant sur un fond de palmiers. Du bord on tire un coup de canon; aussitôt un grand remue-ménage se produit sur la côte. Une multitude de petites pirogues abandonnent la plage et viennent à grands coups de pagaie le long du bâtiment, se chavirant en s'accostant, ce qui n'a pas l'air d'inquiéter beaucoup les naturels qui les montent et qui nagent comme de vrais poissons, sans craindre de mouiller leurs vêtements, attendu qu'ils sont absolument nus. En

un instant nous sommes entourés de pirogues; les unes chavirées, les autres cherchant à s'accrocher le long du bord, aux flancs du navire, les plus éloignées accourant au plus vite à force de pagaies : c'est une vraie fourmilière de corps noirs grouillant. Rien n'est plus curieux que de voir avec quelle rapidité ils vident leurs embarcations, et avec quelle adresse ils remontent dedans.

On autorise une centaine de ces gens à grimper à bord, et parmi eux on fait un choix.

Un mot, en passant, sur les Croumanns.

Le Croumann dans son pays est guerrier; on le dit même anthropophage. Les villages du pays sont constamment en lutte entre eux.

L'anglais est la langue européenne qu'ils parlent le plus; ils se disent d'ailleurs sujets anglais.

Une fois engagé, le Croumann est actif, travailleur, intelligent et docile, à condition qu'il soit bien commandé et bien nourri.

Ils choisissent en général entre eux un chef qui les dirige, qui est en rapports directs avec les Européens, et qui doit commander la besogne. C'est en réalité une sorte d'intermédiaire, ou plutôt de contremaître.

La solde est relativement minime eu égard au travail auquel ils sont astreints. On leur donne en moyenne de une livre à une livre cinq shillings p r

mois, cinq ou six shillings à titre d'avances lorsqu'ils travaillent à bord d'un navire, car leur engagement, dans ce cas, ne dure pas plus d'un mois à un mois et demi, et un ou deux mois d'avances quand ils sont engagés pour travailler dans les factoreries de la côte.

Fort, vigoureux, la face marquée d'un large tatouage bleuâtre, le Croumann est le noir le plus honnête et le plus estimé comme travailleur, mais il est bien rare qu'il reste plus d'un an engagé.

Presque toujours, au bout de ce temps il demande à être rapatrié, pris, lui aussi, de la nostalgie du pays.

Pendant la formalité de l'engagement nous assistâmes à un spectacle fort curieux.

Le roi du pays arrivait dans une grande pirogue. Sa Majesté était coiffée d'un superbe gibus et vêtue d'une redingote râpée ; le reste du costume se composait d'une petite pièce d'étoffe pareille au tutu d'une danseuse. Il tenait une serviette de toilette à la main et paraissait, au demeurant, très satisfait de sa personne.

Arrivé à bord, le souverain avala d'un seul trait un gigantesque verre de tafia qui lui fut offert pour lui souhaiter la bienvenue, encaissa les avances dues à ses sujets et prit majestueusement congé de nous.

Croumanns.

Le moment de partir est venu ; tout est prêt pour l'appareillage et l'on fait évacuer le bord, ce qui est vite fait : une tête dans l'eau par-dessus le bastingage, flic, flac, floc, boum, comme des grenouilles sautant dans leur mare, les sujets de Sa Majesté rejoignent leurs embarcations à la nage; au loin, déjà, le souverain nègre a atteint le rivage et nous salue gravement en agitant son chapeau.

Nous voilà de nouveau en route et la traversée reprend sa monotonie habituelle.

Nous attendons avec impatience l'arrivée à Acra, où nous devons engager d'autres noirs, des Minas, comme canotiers pour le service des pirogues qui, comme on le verra, nous feront franchir la barre.

Intéressant peuple aussi que les Minas.

Ils s'engagent dans les mêmes conditions que les Croumanns, par compagnies de 18 ou 25 hommes, chaque compagnie ayant son chef, son patron de pirogue et son féticheur. Le chef parle généralement bien anglais : c'est le « gérant responsable » de la Société. Il présente et reçoit les réclamations en cas d'inexécution des termes du contrat, qui est fait selon toutes les règles de la loi anglaise, qu'ils connaissent à fond en leur qualité de sujets britanniques.

Le patron de pirogue est toujours un homme qui possède parfaitement la topographie sous-

marine de la côte; les barres généralement d'accès difficile, quelquefois impraticables, toujours dangereuses, n'ont pour lui aucun secret. C'est un vieux loup de mer, un pilote pratique qui n'a pas froid aux yeux. Quant au féticheur, c'est un vieux Mina, un augure, le Calchas de la *Belle Hélène* noire, ivrogne toujours, et paresseux; il a successivement fait tous les métiers avoués et inavouables, a dans ses pérégrinations poussé quelquefois jusqu'en Europe à bord d'un bâtiment de commerce, à Dieu sait quel titre, charbonnier ou domestique. Vieux roublard en somme, qui exploite la crédulité de ses compagnons en leur fabriquant des gris-gris, des fétiches qui doivent infailliblement les préserver de tous les accidents inhérents à l'existence. Maladies ou requins, le féticheur préserve de tout.

Le Mina diffère essentiellement du Croumann. Autant ce dernier est travailleur, autant le premier est voleur, paresseux, difficile à mener, et infidèle. Il n'est pas rare de voir une compagnie de Minas abandonner leur pirogue et s'enfuir le long de la côte pour ne plus revenir, après avoir touché leurs avances; aussi doit-on les surveiller constamment.

Nous arrivons enfin à Acra et nous jetons l'ancre assez loin dans la baie.

De notre mouillage, Acra nous semble une jolie petite ville, bien construite; nous apercevons de

coquettes maisons avec leurs murs blancs et leurs vérandas multicolores. Selon l'habitude, nous tirons un coup de canon; aussitôt une pirogue se détache de la plage et un superbe noir revêtu de l'uniforme des douaniers anglais se présente à notre vue assis dans un grand fauteuil en osier qui domine toute l'embarcation. Il a toute la raideur de la nation qu'il représente; il accoste l'échelle, nous demande en bon anglais d'où nous venons, où nous allons, puis il monte à bord et se livre à des contorsions vraiment amusantes. Après quoi il nous réclame une livre sterling, que le capitaine lui refuse en lui faisant remarquer que nous ne sommes pas mouillés dans les eaux de la rade.

Voyant qu'il n'y a rien à faire avec un homme si au courant des règlements et si à cheval sur son droit, le fonctionnaire noir n'insiste pas autrement et s'en va, rengorgé dans son faux col, aussi raide qu'il était venu.

Nos Minas, conduits par un agent spécial, s'étaient embarqués pendant ce temps, armés de leurs pagaies en forme de trident, leurs coffres, tout leur attirail en un mot, et nous continuons vers Porto-Seguro, où nous devons prendre des ordres.

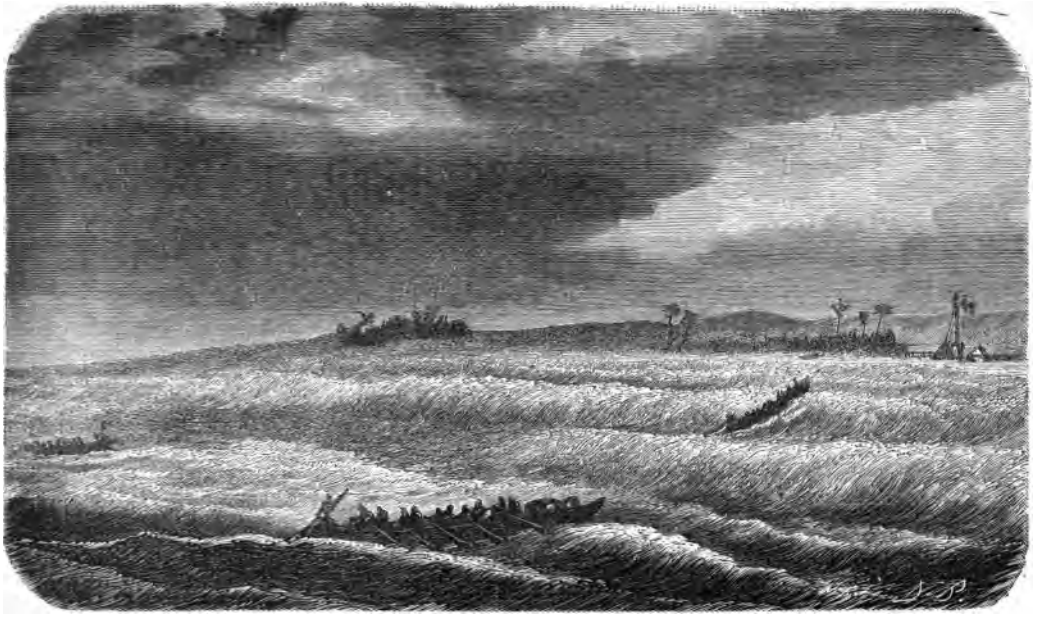
Nous y arrivons quelques jours après, battant pavillon français à la corne, le guidon de la maison en tête de mât. Comme toujours, nous annonçons

notre arrivée par un coup de canon. La factorerie hisse aussitôt le pavillon français et nous signale de continuer sur Petit-Popo, où nous arrivons quelques heures après; nous voyons de loin la barre, cette fameuse barre dont nous avons entendu si souvent parler. Nous mouillons le plus près possible d'elle.

La plage nous apparaît pleine de monde; il y règne une grande animation.

Les Minas du rivage roulent de grandes pirogues vers la mer comme des barils, d'autres portent des pagaies, des avirons, des seaux : tout le monde s'apprête au travail. L'agent européen est au milieu de cette multitude noire, l'excitant du geste, de la voix, et l'encourageant par quelques bons coups de rotin appliqués sur les échines des traînards; enfin, une pirogue est prête à être mise à l'eau. Sa poupe est tournée droit au large et à peine baignée par le remous qui vient mourir sur le sable; le patron est debout à l'arrière, le jarret tendu, guettant le moment favorable pour la faire pousser.

Le moment est venu; une superbe lame de deux ou trois mètres de haut s'avance avec une rapidité vertigineuse vers la plage; les canotiers sont tous arc-boutés sur le sable, prêts à pousser la pirogue au signal du patron; la lame arrive, se brise en un



Passage de la lame par les Minas conduisant la pirogue.

monceau d'écume sur l'avant de l'embarcation, couvrant les canotiers de sa mousse blanche. Le chef vient de donner le signal; d'un vigoureux effort, tous poussent ensemble, avec des cris assourdissants, la pirogue dans l'eau jusqu'à mi-corps, puis ils bondissent alors dans l'intérieur, où ils se trouvent en un clin d'œil, chacun à son poste, pagayant rapidement, en faisant retentir un long sifflement rythmé; une fois arrivé assez loin de terre pour ne plus ressentir l'effet du ressac, ils ralentissent le mouvement et attendent, en pagayant tout doucement, le moment de passer la seconde lame, plus forte que la première; le patron choisit le moment le plus favorable et donne un ordre : les canotiers pagayent alors avec furie; le patron, debout à l'arrière, le bras tendu, dans une très fière silhouette, semble véritablement défier la mer; il excite ses hommes du geste et de la voix, tenant lui-même d'une main un aviron de queue, et de l'autre agitant de droite à gauche un grand panache de paille de *mandille*, fétiche de l'embarcation, qui doit éloigner les accidents et les requins; une fois parvenus sur la lame, les canotiers s'arrêtent une seconde, la pirogue se lève droite dans un flot d'écume, elle se cabre littéralement comme un cheval qui s'enlève devant un obstacle; pirogue et canotiers disparaissent un moment sous un

nuage liquide, ils nagent vigoureusement jusqu'à dépasser la limite d'action de la mer; puis, encore une fois, ils se reposent, car il y a encore une dernière lame à franchir, la plus dangereuse et la plus forte de toutes. Au moment propice, souquant de toutes leurs forces, ils repartent; le patron agite plus vivement son fétiche, il les encourage à grands cris; l'embarcation se dresse comme dans un suprême effort, tout se perd quelques secondes dans un nuage blanc, mais les voilà qui reparaissent : la barre est passée. Le patron brandit victorieusement son fétiche, les hommes lèvent leurs pagaies découpées en forme de trident en poussant un cri formidable. Tableau ! Tableau ! Encore une fois, la mer a été vaincue !

Pendant ce temps, le féticheur de la plage, debout, agite ses fétiches en frappant sur une petite clochette et prévient par des cris le patron de la pirogue du moment où la lame se présente bien pour la passer.

C'est un spectacle vraiment beau et saisissant, vu surtout du bord; car au moment où la pirogue passe la dernière lame, elle est presque debout complètement hors de l'eau, ne tenant que par son arrière sur le dos de la vague.

Presque toutes les côtes battues par le flot du large présentent les phénomènes connus sous le

nom de « barre ». Mais ce qui contribue probablement à rendre plus fortes les barres de la côte du Dahomey, c'est d'abord le brusque redressement des fonds du littoral, puis l'existence d'un courant descendant vers le sud et qui suit toute la côte, la houle du large, qui, alors même qu'elle paraît avoir peu de force, entraîne une énorme masse d'eau et la pousse vers la terre où elle rencontre trois redans successifs, véritables marches d'escaliers sous-marines contre lesquelles la lame vient buter; elle rebondit alors en l'air, et retombe pour aller finalement expirer sur la plage.

Nous débarquons quelques marchandises à Petit-Popo, et nous repartons pour Grand-Popo, qui est à quelques milles seulement de là; nous y arrivons le soir, mais trop tard pour effectuer aucune opération.

La soirée se passe très gaiement. Nous sommes arrivés au but de notre voyage ; demain nous saurons les points qui nous sont désignés, et la plupart d'entre nous débarqueront sans doute ici.

Une des sœurs doit descendre à Grand-Popo; l'autre religieuse et le père missionnaire doivent continuer leur route sur Lagos.

De grand matin nous sommes réveillés par les Minas, qui viennent avec leurs pirogues pour prendre les marchandises à débarquer; c'est un

tapage indescriptible : ils crient tous comme des possédés. Le nègre ne peut rien faire d'ailleurs sans tapage; il faut qu'il crie ou qu'il chante. Par exemple, je ne peux m'empêcher d'admirer l'adresse extraordinaire avec laquelle ils arrivent à embarquer dans leurs pirogues de gros fûts de 600 litres (appelés *ponchons* dans le langage des factoreries du pays).

Nous recevons la visite d'un père missionnaire anglais, homme charmant, parlant fort bien le français, qui vient rendre visite au père et aux sœurs; il doit emmener celle de nos religieuses qui est destinée à rester ici. Le moment de la séparation est venu; la pauvrette est toute en larmes. Depuis un mois que nous vivions ensemble, nous nous étions véritablement attachés à elle; pour elle-même, c'était une famille nouvelle qu'elle s'était tout doucement faite parmi nous. C'était le monde qui l'avait reprise pendant un mois, et son ordre venait la reprendre. Qui peut dire les pensées de la pauvre enfant et les destinées que lui réserve cette terrible terre d'Afrique!

Nous repartons dans la nuit et arrivons au point du jour à Whydah; le débarquement continue, je reçois l'ordre de descendre à terre. Je suis désigné pour remplacer le second de la factorerie, qui rentre en France. On m'envoie deux grandes

futailles vides où mes malles sont enfermées hermétiquement, car il n'est pas rare que l'on chavire, et, dans ce cas, il faut au moins sauver les effets de la noyade. Je m'embarque dans la pirogue et nous poussons; nous ne tardons pas à arriver à la grande lame de la barre, le patron fait arrêter les canotiers pour saisir le moment favorable; un gros rouleau de houle s'avance derrière nous. Les Minas se mettent à nager vigoureusement pour donner le plus de vitesse possible à l'embarcation, nous sommes enlevés au sommet de la lame et entraînés par elle avec une rapidité de « montagnes russes »; les Minas nagent comme des forcenés en faisant retentir leur sifflement cadencé, la première lame est passée, ils se reposent un instant pour passer dans la même condition; à la seconde nous sommes soulevés encore une fois, légèrement mouillés par les embruns, la seconde lame est passée; nous sommes arrivés à la dernière, celle qui doit nous déposer à terre. Nos canotiers font force de pagaies, et nous glissons sur l'eau qui nous entraîne avec une rapidité vertigineuse; à peine échoués, les Minas se précipitent sur moi, m'enlèvent à bout de bras et me déposent sur le sable. Je foule pour la première fois le sol dahoméen.

Tous les débarquements ou embarquements ne

s'accomplissent pas aussi heureusement : j'ai vu dans la suite, étant agent de plage, des pirogues chavirer, « ce qui arrive souvent », et de malheureux Minas saisis par les requins. Un cri strident retentit; on voit le malheureux entraîné au fond par une force invisible, un bouillon remonte à la surface de l'eau : il vient d'être pris par le monstre; son corps revient à la surface, le requin le ressaisit et le fait plonger comme le bouchon d'une ligne où le poisson mord, et, finalement, le corps mutilé et pantelant vient s'échouer sur la plage. Tout le monde s'enfuit et l'on a grand mal à décider quelqu'un à aller tenter de l'arracher à la mort, ce qui est bien chanceux, car, outre qu'il n'est pas facile d'enlever un homme aux requins, les morsures de ceux-ci sont presque toujours mortelles et il est rare qu'un homme y survive.

Les Minas ont d'ailleurs une grande répugnance à aller chercher les gens touchés par les requins; tous, en effet, portent des fétiches qui doivent les préserver de leurs dents, et celui qui, malgré cela, en est mordu, est supposé, par cela même, avoir commis une mauvaise action ou un crime, qui a détruit l'action préservatrice de son fétiche.

Dès qu'un accident de requin est arrivé, les Minas ne veulent plus travailler, et ce n'est qu'à force de cadeaux et de libations de tafia qu'on

La barre.

arrive à les faire remettre au travail au bout de un ou deux jours.

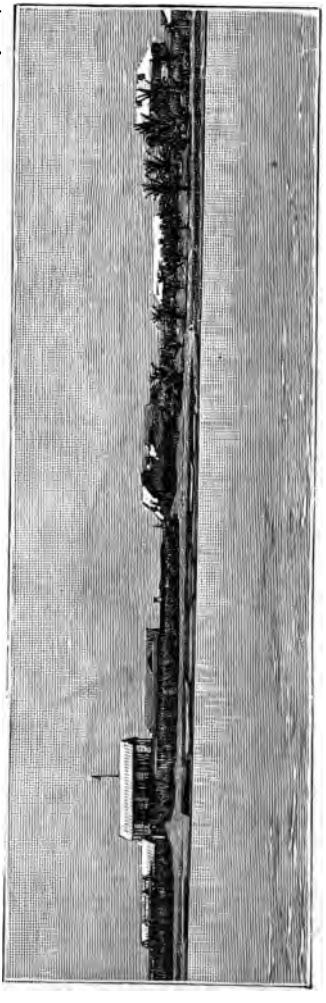
Quand un blanc (c'est-à-dire un Européen) chavire avec eux dans la pirogue, ils s'empressent tous autour de lui et le ramènent toujours sain et sauf à la plage, en le tenant d'un bras au-dessus de l'eau.

CHAPITRE II

WHYDAH-PLAGE

A peine revenu de mon enlèvement par les Minas, au milieu d'un tohu-bohu indescriptible de noirs, de caisses et d'immenses barils, je me trouvai en présence de l'agent blanc qui devait être pour moi un compagnon et plus tard un ami, pour peu de temps malheureusement, car il ne tardait pas à succomber à un accès de fièvre pernicieuse. Il m'emmena dans le *baracon :* c'est le nom que l'on donne au bureau, qui sert à la fois de salle à manger et de buen-retiro à l'agent qui fait la plage, petite cabane en bois percée de petites fenêtres pour établir le mieux possible un courant d'air, dont on a réellement besoin par la chaleur intense qu'on est obligé de supporter dans un bureau. Une table, une presse à copier, un hamac et un canapé du pays,

bas et assez commode pour faire la sieste, en composent l'ameublement; une longue-vue et des séries de pavillons pour télégraphier aux navires sur rade en sont l'ornement. L'absinthe nous fut servie par le *moulek* (domestique), et au bout de quelques minutes nous étions de vieux camarades ; après nous être rafraîchis, mon nouveau camarade me fit visiter la plage.



Petit-Popo. — Factorerie Fabre (côté de la lagune). — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

Une grande bande de sables brûlants d'un kilomètre environ de largeur s'étend à perte de vue, battue d'un

côté par la mer et baignée de l'autre par la lagune. Autant le côté de la mer est triste et nu avec son sable sur lequel les grandes lames de la barre viennent mourir dans un bruissement monotone, et sa perspective, où dans l'aveuglant miroitement de la mer deux ou trois navires se balancent tristement comme des ours en cage devant l'horizon sans fin, autant le côté de la lagune est gai et verdoyant. Partout une végétation vivace y pousse drue et serrée; des myriades de petits oiseaux s'enfuient à tire-d'aile à notre approche; partout des bouquets de palmiers dont la silhouette gracieuse se détache sur un ciel splendide. La lagune scintille devant nous comme un miroir dans un cadre de verdure égayé par les pirogues, qui glissent sans former une ride, poussées par un noir armé d'un grand bambou qu'il manœuvre avec une facilité étonnante sans presque faire d'efforts, tant les pirogues sont légères. Plus loin deux ou trois pêcheurs debout dans leur frêle esquif lancent l'épervier, et, à voir les éclats d'argent qui s'échappent de leur filet lorsqu'ils le retirent, ils doivent faire bonne pêche, et le poisson est abondant.

Ce qui est le plus intéressant pour moi qui viens à la côte comme commerçant et non comme poète ou comme amateur, le lieu serait mal choisi (la

côte avec son climat meurtrier n'a jamais passé pour une station balnéaire à la mode), c'est la factorerie.

Un tableau pittoresque s'offre à mes yeux : sur notre droite et sur le sable qui forme la plage de toute la côte du Dahomey, j'aperçois un grand magasin recouvert en paille et à moitié effondré, c'est là tout ce qui reste d'une ancienne factorerie française qui fut écrasée par ses rivales Régis et Fabre, quelques épaves de navires perdus et le long serpent de sable qui se perd à l'horizon en fuyant vers les Popos; sur notre gauche, encore un grand magasin aux murailles de bambou, couvert de paille à la mode dahoméenne. Celui-là est en très bon état et appartient aux autorités du pays. C'est là que sont parqués, la chaîne au cou, les esclaves que les négriers viennent acheter au roi et qui sont embarqués sous le nom d'engagés volontaires avec des papiers parfaitement en règle pour le Congo belge ou pour la colonie portugaise de San Thomé. A côté se trouve un petit *apatam* où s'abritent les soldats du roi qui veillent la nuit sur les factoreries, car le roi ne permet pas aux Européens d'habiter à la plage, et dès que le soleil se couche, ces derniers sont obligés de rentrer à Whydah-ville. Dans quel but cette interdiction? Je n'ai jamais pu avoir une réponse des gens du pays

à cet égard; ils se contentent de dire : « Le roi le défend. » La véritable raison, à mon avis, et nous en avons eu la preuve, réside dans une question de sécurité générale. Le roi craint que pendant la nuit les Européens restant à la plage n'entretiennent des relations avec les navires de guerre et les gens des Popos qui sont Français et ennemis du Dahomey, et ne favorisent ainsi l'envahissement possible du pays; tandis qu'obligés de coucher en ville, les Européens sont très bien surveillés et il leur est impossible de sortir du Dahomey sans l'assentiment des autorités. Dès le soir donc, les Européens se retirent de la plage et personne ne peut plus y passer; des postes de soldats sont établis tout le long des deux côtes, et leur vigilance est telle qu'elle ne peut être prise en défaut; jamais un vol ne se produit à la plage lorsque les factoreries sont sous la garde du roi.

Auprès du poste des soldats, sous un toit de feuilles de palmier, se trouve la pirogue des autorités, vieille embarcation européenne réparée par les gens du pays. On ne la fatigue pas en général, mais le peu de besogne qu'elle fait est de la terrible besogne. Elle sert au débarquement des négriers et de leurs marchandises et à l'embarquement des esclaves; elle sert aussi à porter en mer les cadavres pantelants des victimes humaines

offertes aux fétiches de la mer, pour les rendre favorables au pays et faire échouer à la côte le plus de navires et d'épaves possible.

Esclave enchaîné. — (Gravure extraite de l'*Illustration*).

Plus loin, on aperçoit la factorerie Régis avec de superbes magasins à deux étages couverts de tuiles rouges; le devant est fermé par une grille

en fer ornée de deux colonnades en maçonnerie bien blanche. Au premier coup d'œil il est facile de voir qu'on a affaire à une grande maison qui ne regarde pas à la dépense. Mais au fond tout cela n'est que de l'apparence et du trompe-l'œil. La belle grille est mangée par la rouille et n'offre pas la résistance d'un fétu de paille, et les magasins humides aux murs vermoulus ne peuvent plus rien contenir qui ne s'abîme, et supportent à peine leur couverture de tuiles.

La factorerie allemande, qui se dresse non loin de là, se compose d'un grand magasin en feuilles de fer cannelées peintes en noir, et de deux ou trois magasins plus petits en bambou et paille. Elle possède un mât de pavillon comme toutes les autres pour pouvoir signaler et correspondre avec les navires en rade.

Entre les deux factoreries, parmi les lichens gras qui poussent à certains endroits dans le sable, s'élève une croix délabrée, qui peut-être même n'existe plus, dernière demeure de quelque naufragé dont le nom et la fin tragique sont oubliés et qui n'a pas laissé d'autre trace du drame passé. Voilà pour l'ensemble. Examinons maintenant en détail une des factoreries françaises et voyons ce qui s'y passe. Nous allons assister au vrai travail de la plage.

Le navire qui m'y a amené opère son déchargement, et en même temps fait son chargement. La factorerie se compose d'une vaste enceinte rectangulaire en bambou. Sur un des côtés de ce vaste carré et protégé des ardeurs du soleil par une grande tonnelle en feuilles de palmier, sont amoncelés les ponchons (gros barils) d'huile qu'on a roulés de Whydah-ville à Whydah-plage qui est l'entrepôt et où il ne se fait aucun commerce. Les fonds des ponchons sont passés à la chaux et portent sur chacun, peint au coaltar, un W, qui en indique la provenance. Derrière les ponchons est un grand magasin en planches peintes à la chaux et recouvert d'une toiture en feutre; c'est là que sont emmagasinées les marchandises riches, telles que balles de tissus, caisses de sucre, de liqueurs, poudres, fusils et bibelots divers. Au fond s'ouvrent deux autres grands magasins, en bambou aussi et couverts en paille; l'un sert de grenier pour les amandes de palme; l'autre reçoit les sacs de sel, les grands bocaux de faïence, les verreries et, en général, toutes les marchandises de peu de valeur.

Derrière les magasins que je viens de signaler, abrités, comme les ponchons d'huile, par des feuilles de palmier, se placent les ponchons de tafia, qui, une fois vides, servent de récipients pour l'huile.

L'autre côté de la factorerie sert de débarras. Là sont accumulés tous les ponchons vides, empilés les uns sur les autres, ou mis en botte pour tenir moins de place. Sous un hangar, à l'abri des rayons du soleil, tout près du baracon, d'où l'agent blanc peut les surveiller, les tonneliers du pays réparent ceux qui sont abîmés, rabattant les cercles avec un bruit cadencé de coups de marteau suivant le rythme des danses locales. Tout près du baracon se trouve un autre hangar, où l'on met les pirogues de barre à l'abri du soleil. Le charpentier est en train d'en radouber une. Tel est l'aspect d'ensemble d'une factorerie de plage, le tout animé par le grouillement de noirs roulant des ponchons ou charriant des caisses, criant, s'invectivant, chantant en cadence sous la surveillance de l'agent européen qui fait la plage et qui, sans cesse l'œil ouvert au milieu de tout ce monde, observe que les porteurs de caisses ne les ouvrent pas pour chiper une bouteille de gin ou de toute autre liqueur, stimule les retardataires et les paresseux par quelques bons coups de trique fortement appliqués au milieu des reins.

Suivons maintenant l'opération de débarquement et d'embarquement.

La pirogue vient de s'échouer sur le sable sous l'impulsion de la lame; les noirs se précipitent sur

les caisses qui en forment le chargement. En un clin d'œil elle est vide et les colis qu'elle contenait sont alignés sur la plage. On en vérifie le nombre et la nature pendant que dans un coin, couché à l'abri d'un apatam, un soldat du roi surveille sans en avoir l'air le débarquement et compte les

Grand-Popo. — Factorerie Fabre, côté de la plage.

colis à son tour avec des graines différentes qui représentent le nombre et le genre de la marchandise, afin de pouvoir, plus tard, percevoir les droits d'entrée. Une fois la pirogue vide, les canotiers minas la chavirent sur le flanc, pour permettre de la charger de nouveau et d'y embarquer, en les y roulant, les ponchons contenant les huiles ou les amandes. Lorsqu'il fait beau temps, on peut mettre dans chaque pirogue jusqu'à trois de ces ponchons dont le poids varie entre 1 000 et

1 500 kilos. Le chargement opéré, comme nous venons de l'indiquer, on redresse la pirogue sur sa quille et les Minas attendent un coup de mer favorable pour la pousser à l'eau.

Le personnel d'une factorerie de plage comme celle de Whydah se compose : d'un agent européen, d'un employé noir qui fait fonction d'interprète, d'une dizaine de hamaquaires qui servent à porter l'Européen en hamac et à faire le travail courant de la factorerie. Il y a de plus deux tonneliers et leur moulek (domestique), un charpentier et son moulek (dans tous les métiers les ouvriers ont un petit gamin qui leur sert de domestique, qui porte les outils, et qui en même temps est un apprenti; c'est généralement un petit esclave du patron de l'ouvrier ou un esclave appartenant à l'ouvrier même, car dans le Dahomey les esclaves peuvent posséder eux-mêmes un esclave). Enfin, une quarantaine de Minas pour le service des embarcations complètent ce personnel; on y ajoute pour les grosses journées de travail, comme les embarquements et les débarquements, des journaliers du pays qu'on loue suivant les besoins. Mais le temps passe, mon estomac crie famine. Mon compagnon m'avertit qu'il est temps que je monte à Whydah-ville où je dois trouver le gîte et la table; le hamac est prêt, je monte dedans, et en route.

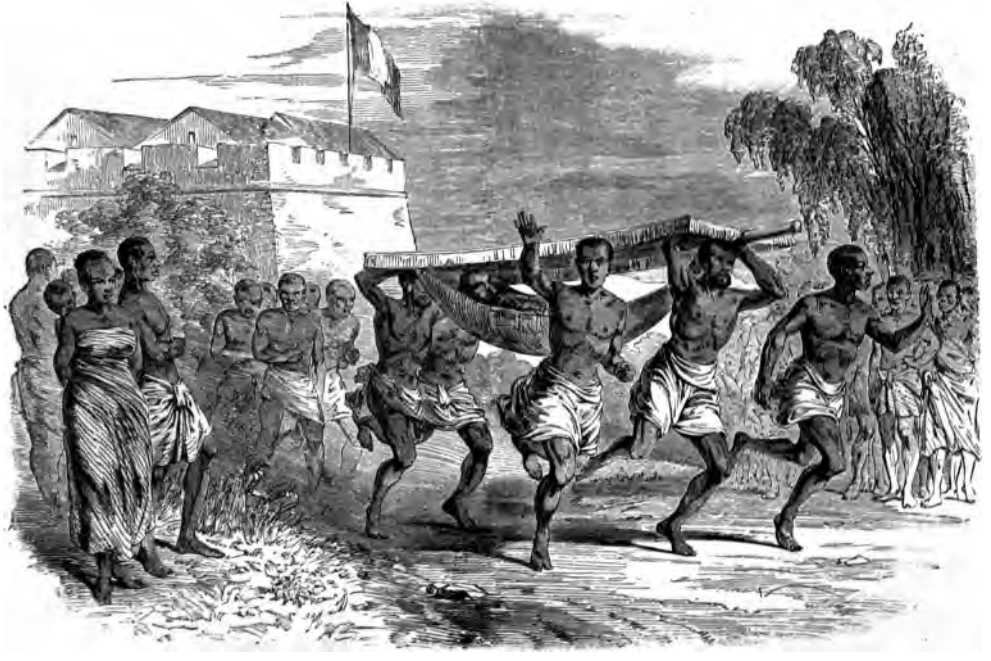
CHAPITRE III

VOYAGE DE WHYDAH-VILLE A WHYDAH-PLAGE

Pas de voitures, pas de chevaux, ni de tramway; les seuls moyens de locomotion connus dans le Dahomey sont le hamac si on voyage en terre ferme, et la pirogue si on voyage par lagune. Nous connaissons trop, pour les décrire ici, les pirogues. Elles sont formées, comme toutes les pirogues, d'un tronc d'arbre creusé; je n'y insisterai donc pas. Mais il n'en est pas de même du hamac, qui est un des côtés originaux du Dahomey.

Le hamac se compose, ainsi que son nom l'indique, d'un hamac en coton très solide, tissé dans le pays, zébré de couleurs voyantes aux dessins bizarres et orné de franges en coton de diverses couleurs; d'une perche de quatre mètres environ, formée de la nervure centrale de la feuille d'un

palmier dépouillée de son feuillage. Une fois séchée et dressée, cette nervure forme un support très léger et d'une grande résistance. Il est percé des deux côtés, à 50 centimètres de ses extrémités. Dans ces trous passent deux chevilles en bois travaillé, qui servent à fixer les deux extrémités du hamac; une tente en cotonnade à rayures voyantes et un oreiller complètent ce véhicule spécial. La tente, comme celle d'une embarcation, est fixée aux deux chevilles du hamac par deux cordons qui servent à la maintenir dans la position voulue au gré du voyageur. Le hamac est porté par quatre, six ou huit porteurs, suivant l'importance du voyage ou la longueur de la route à parcourir; on peut s'y tenir couché ou assis, les jambes ballantes ou croisées à la mode turque. Dès qu'on y est installé, les porteurs le soulèvent et placent l'extrémité du bambou sur leur tête, protégée du frottement au moyen d'un petit coussinet rond en paille. Ils maintiennent le hamac en équilibre avec une main ou même, le plus souvent, ils l'abandonnent complètement, et se mettent en marche à une allure très rapide. Ils portent ainsi le hamac avec une telle douceur qu'on ne ressent pas le plus petit mouvement ni le plus léger choc. Lorsqu'on est plusieurs ensemble, que la route se fait en caravane, les porteurs



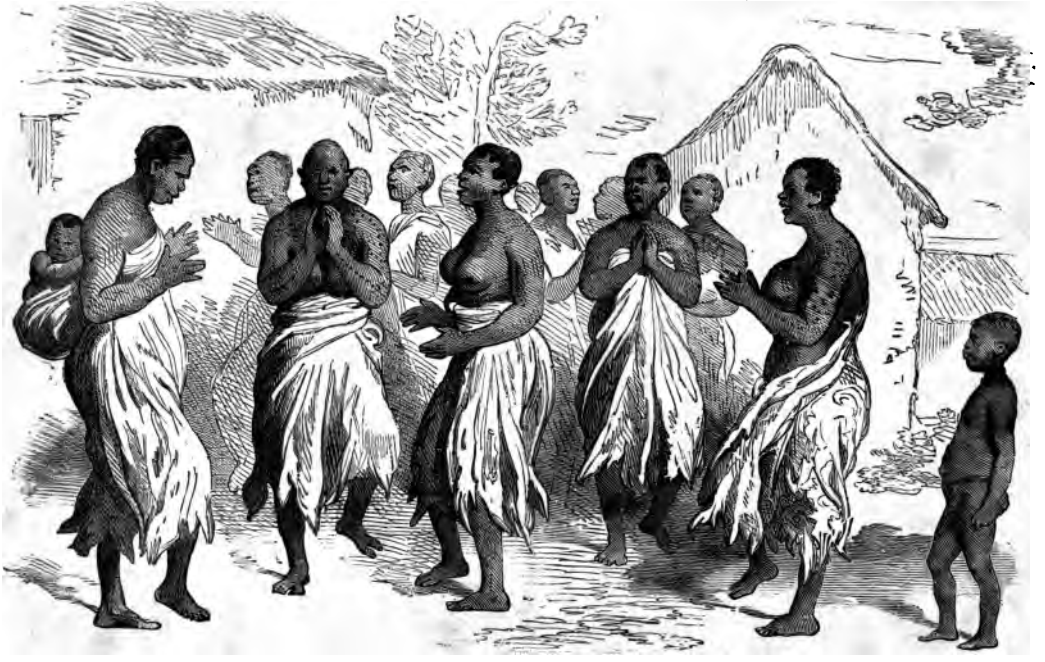
Trajet en hamac.

s'excitent entre eux et se livrent alors à une course échevelée, l'émulation s'en mêle. Mais alors, gare aux faux pas! Il est vrai d'ajouter que les chutes sont très rares, car ils sont d'une adresse vraiment merveilleuse, et leurs camarades qui courent autour d'eux pour les relayer lorsqu'ils sont fatigués, saisissent toujours le hamac à temps pour que l'Européen ne se fasse pas de mal.

Je m'installe donc, comme je viens de le dire, et je serre la main à mon compagnon, que je ne dois revoir que le soir à la factorerie de Wydah-ville, et nous nous mettons en marche; mes deux hamaquaires, à qui on a promis du tafia, vont un train d'enfer, tout en chantant probablement mes louanges, les louanges du blanc nouveau qui arrive à la côte.

Nous ne tardons pas à arriver à la lagune. Elle est toute verdoyante. Mes deux porteurs, trempés de sueur, entrent dans l'eau comme si rien n'était, et dès qu'ils ont de l'eau jusqu'aux cuisses, deux autres porteurs saisissent le hamac en dessous, me soutiennent aux épaules et aux jambes et me soulèvent, tandis que les deux autres portent le hamac à bout de bras. Ils ne tardent pas à avoir de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture, et il est certain que sans cette attention, dans la position

première où j'étais, j'aurais, à mon tour pris un bain de siège. La lagune a environ 150 à 200 mètres de large et nous la franchissons assez vite. Arrivés en terre ferme sur la rive opposée, nous nous trouvons devant la case du *décimère*. Sous un bosquet de palmier, la route est bordée de deux fétiches, reconnaissables à deux bambous placés à leurs côtés où flotte un petit chiffon blanc. L'un de ces fétiches est un gros canon de fer rongé par la rouille, cadeau de quelque négrier, ou épave de quelque navire perdu à la côte; l'autre, une petite case en paille ronde au toit conique, mais fermée de tous côtés. Le décimère, vieux nègre à barbe blanche, chargé de percevoir les droits du roi sur les marchandises qui arrivent à Whydah, me salue des deux mains en me faisant de petites révérences très comiques et en marmottant probablement des saluts de bienvenue qui finissent par tafia! tafia! Comme de juste, je garde le mutisme le plus parfait, et mes hamaquaires continuent leur route. Il fait une chaleur épouvantable, il est près de onze heures du matin, je suis littéralement en eau malgré mes vêtements très légers. Il doit y avoir de 45° à 50° de chaleur. Le sol est jaune rougeâtre, presque couleur de brique et très dur; aussi mes hamaquaires avancent-ils maintenant plus vite que précédemment où ils



Danse des féticheuses. (Voir p. 43.)

marchaient dans le sable. Le chemin est encaissé entre deux murailles d'herbes gigantesques de nature marécageuse, coupé de temps en temps par des bouquets de palmiers, ce qui indique que le terrain que nous traversons en ce moment à pieds secs doit se transformer en marais au moment des pluies. Devant moi s'élève une ravissante petite forêt de ces palmiers, très touffue; nous y arrivons bientôt : c'est Jombodji, petit village qui est à moitié chemin de Whydah-ville et de Whydah-plage. La population de Jombodji est composée de soldats, c'est l'avant-poste de Whydah; mais comme le roi ne donne aucune solde à ses troupes, celles-ci gagnent leur vie et occupent les loisirs que leur laisse le métier des armes et la garde de la plage, en pêchant. Le métier est lucratif, les lagunes sont poissonneuses et le noir est très friand de poissons, leurs femmes les font sécher ou boucaner et vont ensuite les vendre sur les marchés de Whydah. Jombodji possède aussi un collège de féticheuses très renommées et dont les fêtes sont très courues parmi la population indigène de Whydah.

Elles sont vouées au culte du fétiche de la mer et lui immolent plusieurs fois par an des jeunes filles vierges. Au moment de mon passage elles sont en train d'exécuter une danse religieuse.

Autour de leur arbre fétiche, trois ou quatre mégères, le torse nu et les mamelles ballantes, les bras, les jambes et le cou ornés de gris-gris et de fétiches en cauris, gambadent avec des mimiques de singes devant le tronc d'un arbre séculaire, suivies et imitées par une bande de petites filles, leurs néophytes. Nous ne nous arrêtons pas : mes hamaquaires traversent rapidement le village, qui n'est pas important, mais qui est très pittoresque à cause même de sa situation. C'est un village dans une forêt de palmiers. Plus nous avançons, et plus l'aspect du pays change. Les palmiers s'espacent davantage, deviennent plus rares. Maintenant, le sol offre des traces de cultures. On commence à voir de grands arbres aux troncs et aux branches énormes, qui tous, pour la plupart, sont considérés comme la demeure de fétiches. Dans le lointain, de fort jolis petits bœufs paissent tranquillement sous la surveillance d'un vieux nègre; de tous côtés des plantations de maïs et de manioc tachent le paysage de leur verdure. Nous sommes aux environs de Whydah, nous ne tardons pas à y arriver. Ici nous rencontrons deux arbres énormes, juste à l'entrée de la ville. Ces deux monstres végétaux servent de demeure au fétiche bienveillant Dag-oli-Ja-da, celui qui veille à l'entrée de la ville, qui éloigne les mauvais esprits et souhaite la bien-

Le fort de Whydah et l'état-major portugais.

venue aux voyageurs. Mes hamaquaires le saluent en passant en frappant trois petits coups sur le bois du hamac et en lui disant : « *Dag-di-ga-daokou, okou, afundagonïa Dagdigada* (Bonjour, bonjour, comment vas-tu?) » Et quelques instants après nous pénétrons dans la ville de Whydah, que nous allons décrire sommairement.

Ce nom que nous lui conservons, lui a été donné par les Anglais; les Portugais l'ont appelé et l'appellent encore Adjuda.

La cause et le but de la fondation de Whydah est la traite des nègres avec toutes ses horreurs.

C'était le centre d'un petit État libre dont j'ignore le nom, mais qu'il serait facile de retrouver dans les annales portugaises.

Le pays avait un roi indépendant et s'administrait lui-même. Mais il ne tarda pas à tomber sous la domination des rois du Dahomey, probablement aidé par les négriers, qui avaient tout intérêt à traiter avec une nation belliqueuse pour avoir une plus grande quantité de marchandise noire sous la main, partant, de plus gros bénéfices.

A cette époque, après la conquête dahoméenne, la ville prit le nom de Glégoué, qui lui est resté dans le pays.

Les Portugais furent les premiers à s'y établir et y construisirent le fort qui subsiste actuellement,

mais en mauvais état, et dans lequel ils tiennent cependant garnison (maintenant encore).

Puis ce fut le tour des Anglais et des Français. Ces deux nations construisirent, elles aussi, des forts, et se divisèrent la ville, augmentant les effectifs de leurs garnisons respectives par des noirs qu'ils prenaient dans le pays et auxquels ils apprenaient les rudiments de la discipline et de l'exercice militaires.

On peut encore voir ces forts : le fort anglais a été vendu à une maison allemande de Hambourg, la maison Gœdelt.

Le fort français fut loué par le gouvernement à la maison Régis moyennant une redevance de 5 francs par an, à la condition que celle-ci l'entretiendrait en bon état.

Cette clause a été mal observée, car les bastions sont tombés, les puits se sont comblés et les canaux ont disparu pour la plupart, enfouis dans la terre sous les décombres.

CHAPITRE IV

ARRIVÉE A WHYDAH

Mes hamaquaires, comme des chevaux qui sentent l'écurie, activent l'allure ; nous nous engageons dans la première rue qui conduit en ville et je fais connaissance pour la première fois avec les constructions dahoméennes.

A vrai dire, elles n'offrent pas un spectacle bien récréatif à l'œil. Elles se composent de murailles en terre jaune à moitié fendues par les pluies, lézardées et ébréchées comme celles d'une ville en ruines. On sent néanmoins qu'on entre dans un grand centre commercial. Mes porteurs sont obligés de s'écarter à chaque instant pour éviter un énorme ponchon plein d'huile ou d'amandes, roulé par trois noirs ruisselants de sueur, à la musculature saillante sous l'effort continu qu'ils

font pour déplacer la masse. L'œil injecté, ils font sortir de leur poitrine une espèce de hennissement pour s'entraîner et régler leurs efforts en commun. Des femmes passent, portant de lourdes charges sur la tête, sac d'amandes, caisses de gin, sacs de sel. Toutes ont les oreilles percées et le lobe traversé par une cheville de bois noir. Ce sont les femmes du roi ou plutôt les esclaves du roi, prisonnières de guerre échappées aux hécatombes de la capitale et que le roi envoie chercher la charge à Whydah pour approvisionner sa capitale. Sa Majesté n'aime pas les bouches inutiles, tout esclave doit rapporter. Elles sont résignées à leur sort et marchent la charge sur la tête à la queue leu-leu, échangeant entre elles quelques mots ou quelques lazzi, applaudies de leurs compagnes par des rires ou des cris d'admiration : *Yégué!* Quelques-unes sont fort jolies, tout au moins au point de vue plastique; leur gorge ferme est bien placée, le bras d'un joli modelé, les mains et les attaches fines, des hanches robustes et rebondies, la cuisse bien faite, la jambe seule et le mollet laissent à désirer. Ce dernier est presque toujours un peu grêle par rapport à la jambe. Somme toute, la Vénus noire ne serait pas déplacée à côté de la Vénus blanche de marbre, mais la tête fait ombre au tableau. On est assez longtemps à s'ha-

Une rue de Whydah.

Vue du fort français de Whydah.

bituer à ces cheveux crépus, au nez épaté et à ces lèvres par trop lippues et sensuelles; cependant on arrive avec l'accoutumance à débrouiller ces

Porteuse d'amandes.

figures de bronze et on est tout étonné d'y découvrir la beauté tout comme sur les minois enfarinés de nos boulevards; il n'y a que la couleur qui change.

Mes hamaquaires enfilent une rue étroite où il

y a à peine le passage d'un homme; je m'en aperçois immédiatement par la rupture des traverses qui tendent ma tente. Peu habitué à ce genre de véhicule, je n'avais pas pris la précaution de la faire biaiser, afin qu'elle ne touchât pas des deux côtés de la rue; mais cela n'arrête pas mes porteurs, ils vont toujours d'un pas d'enfer. Nous débouchons sur une grande place au centre de laquelle se détache un arbre séculaire au tronc énorme. Les hamaquaires saisissent le hamac comme dans la lagune, par-dessous les épaules et les jambes, et prennent le pas de course en poussant des *hou! hou!* assourdissants. Je franchis une grande porte au mur bien blanc, à la base passée au coaltar, et je me trouve sans m'en douter au milieu de la cour de la factorerie.

Je descends de hamac les jambes engourdies et je suis reçu d'une façon très cordiale par le second de la factorerie; nous montons au premier étage, où se trouve le salon. Il fait immédiatement apporter des rafraîchissements, qui sont les bienvenus, je suis littéralement en eau; mon voyage de Whydah-plage à Whydah-ville a duré 45 minutes. Il y a environ six kilomètres.

Tout en dégustant notre absinthe sur la véranda, grand balcon qui tient toute une des façades du bâtiment, j'aperçois le va-et-vient des clients et

des clientes, qui arrivent avec des pots d'huile et des paniers d'amandes de palme. Les *gaguadors* (journaliers indigènes) roulent des ponchons

Une marchande.

d'huile, de tafia, d'amandes ou portent des caisses sur leur tête. La scène est égayée par les couleurs éclatantes des pagnes, les cris, les interpellations dominés par le bruit des marteaux des tonneliers rythmant une danse du pays. Soudain la cloche

sonne, tout le monde s'en va à la hâte, la porte est fermée; c'est le moment du déjeuner, la factorerie rentre dans le plus profond silence.

Nous nous mettons à table. La salle à manger, qui sert aussi de salon, est grande, percée de fenêtres et de portes de tous les côtés pour établir un courant d'air qui n'est pas à dédaigner par la température torride que nous supportons. Les murs sont peints à la chaux et ornés d'une grande carte anglaise d'Afrique; sa teinte jaune sale et les traces de mouches dont elle est couverte indiquent suffisamment ses états de service. Des lithographies primitives enlevées à quelques cartons de soieries et encadrées par les charpentiers du pays, représentant des blondes et des brunes aux grands yeux en amandes et aux costumes criards, achèvent l'ornement des murailles. Deux petites tables servant de dressoir, un canapé en paille à jours, aux jambes tremblantes, au dossier et aux bras éreintés par toute une génération d'agents; un buffet échoué à la côte après Dieu sait quelles pérégrinations, chargé de verres, usé, rongé, déclinqué, s'étonnant probablement lui-même d'être encore debout, jettent leur note fruste parmi l'ensemble.

Dans un coin une grande horloge à poids et agrémentée d'un immense balancier constitue une des parties remarquables de l'ameublement, privée

de ses vitres, les aiguilles rouillées. Le grand balancier oscille dans une carcasse en bois marron grossièrement enluminée de fleurs rouges et de feuillages d'un vert qui ferait rêver les peintres les

Femmes du Dahomey.

plus impressionnistes. La malheureuse carcasse est presque complètement dévorée par les coupins, ces ennemis acharnés du bois et des livres. Ces rongeurs audacieux pénètrent dans l'intérieur du bois, y pullulent en très peu de temps et commencent leur œuvre de destruction avec une rapidité étonnante et d'autant plus dangereuse qu'on ne s'en aperçoit pas. Ils attaquent le bois intérieu-

rement d'abord, laissant les parties extérieures intactes comme pour ne pas déceler leur présence, si bien que par endroits notre pendule n'offre pas même la résistance d'une feuille de papier. A l'intérieur, des guêpes du pays ont installé leurs nids bâtis en terre rouge en compagnie des cancrelats. Mais la vieille pendule semble dire : j'en ai eu bien d'autres, et elle continue son tic-tac monotone. Une douzaine de chaises et une immense table complètent l'ameublement.

Nous sommes servis par deux petits gamins noirs comme de l'ébène; ils se tiennent derrière nous les bras croisés sur la poitrine, n'ayant pour tout costume qu'une petite pièce d'étoffe roulée autour de la taille et d'une propreté plus que douteuse; leur physionomie intelligente est grave comme celle de vieux majordomes. Ils savent qu'ils sont à dure école et qu'il ne faut pas plaisanter; aussi leurs grands yeux ne nous quittent-ils pas un instant. Le moindre geste, le moindre regard est compris et on est servi instantanément.

Tous les plats sont sur la table, à la façon portugaise. La vaisselle se compose des épaves d'une quantité de services dépareillés; le linge de table est fait avec des tissus de troque damassés ressemblant plutôt à de la mousseline qu'à ce vieux linge de table épais et bon que nous avons laissé bien

loin, les uns dans une chaumière au bord de l'Océan où une vieille mère attend avec impatience le retour du côtier, d'autres dans l'appartement bourgeois des grandes villes.

Le gérant de la factorerie est resté à la plage. L'intimité ne tarde pas à s'établir entre moi et le second, lequel attendait mon arrivée pour rentrer en France après trois ans de campagne. « Mangez, me dit-il, ne faites pas attention à moi, je ne mange presque pas, et profitez-en, car probablement dans peu de temps votre appétit disparaîtra aussi. »

On nous sert un *mokoto*, plat du pays composé par les Portuguais. Il se compose de pieds de mouton, de tripes et de piment, le tout saupoudré de farine de manioc. Ce n'est pas mauvais, mais horriblement fort. Une poule en sauce, une autre rôtie et des pommes de terre complétaient le repas. Le pain est bon et le tout préparé et arrangé par M. Tunis, maître coq et esclave de la factorerie. Mon camarade ajoute : « Habituez-vous à la poule, car du 1er janvier au 31 décembre c'est le fond de tous les repas à la côte. »

Le dîner s'achève gaiement, lui m'interrogeant sur la France, et moi lui posant des questions sur le pays; on nous sert le café, les pipes sont allumées. Le second se lève et me dit : « Ici pas de gêne : après le dîner, chacun va faire la sieste jus-

qu'à deux heures. » A ce moment on sonne la cloche et tout le monde se met au travail, il me montre ma chambre et me dit : « Au revoir! »

Comme je n'ai pas envie de faire la sieste, à cause de mon manque d'habitude, je profite de cet instant de solitude pour installer mes bagages et visiter l'intérieur de la factorerie. Cinq chambres composent, avec le salon, le premier étage de la maison. La plus grande est occupée par le gérant, les trois autres par le second, l'agent de plage et moi; la cinquième est réservée pour l'agent en chef lors de son passage à Whydah. L'ameublement de la chambre à coucher se compose d'un grand lit en bois blanc peint, avec des montants supportant une moustiquaire, un matelas et des oreillers en paille du pays, des draps en tissus de troc à raies rouges ou bleues, un bureau portant les traces indélébiles d'un long usage, une armoire en bois blanc peint en gris pour le linge; une petite table percée d'un trou supporte une cuvette plus ou moins ébréchée, un pot à eau égueulé, une glace de troque et deux chaises. Dans un coin on dépose en général ses bottes. Le fusil de chasse s'accroche à un clou contre les murs peints à la chaux, à côté duquel sont suspendus le portrait d'une femme âgée, la tête d'un vénérable vieillard et quelques frimousses éveillées de jeunes filles, sœur, maî-

tresse, fiancée ou cousine. Voilà où le côtier est appelé à vivre. Là il est chez lui, c'est dans ce réduit qu'il caresse ses rêves d'avenir, se tord dans les spasmes de la fièvre paludéenne et succombe frappé comme par la foudre d'un accès pernicieux sans avoir le plus souvent une main amie pour lui fermer les yeux et l'aider à mourir.

Au rez-de-chaussée, des magasins servent d'entrepôt aux provisions (cambuse), aux caisses de tissus, de liqueurs, à toutes sortes de marchandises, aux chats, aux rats, aux cancrelats et à des quantités innombrables de fourmis; au-dessus du premier étage les combles abritent des quantités considérables de chauves-souris et des serpents qui de temps en temps vous font l'agréable surprise de descendre par les poutrelles de la toiture et de venir s'installer dans vos meubles. La visite de l'immeuble terminée, je descends dans la cour.

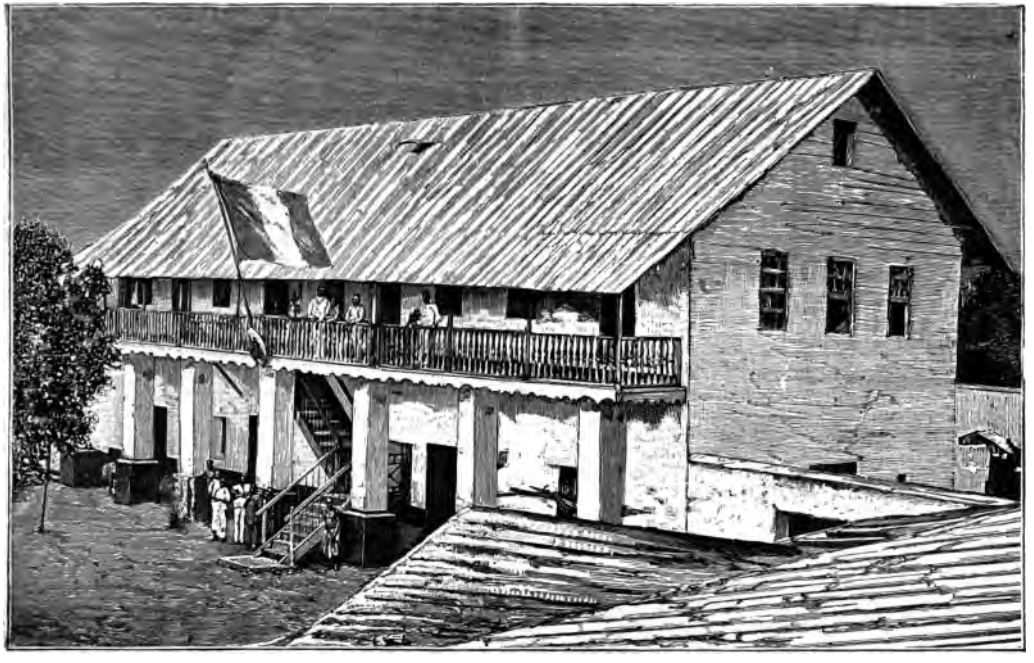
L'aménagement intérieur est à peu près le même dans toutes les factoreries françaises; on n'y trouve jamais le confort du *home* anglais. Nous sommes un peu, nous les Français, toujours comme certains oiseaux qui s'emparent des nids abandonnés et ne cherchent jamais à les améliorer. Il faut dire aussi que la ladrerie des chefs de maison n'est pas étrangère à cet état de choses.

Un grand escalier en bois conduit à la véranda,

au milieu de laquelle on aperçoit l'écusson du consulat français et la hampe du pavillon national. Les gérants se passent, en partant, le titre d'agent consulaire, ce qui est une sinécure; il n'y a rien, pas de registres, un cachet, et c'est tout; les chefs de maison défendent d'ailleurs de percevoir aucune taxe et de s'occuper de politique. A la cour de devant, celle où se traitent les affaires, de grands murs en argile du pays, cimentés et passés à la chaux, la base coaltarée, entourent tout le périmètre de la factorerie; à droite une grande enfilade de magasins avec leur porte coaltarée pour les mettre à l'abri de l'attaque des coupins, fermée par des cadenas à lettres, dont les anneaux ont épelé les noms de toutes les Lisettes des côtiers.

Sous un hangar accolé aux magasins, une estrade entourée d'une barrière supporte un bureau; c'est là que se traitent les affaires avec le petit acheteur de passage. Guillerme, l'employé noir de la factorerie, me donne des renseignements sur la manière d'opérer. Je reviendrai sur son compte, car c'est vraiment le type de l'employé noir de nos factoreries.

Les produits apportés par l'indigène sont : les amandes de palme et l'huile de palme, fruit d'un palmier qu'on trouve en abondance sur toute la



La factorerie Fabre à Whydah, vue de la cour intérieure.

côte et que les gens du pays appellent *dindé*. Le fruit pousse par grappes comme celles du dattier. Les indigènes montent à la cime en posant les pieds sur les cannelures formées tout le long du tronc par les feuilles tombées; une corde enveloppant l'arbre et les reins leur permet de se tenir sans le secours des mains et ils en profitent pour cueillir les grappes du dindé. Le fruit est comme une grosse prune rougeâtre; au centre, un noyau dur contient l'amande. La récolte est portée à la demeure du maître et jetée dans des fosses creusées dans la terre; on recouvre les fruits d'eau, et les femmes et les esclaves piétinent dessus, tout comme on vendange chez nous. Les pulpes écrasées laissent échapper l'huile, qui vient surnager sur l'eau et qui est recueillie dans des pots en terre, qu'on fait bouillir ensuite pour en évaporer l'eau. Les résidus de la pulpe sont, après cela, séparés des amandes et mis en mottes qui, une fois sèches, sont vendues dans les foires comme combustible. Les amandes sont dépouillées de leur coque, très dure généralement, par les femmes. Elles emploient, pour cette opération, une large pierre de granit et une plus petite qui sert de marteau; ces pierres viennent, au dire des gens du pays, de très loin, et coûtent fort cher; en effet, dans le Dahomey, à plus de 100 kilomètres de la côte, on ne trouve pas le plus

petit caillou. Les femmes acquièrent une telle habitude de ce travail, que d'un seul coup elles séparent l'amande de sa coque avec une très grande rapidité; les coques sont ensuite ramassées et vendues aux forgerons du pays qui s'en servent comme charbon de forge. Cette coque est en effet chargée de matières grasses et développe plus de chaleur que le bois le plus sec.

Les amandes dépouillées de leur coque sont mises dans des paniers, l'huile dans des pots en terre ou dans des calebasses, et transportées dans les factoreries, où le maître les échange contre des produits européens.

A gauche de l'estrade, une bascule supporte un baril, c'est la mesure des amandes; il est de la contenance de 100 kilos et se divise en demi et en quart de mesure, qui est payée au client soit par un bon, soit avec des marchandises; quand la mesure n'est pas complètement pleine, on la parfait en prêtant des amandes au client, qui sont mesurées avec une toute petite mesure appelée dans le pays *couille*, et l'on ajoute sur son bon : Doit une ou deux couilles.

Sur le devant de l'estrade se fait le mesurage de l'huile; les mesures employées sont l'*akrouba* et le gallon, qui vaut 3 lit. 85. L'akrouba est un petit baquet en bois qui doit contenir dix-huit gallons,

mais qui n'en contient réellement que dix-sept, et voici pourquoi : l'akrouba est contrôlée par les autorités du pays; or, à la suite d'une difficulté survenue entre les Européens et les autorités, celles-ci firent fermer les factoreries européennes, ce qui n'est pas rare, et ne consentirent à leur laisser reprendre les affaires que moyennant un cadeau, et à condition qu'elles porteraient leur akrouba à la *gore* (cénacle des autorités). Les Européens furent obligés d'en passer par là, et leur akrouba leur fut rendue rognée d'un gallon avec défense expresse de la toucher.

Les pots d'huile à leur arrivée sont *choupés* pour voir s'ils ne contiennent pas de l'eau ou des matières étrangères plus lourdes que l'huile, telles que le sable; cette précaution est bonne, car le noir a la conscience large et cherche toujours à voler le blanc. Les pots, une fois visités, sont vidés dans l'akrouba jusqu'à ce qu'elle déborde; l'huile ainsi mesurée est versée ensuite dans un ponchon.

Les amandes sont aussi mises en ponchons, qui bien cerclés et rebattus sont roulés à Whydah-plage, moyen de transport primitif, mais le seul mis en pratique dans ces pays sillonnés de lagunes.

Sur le derrière des hangars s'étend le jardin de la factorerie, où, dans de petits carrés cultivés avec

soin, on se procure toute espèce de légumes d'Europe. Un pied de vigne très robuste forme une petite treille; sa production est étonnante, elle a donné jusqu'à quatre fois du fruit dans l'année; çà et là, des orangers, des citronniers, des caféiers, des manguiers, des arbres à papaïl, quelques plants de tabac et des ananas; et, adossés aux murs, cuisine, buanderie, salle de bains, poulailler avec poules, canards, dindes, moutons, cabris, etc.

Voilà pour la factorerie; l'installation, je l'ai dit, est celle que l'on retrouve dans toutes les factoreries françaises de la côte.

A la porte de chaque factorerie, un décimère prélève une petite quantité sur tous les produits qui entrent : c'est le droit du roi, auquel tout acheteur doit se soumettre. Les grands commerçants indigènes s'en libèrent en payant une redevance annuelle.

A présent que nous avons fait connaissance avec la factorerie, faisons plus ample connaissance avec Whydah.

Whydah, ancienne capitale d'un petit royaume noir conquis par le Dahomey, doit son importance et sa prospérité au commerce des esclaves. Au moment où la traite était en pleine prospérité, Français, Anglais, Portugais s'y donnèrent rendez-vous pour faire ce fameux commerce si lucratif du

bois-d'ébène, protégé d'ailleurs par les gouvernements, et l'on vit bientôt s'élever trois forts, qui partagèrent la ville en trois parties bien distinctes et en furent, suivant toute probabilité, l'origine. Autour de ces trois forts vinrent s'établir les gens du pays attirés par le négoce de troque qui s'y faisait; les négriers recrutaient parmi eux des soldats indigènes soit pour guerroyer avec les petites populations environnantes, soit pour garder et maintenir l'ordre parmi les esclaves qu'ils achetaient aux rois du Dahomey contre des marchandises, et l'on vit s'élever, autour de chaque fort, de petits villages qui prirent le nom de Salam français, anglais, portugais. Il existe même encore à Whydah un vieux nègre Talon, qui continue à porter le titre de commandant du Salam français. Les villages s'agrandirent et finirent par ne plus former qu'un tout qui (Whydah, Adjuda pour les Portugais et Glégoué pour les gens du pays) est la ville la plus importante du Dahomey. Le fort français est devenu la factorerie Régis; le fort Anglais a été vendu à une maison allemande, la maison Gœdelt; les bastions sont tombés, les ponts-levis ont été comblés pour ouvrir un passage plus sûr aux marchandises, et il ne reste de leur ancienne grandeur que quelques gros canons encloués à moitié, ensevelis dans la terre, et quelques noms

d'aventuriers, de corsaires, de négriers, les de Souza, d'Almeida, Rodriguez, Nahum, Lima et bien d'autres. Seul le fort portugais a conservé son aspect guerrier; une trentaine de soldats noirs ou métis disciplinaires de l'armée coloniale portugaise, commandés par un officier qui prend le titre de gouverneur du fort de San-Juan-d'Adjuda, gardent le vieux fort et les canons aux lumières agrandies qui ne peuvent plus servir qu'à saluer la mort ou l'avènement d'un roi et peut-être un jour d'une république. Devant la porte d'entrée, la seule partie d'ailleurs qui soit entretenue en bon état, une chapelle avec un beffroi où un homme de garde vient sonner les heures ou plutôt le glas du vieux fort dont les murailles tombent en ruines. Toute la partie arrière est transformée en cimetière; c'est là qu'au milieu des ruines des anciens bastions, Portugais, Français, Allemands, Brésiliens, couchés côte à côte au milieu des hautes herbes, viennent oublier les rancœurs de la vie et goûter le repos suprême.

La ville par elle-même n'offre rien de particulier; les cases indigènes sont bâties en terre, recouvertes de paille et closes par un mur en terre déchiqueté par les pluies. Aucun ordre : chacun a bâti suivant sa fantaisie, prenant la boue (terre) à deux pas de sa maison; aussi n'y trouve-t-on que

rues tortueuses, étroites, coupées, hachées, véritable dédale où il est difficile de se reconnaître. A chaque instant, de grands trous béants dus à l'enlèvement de la boue nécessaire pour la construction des maisons, et remplis par les tas d'ordures où les urubus, espèce de vautours, se prélassent et font le service de la voirie. Auprès de chaque porte se voient des fétiches en terre représentant un homme accroupi, grossièrement sculpté et orné d'un énorme phallus couvert d'huile de palme, de plumes et de sang de poule, offrande des fidèles; çà et là, un bouquet d'arbres abrite la demeure d'un féticheur et de ses fétiches, de gros arbres considérés eux-mêmes comme des fétiches; de grandes places sur lesquelles se tiennent les marchés où tout se vend : poisson, maïs, herbes médicinales, tissus, bois, liqueurs, pots, calebasses, etc. Voilà l'aspect de la ville à vol d'oiseau.

La population de Whydah est estimée à dix mille habitants; je crois ce chiffre un peu exagéré. Elle est composée de Dahoméens, de gens des Popos qui sont venus s'établir pour commercer, d'un certain nombre d'esclaves libérés du Brésil ou leurs descendants qui sont revenus dans le pays avec quelques économies, vivent du travail de leurs esclaves et se disent Brésiliens.

Quant à la population européenne, peu nom-

breuse, elle est formée par les officiers du fort portugais, les agents des maisons Fabre, Régis, Gœdelt et les missionnaires hommes et femmes. Nous allons successivement leur faire notre visite d'arrivée, en commençant par la factorerie C.-F. Fabre et Cie, continuée par nos compatriotes Mantes frères et Borelli de Régis. Ils occupent le fort français, qui leur a été donné par le gouvernement moyennant une redevance de 5 francs par an et à condition qu'il soit tenu en bon état, condition qui n'a pas été observée à la lettre : les bastions sont tombés, on ne les a pas relevés; les puits ont été bouchés, et on n'en a conservé que ce qui est utile au commerce. L'habitation est vaste, les cours sont immenses, les murailles en bon état; tous les logements qui servaient autrefois à abriter les soldats et les esclaves sont transformés en magasins et bondés de tissus, de liqueurs au lieu de bois-d'ébène. L'ameublement n'est pas plus luxueux que le nôtre et en aussi bon état; pourtant il y a des rideaux aux fenêtres, mais les châssis sont veufs de carreaux, ce qui est une compensation. Nous y sommes cordialement reçus, mais, comme toujours entre compatriotes, la conversation roule sur le commerce des coquilles et des *azettes*, mot portugais que nous avons francisé pour désigner les huiles et les amandes de palme,

et sur la politique. Boulanger était alors en vogue; les uns étaient pour, les autres contre; c'est d'ailleurs la seule politique qu'on puisse se permettre, ne recevant des journaux que les deux ou trois mois et dont on ne lisait généralement que les faits divers et les feuilletons; mais d'ailleurs, soit pour le commerce, soit pour la politique, par esprit de maison nous étions toujours d'avis contraire. De la factorerie Régis nous nous rendons à la mission.

Deux missionnaires sont logés dans une maisonnette adossée à l'église, qui ressemble plutôt à une grange et dont le toit menace fort d'aller rejoindre le sol si Dieu ne lui vient en aide. Dans une grande salle ils instruisent une quarantaine de négrillons, leur apprennent à chanter des cantiques et à baragouiner un peu de français et de portugais, avec l'aide d'un noir éduqué qui leur sert de maître d'école. En face de la mission se trouve la maison des sœurs. La supérieure, femme d'une énergie rare, est depuis quinze ans à la côte; elle élève, avec l'aide de deux sœurs, de jeunes négrillonnes, leur apprenant à coudre, à lire et à écrire, mais en pure perte; bien peu profitent de cette éducation. Devenues femmes de très bonne heure, elles épousent quelque nègre cossu qui se moque de l'éducation et qui ne leur demande que le soin du salam et ce qu'on est en droit d'attendre

d'une femme. Les garçons, plus heureux lorsqu'ils profitent de l'instruction qui leur est donnée, deviennent employés dans les factoreries et quelquefois plus tard grands négociants.

Sur l'emplacement du fort anglais s'élève la factorerie allemande avec son toit en fer cannelé peint en rouge, sa grande véranda, supportée par des colonnes en maçonnerie, qui fait tout le tour de l'habitation, et ses deux pièces de canon de gros calibre fichées en terre à l'entrée. Nous y sommes très bien reçus par le gérant en chef, très distingué, qui nous invite à prendre un verre de bière, que nous acceptons, car ils en ont d'excellente. Nous montons au premier étage dans une grande salle à manger au parquet ciré. La salle à manger est en chêne sculpté, très belle. Nous sommes servis par un grand nègre en chemisette blanche et en culotte. Les murs sont tendus d'une tapisserie vieil or. Dans un coin, un harmonium et un tas de bibelots très bien choisis, une grande glace en face d'un buffet magnifique; de chaque côté, dans de grands cadres dorés, et peints à l'huile, de grandeur naturelle, les portraits des empereurs Guillaume Ier et Frédéric II et, comme pendants, deux jeunes Allemandes les yeux au ciel dans des poses très poétiques. De tous les côtés et dans tous les coins, des bustes en plâtre, des médaillons dorés,

représentant le nouvel empereur Guillaume le Second. Au demeurant, très corrects, les Allemands parlant bien le français et affectant le genre anglais dans toutes leurs relations commerciales; ils parlent anglais et ne causent en allemand qu'entre eux, ce qui est un avantage pour eux, car les gens du pays ne connaissent pas l'allemand et ne peuvent les espionner que très difficilement. Les chambres des agents sont très bien meublées; on se croirait en Europe. Le service chez eux est d'ailleurs parfaitement réglé, avec une ponctualité tout à fait anglaise. De chez les Allemands, nous allons rendre visite au gouverneur du fort portugais, qui nous reçoit dans son salon avec un officier qui est le commandant d'armes. Tout cela pour une vingtaine de soldats noirs presque toujours malades et dont l'effectif diminue avec une rapidité étonnante. C'est un véritable gentilhomme, qui nous reçoit très affectueusement dans son salon; on sent le soldat; quelques chaises, une table, un bureau et un grand portrait à l'huile du roi de Portugal en forment tout l'ameublement. Nous le quittons bientôt et nous rentrons à la factorerie, où le dîner nous attend.

Les environs de Whydah sont très jolis; partout les champs sont cultivés : d'un côté un bois de

palmiers zomahi; du côté opposé, Kieudan, un bois de grands arbres avec des lianes d'un effet très pittoresque; de tous les autres côtés, des plantations de maïs, de manioc; et enfin, du côté de la mer, les lagunes, où l'on rencontre des sites charmants.

CHAPITRE V

PERSONNEL DES FACTORERIES

Le personnel de la factorerie de Whydah se compose ordinairement de trois agents européens : le gérant, agent responsable qui dirige la factorerie; le second du gérant, qui s'occupe de la surveillance et des écritures; un agent de plage, généralement un marin, jeune capitaine au long cours ou un officier de la marine du commerce. Son rôle, on le comprend, est la direction de la plage, l'embarquement et le débarquement des marchandises. Deux employés noirs servent d'interprètes et sont placés à la tête du personnel indigène. Ils parlent et écrivent le français d'une façon à peu près compréhensible; tous connaissent le portugais et l'anglais. Leurs appointements sont de une livre dix shilling, soit 37 fr. 50 par mois, auxquels

viennent s'ajouter quelques petits cadeaux lorsqu'on est content d'eux. Quatre tonneliers, deux charpentiers, un maçon, un cuisinier sont aussi compris dans le personnel de la factorerie; ces ouvriers sont payés en cauris : le cauris est un petit coquillage qui sert de monnaie aux indigènes sur presque toute la côte d'Afrique. L'unité est la piastre cauris, qui contient 2000 cauris et qui représente dans le pays comme valeur intrinsèque en argent 62 centimes et demi, et comme division la galline qui vaut 100 cauris, et des divisions inférieures la toque qui vaut 40 cauris. 10 piastres cauris pèsent 45 kilos et représentent une valeur de 6 fr. 25. Ces ouvriers touchent comme salaire de 25 à 30 piastres cauris par mois, plus 2 piastres cauris par semaine pour leur nourriture et une bouteille de tafia.

Le personnel d'une factorerie se complète enfin par des hamaquaires, des mouleks et des Minas; les hamaquaires sont une quinzaine environ pour porter le hamac et faire le travail d'intérieur, soit à la plage, soit à la ville. Ils touchent comme solde 10 piastres par mois, 2 piastres par semaine et une bouteille de tafia pour leur subsistance.

Les ouvriers et les hamaquaires sont des esclaves et ils ne touchent réellement que les deux piastres par semaine et leur bouteille de tafia; le reste de

Hamaquaire.

l'argent, le mois, est encaissé par leur maître. Aussi l'argent placé en esclave est-il un bon placement à la côte. Prenons par exemple le hamaquaire, qui n'a pas besoin d'aptitudes spéciales; il gagne 10 piastres par semaine, soit 6 fr. 25 par mois, et a rapporté à son maître 75 francs à la fin de l'année. Le prix d'un esclave étant en moyenne de 300 francs, c'est de l'argent qui rapporte 25 p. 100, à quoi s'ajoute encore le travail que, en dehors de son service, l'esclave fait pour son maître et les autres services de toute nature qu'il lui rend.

Les mouleks ou domestiques sont de jeunes garçons de dix à douze ans que les parents mettent dans les factoreries pour apprendre le français, les usages européens et surtout pour espionner. Ce sont généralement les fils de chefs importants. Ils ne reçoivent pas de solde, on leur donne une demi-piastre par semaine pour s'acheter des gourmandises du pays; ils sont nourris avec le reste et habillés avec les défroques des agents ou les pièces d'étoffes avariées.

Les factoreries ont en outre deux compagnies de Minas pour le service des embarcations; chaque compagnie se compose de 18 à 25 hommes engagés par contrat sur les côtes anglaises à raison de 25 francs par mois et par homme, une piastre par semaine pour leur subsistance et un gallon de

tafia par semaine pour toute la compagnie. On est obligé d'engager des Minas, car les Dahoméens considèrent la mer comme un fétiche, et leurs lois religieuses les empêchent d'aller sur l'eau; on a même toutes les peines du monde à les faire avancer dans l'eau de mer jusqu'au genou pour débarquer les marchandises.

Tout ce personnel noir n'est pas des plus commodes à mener; le noir, naturellement paresseux et voleur, a besoin d'être mené durement, et l'on est obligé d'user envers lui de répressions sévères pour le maintenir dans le devoir. Les personnes qui n'ont jamais vécu avec les noirs nous traiteront de barbares, mais que voulez-vous, il n'y a pas d'autres moyens, et la chicote est le dernier et irrésistible argument.

Dès qu'un homme commet une faute, on le fait saisir pour la lui faire administrer; les mains sont liées par devant et maintenues près du corps par le bout de corde qui reste, qui lui passe autour des reins, et, solidement attaché, on fait appeler un soldat du roi ou un de ses camarades, qui coupe au préalable une vingtaine de tiges d'arbre, vertes, longues et souples; on fait agenouiller le patient; tout le personnel de la factorerie est dans le ravissement, rien n'amuse autant un noir que de voir fustiger un de ses camarades, bien qu'ils soient

Moulek.

tous appelés un jour ou l'autre à subir le même sort. L'exécuteur prend trois ou quatre verges dans la main et commence à appliquer lentement des coups de verges sur le dos du patient, qui, agenouillé devant lui, courbe les reins et raidit tous ses muscles; très durs à la souffrance, ils résistent jusqu'au huitième ou dixième coup. Les chairs se tuméfient et se fendillent à chaque coup; leur figure prend cette teinte terreuse du noir qui pâlit; à ce moment, la souffrance devient intolérable, le patient hurle, se roule sur le dos pour éviter les coups. Son bourreau lui frappe alors rapidement les jambes et les cuisses jusqu'à ce qu'il se remette à genoux; l'exécuteur s'excite lui-même, il change de verges dès qu'elles sont brisées, les coups pleuvent drus et serrés sur l'échine ensanglantée du coupable qui hurle, demande pardon et se tord dans des souffrances intolérables. Ses camarades sont au comble de la joie et exciteraient le bourreau jusqu'à sa fin, si l'Européen, jugeant la correction suffisante, ne faisait arrêter ce genre de spectacle. Le coupable est alors détaché; il part en courant, riant de sa mésaventure comme si de rien n'était, se fait frotter le dos d'huile de palme par un camarade et revient le lendemain au travail sans avoir pour le blanc qui l'a fait punir la moindre rancune. S'il a été pris, c'est que son fétiche ne lui était pas

favorable; lui seul est coupable, aussi la prochaine fois il offrira un présent plus considérable au fétiche.

Ces punitions sont très cruelles, mais elles sont nécessaires.

Le noir, habitué depuis le berceau à mener une vie très dure, se moque de la prison et des fers; on ne peut lui supprimer sa nourriture, car il ne mange ordinairement que tout juste ce qui lui est nécessaire, et nos moyens de répression, au lieu de punir le noir, l'encourageraient, car, naturellement fainéant, il supporterait la prison, les fers et même le manque de nourriture pour ne rien faire; la chicote est la morale de ces pays : la supprimer, c'est démoraliser le noir. On en a bien les preuves dans les pays limitrophes qui sont sous les protectorats européens : les noirs y sont insolents, voleurs, et les crimes y sont très fréquents. Dans le Dahomey les vols sont plus rares, car je n'appelle pas voleur le nègre qui, par gourmandise, prendra une bouteille de genièvre; il ne s'y commet presque jamais de crimes.

On ne va pas à la côte pour changer d'air, cela se conçoit, car bien souvent on y meurt ou l'on en revient plus ou moins hypothéqué. Aussi, ici c'est la lutte pour la vie et la lutte à outrance. Pas d'amitié, pas de camaraderies, des supérieurs et

des subalternes, mais tous le même but : arriver; on passe sur des cadavres sans y faire attention, on va toujours en avant sans détourner la tête; pas d'épanchements, pas de causeries intimes. Il n'y a en revanche pas d'endroit au monde aussi méchammant cancanier que ces quelques terres qu'on appelle la côte.

Le silence y est d'or; nulle part peut-être ce proverbe n'est aussi vrai.

Les caractères s'aigrissent, prédisposés d'ailleurs par les affections du foie, conséquence inévitable des fièvres et du séjour sous ces climats torrides.

Il y a parmi les côtiers quelques silhouettes curieuses à dessiner. Honneur d'abord aux anciens : vingt ans de côte, brûlé, tanné, desséché; au repos, l'aspect d'une lampe qui s'éteint ou d'un cadavre qui attend son cercueil, perclus de rhumatismes, tel est le vieux côtier à un moment où en Europe on est dans la force de l'âge et encore plein de vigueur; mais sous cette enveloppe usée, quelle énergie de fer. Le premier levé, n'hésitant pas à se mettre en route malgré la fièvre et les douleurs atroces que lui occasionnent ses rhumatismes, fuyant la société, causant très peu, envoyant promener monsieur un tel aussi bien que le dernier des nègres, très dur dans le service pour ses agents — un centime avec lui est un

centime —, ne prenant pas de gants pour vous savonner la tête; pour lui un chien est un chien, mais sous cet aspect rébarbatif un caractère très droit et très juste.

Les vieux agents ont tous des enfants et ils finissent par s'y attacher tellement, que ce n'est qu'à regret qu'ils quittent la côte. Puis en Europe ils n'ont plus d'amis, souvent plus de parents; il est dur enfin de reprendre cette vie mesquine de la grande ville où chaque jour vous crée un souci nouveau, et il n'est pas rare de les voir pris de la nostalgie noire et revenir à la côte finir leurs jours, ce qui n'est jamais bien long.

Quant au jeune agent, c'est autre chose. Échappé d'un bureau sans savoir souvent ni pourquoi ni comment, il arrive à la côte avec toute la verve et l'humeur joyeuse de ses vingt ans, avec l'espoir d'arriver à une grosse fortune en peu de temps, en chassant et en faisant la sieste dans un hamac, la tête bourrée de contes aussi vieux que le monde, d'agents revenus après deux ou trois ans de campagne avec des centaines de mille francs. Hélas! que ces temps sont loin de nous. Aujourd'hui les maisons liardent sur les appointements et les commissions tous les jours, et je crois que le temps n'est pas bien éloigné où l'on sera bien content de vivre à la côte, mais sans aucun espoir d'y faire

fortune. Un bon accès de fièvre, la mine rébarbative et ennuyée de ses compagnons ne tardent pas à le ramener à la réalité. Il regrette alors son coup de tête, mais il est trop tard. Il faut d'abord gagner les avances faites; et puis rentrer en France sans le sou et sans emploi n'est pas possible : il faut en prendre son parti. Le jeune agent s'acclimate peu à peu, se fait aux habitudes et devient côtier. Au bout de trois ou quatre ans de campagne, il rentre en France avec un petit pécule; il a perdu toutes ses relations, ses amis, il s'amuse tant qu'il peut, il faut bien que jeunesse se passe, et, dégarni complètement, il retourne prendre le harnais.

Le marin, lui, est plus insouciant. Mener des blancs ou des noirs, c'est toujours la même chose. La vie est plus agréable qu'à bord; on n'y risque pas plus, aussi il y fait de plus longues campagnes et y retourne presque toujours.

L'employé noir mérite aussi d'être décrit. Fils d'un chef du pays ou d'un grand commerçant indigène, mis de bonne heure à la mission, il a appris tant bien que mal le français, le portugais, qu'il écrit généralement d'une manière assez compréhensible pour pouvoir tenir certains petits comptes; son éducation demi-ecclésiastique lui a laissé un petit air jésuite dont il a besoin d'ail-

leurs, car étant sous les ordres du gérant et du second il doit ménager et la chèvre et le chou. C'est d'ailleurs lui qui est la tête de turc; si quelque chose cloche dans la factorerie, cela lui retombe toujours sur le dos : aussi il est d'une impassibilité remarquable. Qu'on lui adresse des compliments ou qu'on l'agonise de sottises pour une bévue qui souvent provient de l'agent, il ne bronche pas, il vous répond toujours avec le même calme : *oui, m'sié*, ou *non, m'sié*. Fanatisé par la mission, il a pris toutes les coutumes européennes, se marie à l'église avec sa femme, qu'il habille à l'européenne, ce qui lui donne l'air d'un singe savant, et ne l'empêche pas de cohabiter avec d'autres femmes : il est toujours des arrangements avec le ciel. Au demeurant assez honnêtes, les employés noirs n'ont que le défaut de fermer souvent les yeux sur les petits vols qui se commettent devant eux; mais ils y sont quelquefois obligés, car les auteurs sont des grands chefs qui leur feraient payer cher leur dénonciation. Ils rendent de très grands services comme interprètes, car aucun Européen ne connaît la langue du pays : les naturels font d'ailleurs tout ce qui leur est possible pour les en empêcher. C'est défendu par le roi, et dès que les autorités s'aperçoivent qu'un Européen cherche à l'apprendre, elles le font prévenir charitablement de

ne pas continuer, car s'il arrivait à un résultat, il risquerait fort d'être empoisonné. On raconte qu'un père missionnaire qui avait essayé de faire un dictionnaire fut empoisonné pour cette même raison.

CHAPITRE VI

AUTORITÉS. — VIE ET COMMERCE A LA PLAGE

La ville de Whydah est commandée par un conseil de chefs dahoméens qui dépendent directement du roi et qui prennent le titre de *cabeceires*, mot portugais qui signifie tête-chef. Ce conseil ressemble, à s'y méprendre, à un conseil municipal. Le chef du conseil se nomme *yavogan;* c'est un grand chef du Dahomey. Il est entouré de petits chefs et de féticheurs qui portent le nom d'*agorigans* et siègent dans un endroit appelé *gore*. La gore est une vaste enceinte close de murs, qui contient la demeure du yavogan, les prisons, des abris pour les esclaves mâles et femelles du roi, des logements pour les soldats, un arsenal pour les réserves d'armes et de poudre, un greffe où sont déposés les objets saisis par ordre du roi, des

cases qui, comme les caves de la Banque, servent à emmagasiner les cauris et les marchandises provenant de la perception des droits du roi. Tout cela, bien entendu, dans le style nègre : des cases en terre couvertes de chaume, séparées par des murs formant des petites cours où l'on pénètre par de petites portes étroites toutes surveillées par un gardien seul. La demeure du yavogan est assez bien construite et offre un certain cachet. Sur le devant, un prétoire : c'est là que le grand chef, étendu sur un lit de bambou, donne des audiences. Le devant du toit est supporté par des colonnades en maçonnerie; la case est divisée en deux appartements, comme toutes les habitations de maître; les portes de ces deux appartements donnent sur le prétoire : l'une sert de chambre au yavogan, et l'autre de magasin où il entasse tous les objets précieux qui forment sa fortune et sa garde-robe; les murs et le parterre du prétoire sont cimentés et passés à la chaux; les portes sont peintes avec des ornementations de diverses couleurs, ce qui est un très grand luxe.

J'ai eu l'honneur d'être souvent reçu par ce grand dignitaire. C'est un grand nègre très gras; sa personne est très soignée, il est toujours drapé dans de très beaux pagnes d'une grandeur démesurée. Il a une bonne grosse figure joviale qu'il

tâche de rendre sérieuse pour se donner un air important; très affable vis-à-vis des visiteurs, il vous offre, immédiatement après les salutations d'usage, l'*absinthi*. Et voici cette cérémonie : son majordome apporte la bouteille, une carafe d'eau et des verres, verse de l'eau dans un verre, la reverse ensuite dans tous les autres verres, et finalement la boit. Le yavogan alors se fait verser un verre d'eau, dont il boit une gorgée et fait avaler le restant à son majordome, qui, à genoux et à quatre pattes devant lui, boit au verre que le cabécère lui tend sans le toucher avec les mains. Ce cérémonial terminé, on vous sert l'absinthe. Tout cela est une manière polie de vous dire en mimique : « Vous êtes mes amis; vous pouvez boire sans crainte : ni l'eau ni les verres ne contiennent de poison. »

La conversation s'établit alors au moyen de l'interprète, presque toujours sur le même chapitre : une plaisanterie pimentée sur l'absinthe qui, d'après eux, excite et ravive les forces. La visite terminée, il vous accompagne gracieusement jusqu'à la porte, où l'on prend congé de lui après force poignées de main. Il ne tarde pas à vous rendre votre visite en grande pompe, précédé de quatre soldats qui brandissent leurs fusils tout en exécutant une masse d'entre-chats, assis en

amazone sur un cheval de petite taille mené par la bride par un esclave, appuyé sur l'épaule d'un autre esclave de confiance qui le tient par la taille de peur qu'il ne tombe, aux lèvres un gros cigare emmanché sur un porte-cigare en gutta-percha, cadeau de quelque gérant, sur la tête un bonnet phrygien en velours noir; il fume béatement, drapé dans son magnifique pagne comme un homme content de lui et qui écrase tout ce qui l'environne de son importance. Derrière lui marche le porte-parasol, qui l'abrite sous un immense parasol en cotonnade blanche rayée de bleu; ensuite son porte-pipe qui, dans un sac de peau ornementé, porte sa blague à tabac et un étui double dans lequel se trouvent ses deux pipes et son crachoir, petit sac contenant du sable, car un grand chef ne crache jamais par terre. Ensuite viennent ses deux porteurs de bancs et sa musique, composée d'un grand tambour, de tam-tams et de trompes qui font un charivari épouvantable. Le parasol et les deux bancs lui sont donnés par le roi; ce sont les marques de sa dignité.

Il entre dans la factorerie; le gérant vient l'attendre, et après lui avoir serré la main le conduit à la salle à manger. On débouche une bouteille de champagne de troque, c'est l'usage; il en boit une gorgée et passe le reste à ses esclaves qui

sont groupés à ses pieds, et cela d'une drôle de manière; il leur tend le verre, l'esclave boit comme nous l'avons déjà vu pour l'absinthe, à quatre pattes, tend le cou et sans toucher le verre. Pendant ce temps la musique fait un charivari épouvantable, les soldats chantent en gambadant les louanges du roi et de leur maître; la visite n'est pas longue, mais il ne se retire jamais sans avoir demandé un cadeau au gérant.

Le yavogan, malgré tout cet apparat, n'est qu'un soliveau, sans aucun pouvoir; le conseil et les féticheurs sont tout-puissants. Il est surveillé de très près, entouré d'espions, et malheur à lui s'il n'agit pas dans le sens du conseil.

Mais rentrons à la gore où se tiennent les séances. La porte donne sur une petite place; à droite de la porte, à l'abri de deux petits toits de paille, se trouvent deux fétiches grossièrement travaillés, allongés sur le dos, les jambes fléchies et écartées dans un état de nudité révoltant. En dedans de la porte se trouve un autre fétiche. C'est une marmite en terre du pays maçonnée dans un socle en argile couvert d'huile de palme, de sang et de plumes de poule; tout autour, de petits bâtons fichés en terre supportent des morceaux d'étoffes de toutes couleurs. Une ruelle encaissée entre deux murs conduit à une toute petite porte qui elle-

même conduit aux pas-perdus de la gore. Nous franchissons cette porte et nous nous trouvons sous un apatam. Devant nous, une petite cour où quelques noirs sont en train de compter des cauris; contre les murs de l'apatam sont pendus un tas de fétiches, de bibelots, de morceaux de bois, des cauris emballés : ce sont les archives. Chaque bibelot rappelle une affaire, un grand procès, un grand crime, une guerre, un cadeau du roi.

Un des séides de l'endroit nous fait force salutations et nous présente des chaises dans un assez piteux état. Nous nous asseyons, en attendant que les autorités veuillent bien nous recevoir. Devant nous, dans la cour, une vingtaine de nègres comptent des cauris avec une rapidité étonnante et qui décèle une grande habitude. Voici comment ils procèdent : ils prennent les cauris cinq par cinq jusqu'à ce qu'ils aient un petit tas de cent cauris. Quand ils ont dix petits tas qui forment une demi-piastre, ils les unissent ensemble et recommencent de nouveau et forment une piastre. C'est là un moyen de contrôle. Au fur et à mesure ils réunissent les piastres comptées en tas, en marquant au moyen de cauris le nombre de piastres qui composent chaque tas, et quand ils sont arrivés à dix piastres, ils les mettent dans un sac. Ce sac devient alors une unité type comme les centaines

de notre numération. Ainsi, quand un noir veut se rendre compte d'un grand chiffre, par exemple d'une troupe d'hommes, il vous demande tout de suite : « Combien de sacs à peu près? »

Un vieux noir à barbe blanche, Antoine pour les Européens, vient nous dire en bon français que nous pouvons entrer. Nous nous avançons vers une toute petite porte très étroite. Il y a juste le passage d'une personne; nous la franchissons, et nous nous trouvons dans le sanctuaire où siège la gore. C'est une petite cour rectangulaire; au milieu est un petit arbre entouré de pots, de bâtons peinturlurés ou supportant de petits bouts de chiffons de différentes couleurs; en face de nous, un parvis surmonté d'un toit en paille soutenu par des colonnes carrées en maçonnerie où se tiennent les autorités. Les murs sont crépis à la chaux. Nous nous découvrons suivant l'usage et nous avançons vers les autorités. Elles sont accroupies sur les marches du parvis; le cercle est présidé par le yavogan, qui se tient au milieu. Contre le mur, derrière le yavogan, à mon grand étonnement j'aperçois dans un cadre de bois une image grossièrement enluminée, comme les images d'Épinal. Elle représente le Christ et deux femmes éplorées à ses pieds; quelques autres gravures du même style décorent les murs. Partout d'ailleurs sont pendus

des cauris, des fétiches, des rouleaux de papier couvert d'écriture arabe de diverses couleurs : ce sont des fétiches de musulmans.

A notre gauche j'aperçois un grand harmonium tout détraqué; je témoigne mon étonnement à mon interprète, qui me dit qu'il a appartenu au *chacha*, grand dignitaire. La gore s'en est saisie lorsque, tombé en disgrâce, il fut rappelé auprès du roi.

La gore nous a fait appeler pour nous communiquer un récade du roi. Nous sommes trois Européens, représentants des trois maisons, accompagnés de nos interprètes. Nous saluons le yavogan et ses aides et attendons sa communication. Il se lève alors sur ses genoux en prononçant quelques paroles; un noir s'approche, le pagne roulé à la ceinture, le buste complètement nu, comme d'ailleurs tous les chefs, même le yavogan : c'est une marque de respect. Il porte sur ses deux mains un morceau de bois au bout recourbé et enveloppé dans un morceau d'étoffe blanche; il s'agenouille devant le yavogan, se prosterne le front dans la terre, tout le monde l'imite et ils se mettent alors à prononcer des paroles inintelligibles pour nous, tout en se frottant le front à deux mains avec de la terre : ce sont les salutations adressées au roi, représenté par son bâton; ils se relèvent enfin. Le bâton est dépouillé de son enveloppe et nous apercevons un superbe

bâton tout garni d'argent ciselé selon le goût du pays. C'est le bâton royal. Il est présenté au plus ancien de nous et nos interprètes nous traduisent les paroles du roi en ce qui nous concerne : « Le roi vous fait bien saluer; il a été à la guerre et a remporté beaucoup de victoires, et c'est tout. » En nous-mêmes nous pensons qu'on aurait bien mieux fait de ne pas nous déranger. Mais pour ne pas rester en reste de politesse, nous remercions beaucoup Sa Majesté d'avoir daigné nous communiquer cette grande nouvelle et lui souhaitons toutes sortes de prospérités, et nous nous retirons assez mécontents d'avoir perdu près d'une heure pour entendre une pareille communication.

Le yavogan et les agorigans représentent la grande gore; ce sont eux qui jugent les affaires importantes; mais en dehors de la grande gore il y a d'autres cabécères qui ont des gores particulières où ils jugent les petites affaires, les différends de commères : ce sont les juges de paix. Il existe aussi un cabécère chargé spécialement des Européens; il prend le nom de Quénou, car dans le Dahomey le nom représente l'emploi; il est passé de titulaire à titulaire. C'est à lui que les Européens s'adressent pour toutes leurs représentations.

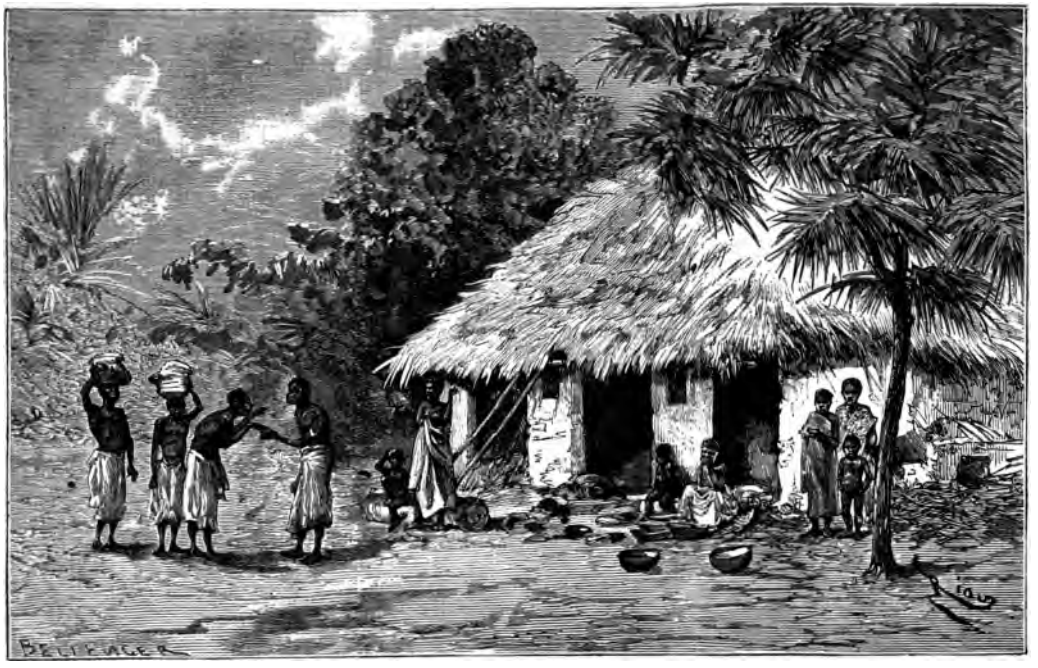
Il existe encore d'autres personnages très importants dans l'administration dahoméenne, des gens

très redoutés même du yavogan, bien qu'ils n'aient pas grade de cabécère; ce sont les acheteurs du roi, ou plus généralement ses espions. Malheur à qui les froisse : ils ne disent rien, mais ne tardent pas à se venger. Dans cette catégorie entre le percepteur des droits du roi, qui prend le nom de *tossa*.

Tossa est un grand vieillard, cheveux et barbe blancs toujours coupés ras, et l'on découvre sous sa face noire les signes d'une grande fermeté et d'une grande intelligence; son contact fréquent avec les Européens lui en a appris tous les usages. Toujours très correct dans les relations de son ministère avec nous, il a pour l'aider dans ses fonctions des décimères, sorte de douaniers installés dans des huttes sur tous les chemins qui conduisent à la ville. Les décimères perçoivent des droits en nature sur tous les produits qui entrent et sur certains de ceux qui sortent. Ils sont en outre chargés de la police. Leur service est tellement bien organisé qu'ils enveloppent la ville comme dans une espèce de filet, et rien ne peut entrer ou sortir, marchandises ou individus, sans qu'ils en soient avertis. Ils ont pour les aider dans cette tâche un tas de petits gamins qui se répandent dans les environs de leur poste et qui les préviennent immédiatement que quelque chose d'insolite se passe.

Les Européens ne peuvent pas sortir du Dahomey sans en demander l'autorisation; on appelle cela « demander les chemins ». Si on vous l'accorde, on vous donne une graine ou un petit bâton que l'on présente au décimère, qui alors vous laisse passer. Si vous sortez de la ville pour vous promener ou chasser, vous êtes surveillé à distance, le plus souvent sans vous en apercevoir, par les gens du décimère. Si vous essayez de sortir du Dahomey sans permission, les décimères s'avancent vers vous et vous disent que les chemins sont fermés pour les blancs, et malheur à vous si vous voulez forcer la consigne. A certaine époque de l'année, au moment des coutumes religieuses, à certains jours, on ferme tous les chemins aux Européens, pour qu'ils ne puissent assister aux sacrifices et pour éviter ainsi leurs récriminations sur les coutumes barbares. Ceci me rappelle un fait qui s'est passé il y a quelques années.

Les gens du pays célébraient les sacrifices du fétiche de la mer, et les chemins de la plage étaient fermés aux blancs. Un Anglais, de force peu commune, gérant de la factorerie anglaise, qui est maintenant la factorerie allemande, ayant un navire sur rade qu'il voulait opérer à la hâte, essaya de forcer la consigne; il mit son revolver dans sa poche et se fit accompagner de son second.



Un décimère (poste de douane). — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

Le décimère de la plage le voyant arriver envoya un de ses hommes au-devant de lui pour le prévenir que les chemins étaient fermés pour les blancs et qu'il ne pouvait pas passer. Notre Anglais lui répondit qu'il fallait qu'il passât et qu'il passerait quand même; il fut aussitôt cerné par une bande de noirs qui sortaient de tous les côtés comme par enchantement, et n'eut pas même le temps de saisir son revolver qu'il était terrassé malgré sa grande résistance, ligotté comme un saucisson, dépouillé de ses chaussures et conduit à la gore dans un assez piteux état. Les Européens furent appelés à la gore et eurent toutes les peines du monde à obtenir des autorités qu'on ne lui fît pas un mauvais parti et qu'on lui rendît la liberté.

Aussitôt libre, notre Anglais, furieux, écrivit une note à son gouvernement pour obtenir une réparation pour les outrages qu'il avait subis.

Le gouvernement anglais, qui accorde toujours une grande protection à ses sujets dans les colonies, envoya immédiatement des navires de guerre qui demandèrent réparation au roi de Dahomey. Celui-ci, comme toujours, refusa d'entrer dans cet ordre d'idées : les Anglais établirent alors un blocus qui ne devait cesser que lorsque le roi aurait payé une très forte indemnité en huile : autant que je puis me le rappeler, c'était cinq cents ponchons

d'huile, ce qui représentait 60000 gallons, un joli denier, comme on le voit. Le roi ne voulut rien entendre.

Au bout de quelques mois de blocus, les commerçants français, très ennuyés de cet arrêt d'affaires, allèrent trouver le roi pour essayer d'obtenir de lui qu'il payât l'indemnité afin de pouvoir continuer les affaires. Le roi leur répondit que si cela les ennuyait tant, ils n'avaient qu'à la payer eux-mêmes, mais que quant à lui, il ne donnerait pas un ponchon. Devant cette obstination, les négociants traitèrent eux-mêmes avec l'amiral anglais, obtenant une diminution, et payèrent l'indemnité. Le roi, comme on le voit, est un profond diplomate qui comprend très bien ses intérêts.

Il y avait encore autrefois à la plage un chacha, espèce d'autorité mixte, moitié européenne, moitié nègre. Le chacha prenait rang après le yavogan; il était le trait d'union entre les Européens et les autorités du pays. A cette époque, les Européens n'allaient pas à la gore et recevaient toutes les communications du roi par son intermédiaire.

Le premier chacha fut un Européen, aventurier portugais du nom de Souza, appelé à cet honneur pour des services rendus au roi à un moment où l'on faisait encore la traite, bien qu'elle fût défendue.

Mais, de connivence avec le gouverneur du fort portugais, de Souza essaya de soulever le pays contre le roi de Dahomey pour doter sa patrie de cette riche colonie. Le roi averti le fit prendre et le garda prisonnier pendant cinq ans dans sa capitale, malgré toutes les réclamations du gouvernement portugais. Mais il se décida enfin à lui faire grâce. Le chacha redescendit à la côte, réussit à embarquer une grande partie de sa fortune, et s'embarqua lui-même pour le Portugal pour ne jamais plus revenir, laissant à la côte plusieurs fils qu'il avait eus de différentes femmes noires du pays.

Ses descendants continuent à porter son nom, ont conservé les usages européens et sont une des familles les plus riches et les plus influentes du pays.

Après avoir attendu vainement son retour, le roi nomma un de ses fils à sa place. Promu commandant portugais honoraire et travaillé par le gouverneur portugais, ce fils continua l'œuvre de son père et chercha de nouveau à soulever le pays. Il fut vendu par un métis, Candido Rodriguez, et un noir du pays, nommé Accoolé, qui devint plus tard le cabécère Zizi-Doqué. De Souza, comme son père, devint prisonnier du roi et nul ne sait aujourd'hui s'il est encore vivant ou mort.

Ces sortes d'enlèvements de fonctionnaires qui ont cessé de plaire ne sont pas rares. J'ai vu redescendre un métis qui était resté quinze ans ainsi prisonnier du roi. Sa famille n'avait jamais eu de ses nouvelles et ne savait s'il était vivant ou mort, bien que le roi la forçât à payer une redevance pour l'entretien du prisonnier; car, dans la sage législation du Dahomey, le prisonnier ne doit jamais être à la charge de l'État, et la famille est toujours solidaire de tous ses membres.

Les fonctions de chacha sont remplies aujourd'hui par le cabécère qui est chargé des maisons européennes et qui reçoit leurs réclamations. Nous l'avons vu tout à l'heure, c'est Quénou, un beau nègre dodu, soigné comme un petit-maître dans ses pagnes magnifiques, toujours riant et qui profite de sa situation pour extorquer aux Européens la plus grande quantité possible de cadeaux.

Somme toute, les Européens vivent en bonne intelligence avec les autorités et les gens du pays, bien qu'ils se montrent le plus souvent peu respectueux envers ces dernières et les traitent un peu par-dessous la jambe, mais celles-ci se rattrapent de ce manque de respect sur les cadeaux; puis ils traitent les Européens comme des enfants gâtés à qui il faut passer leur boutades rageuses, et les plus grandes difficultés s'apla-

nissent immédiatement au moyen de quelques cadeaux.

COMMERCE. — Le premier commerce européen au Dahomey fut le commerce des esclaves que l'on troquait contre des marchandises de peu de valeur. Ce commerce était encouragé par le gouvernement, qui entretenait même une garnison à Whydah pour protéger les négriers qui fournissaient des bras à nos colonies des Antilles.

Les Anglais, dans un but purement égoïste, ayant fait cesser la traite pour en avoir le monopole, elle n'en continua pas moins à se faire à la côte, qui porte un nom bien significatif : Côte des Esclaves. Mais les négriers étaient traqués de toutes parts par les croisières et étaient obligés d'employer toutes sortes de ruses et de stratagèmes pour embarquer leur noire marchandise. Ce fut alors la phase la plus ignoble de l'esclavage, à laquelle on ne peut songer sans frémir. Les navires venaient mouiller le long de la côte comme s'ils attendaient un chargement d'huile. Pendant la nuit les esclaves étaient attachés les uns aux autres et formaient un immense chapelet, et ils étaient embarqués au moyen d'un va-et-vient ; attachés les uns aux autres comme de simples futailles, ils étaient halés à bord au milieu de la nuit pour ne pas éveiller la vigilance des croiseurs. Beaucoup se noyaient ou

étaient dévorés par les requins; mais bah! la marchandise était en hausse et le bénéfice couvrait largement les pertes. Mais ces tristes abus de la vie humaine émurent l'Europe entière; les croisières devinrent plus sérieuses, les négriers virent leur commerce à jamais perdu. On vit tous ces aventuriers, qui souvent sous des surnoms cachaient des quartiers de noblesse, s'enfuir de la côte qui ne leur donnait plus le moyen de redorer leur blason. Régis installa une grande factorerie dans le fort français qui lui fut cédé par le gouvernement. Ses comptoirs s'étendirent tout le long de la côte. Il chassa par la concurrence toutes les petites maisons qui cherchèrent à s'y établir, et devint le maître absolu du terrain commercial. Il fit en très peu de temps une immense fortune.

Un mariage fit entrer dans la famille M. Fabre, qui devint l'associé de la maison. Des différends de famille ayant surgi entre eux, il se sépara de son associé et monta des comptoirs sur tous les points occupés déjà par la maison Régis. Les inimitiés de famille s'étendirent jusqu'à la côte, et les deux maisons se firent concurrence. Les Allemands profitèrent de cet état de guerre pour s'établir dans le pays, et nous trouvons le commerce de Whydah tel qu'il est actuellement : deux maisons de com-

merce françaises et une allemande, qui se font une concurrence acharnée.

Le commerce actuel du Dahomey consiste en l'échange de marchandises européennes, tafia, tissus, liqueurs de toutes espèces, sucre, tabac, quincaillerie, chapeaux, parapluies, cannes, bonneterie, poudre, armes, articles de Paris et enfin toutes sortes de bibelots, contre de l'huile de palme et des amandes de palme.

Une caisse de genièvre vaut trois gallons d'amandes (300 kilogrammes) ou quatre gallons d'huile (le gallon est le wine-gallon et vaut 3 lit. 85), une caisse de muscat cinq gallons d'amandes, un chapeau quatre gallons d'huile, un fusil treize gallons d'amandes, une pièce de satinette quatre gallons un quart d'amandes, etc.

Les affaires se font en factorerie; l'indigène vient acheter et paie comptant en nature; mais pour augmenter le chiffre d'affaires on a des clients auxquels on fait un certain crédit et une bonification sur les prix. On ne traite avec eux que de grosses affaires. Ces clients ont des boutiques en ville et des racoleurs qui mènent chez eux les gens de l'intérieur.

La concurrence entre les trois maisons est telle que les gérants, pour s'attirer les affaires, font de gros crédits à leurs clients. Les clients paient bien

au commencement pour augmenter leur crédit, et à un moment donné ils font un beau krach; et ici il n'y a pas de saisies. L'argent perdu est bien perdu, et le client noir sait admirablement bien se servir de ce petit truc. A peine a-t-il fait un pouf dans une maison, qu'il est pris par la maison concurrente, et qui est-ce qui supporte ces pertes, c'est le gérant, qui, malade, épuisé, est obligé de rentrer pour se reposer. Il passe à la caisse. Le caissier lui établit son compte. « Monsieur, vos commissions s'élèvent à tant, mais vous avez laissé un déficit équivalent : il ne nous reste qu'à vous remercier », et il lui ferme le guichet au nez.

Les produits faits en factorerie, amandes, huile de palme, sont mis dans de grands ponchons, qui contiennent cinq cents litres environ; ces ponchons viennent à la côte pleins de tafia, qui n'est que l'alcool d'industrie dédoublé; les ponchons sont roulés par des gaguadors (journaliers); on paie une piastre et demie (0 fr. 94) par ponchon roulé de la factorerie à la plage. Arrivés à la plage, ils prennent une charge de retour de marchandises diverses, balles de tissus, caisses de liqueurs, ponchons de tafia, etc. On paie deux piastres cauris pour une balle de tissus; il faut quatre hommes pour la porter sur la tête. Les caisses de liqueurs sont payées à raison de 2 à 3 gallines (la galline

est le 20e de la piastre cauris); un ponchon plein une piastre et demie, vide cinq gallines. La distance de Whydah-plage à Whydah-ville est d'environ 6 kilomètres; la lagune à traverser a environ cent cinquante à deux cents mètres de large; les gaguadors roulent les ponchons dans l'eau jusqu'à ce que la profondeur de l'eau leur permette de flotter, alors ils les roulent. C'est un travail très fatigant, aussi ils se mettent trois hommes par ponchon; les caisses se portent sur la tête : un bon gaguador peut porter jusqu'à cinq caisses de liqueurs. Les balles de tissus sont très lourdes et ne peuvent être roulées dans l'eau; aussi les porte-t-on sur la tête au moyen de traverses en bois; ils se mettent quatre hommes par balle.

Les frais de débarquement sont très onéreux, car outre la solde des canotiers et des journaliers, lorsque la barre est mauvaise, les pirogues chavirent fréquemment et l'on subit de sérieuses pertes de marchandise, et souvent on perd la pirogue, qui est brisée par les lames; une pirogue coûte douze cents francs et peut porter une tonne et demie environ.

Le commerce de Whydah est très important, et les trois maisons établies écoulent chacune pour plusieurs centaines de mille francs de produits européens et expédient de grandes quantités de

produits, qui laissent à leur propriétaire un bénéfice plus qu'honnête.

La vie qu'on y mène. — La vie qu'on mène à la côte n'est ni des plus gaies, ni une suite rarement interrompue de doux farniente, comme beaucoup le croient. A cinq heures du matin tout le monde est debout. L'agent de plage part pour la plage avec ses hamaquaires; on sonne la cloche, le personnel se rend à son travail. C'est au second à surveiller si tout le monde est là. On prépare le convoi des produits qui vont à la plage, les cercles des ponchons sont bien retapés; on veille à ce qu'ils soient tous bien pleins afin que l'agent de plage s'aperçoive si l'on a volé dans les ponchons; on les compte et le convoi se met en route, escorté d'un tonnelier qui de temps en temps rabat les cercles en route. Le convoi parti, le personnel de la factorerie balaie la cour, puis il faut faire la cambuse, donner les vivres au cuisinier, puis la comptabilité de la factorerie qu'il faut tenir au jour le jour, vérifier si les caisses rapportées de la plage sont bien pleines. S'il manque quelque chose, s'ériger en juge, interroger le voleur et finalement le faire chicoter. A onze heures et demie à table; après le déjeuner, éreinté par la chaleur, on fait la sieste jusqu'à deux heures. A deux heures debout, il faut recommencer à surveiller d'un côté et d'autre,

traiter les affaires, faire arrimer les marchandises dans les magasins; tout cela vous conduit jusqu'à six heures, quelquefois sept heures, et cela du 1er janvier au 31 décembre. Le dimanche matin on en a jusqu'à dix heures à payer la semaine; le reste de la journée nous appartient, mais il faut toujours qu'il y en ait un qui reste pour garder la factorerie.

Le seul moment agréable de la journée, c'est le soir de six à sept, heure à laquelle on dîne. L'agent de plage est de retour, tout le monde est réuni sur la véranda, la brise de mer vient un peu rafraîchir l'atmosphère, et, la pipe aux dents, on sirote son absinthe tout en devisant sur les affaires de la journée et les faits divers : c'est le moment de farniente vrai, où, plein de lassitude après le travail fatigant sous une température de feu, on se repose en humant la fraîcheur apportée par la brise de mer. La conversation tombe peu à peu; chacun rentre en soi-même, s'absorbe dans une douce rêverie; on suit dans la fumée bleuâtre de sa pipe le rêve doré de l'avenir. On est tiré tout à coup de cette béate torpeur par le petit moulek : « M'sié, la soupe est servie ».

Les distractions ne sont pas grandes quelquefois; après le souper on se rendait visite. Tantôt on allait à la maison Régis; là entre compatriotes on atta-

quait aussitôt les questions commerciales et politiques; comme toujours, par rivalité de maison, personne n'était du même avis; d'ailleurs je crois que nous autres Français nous naissons avec la manie de la contradiction.

Les moments les plus agréables que nous passions en dehors de notre factorerie étaient, c'est malheureux à dire, chez les Allemands, tous des jeunes gens très gais et ayant pour principe de ne jamais parler affaire en dehors du travail, et par délicatesse de côté et d'autre on ne parlait jamais de politique. D'ailleurs, Hambourgeois, ils n'ont pas de bien grandes sympathies pour la Prusse. Nos soirées étaient charmantes; ils possédaient plusieurs boîtes à musique, une entre autres qui jouait la *Marseillaise*, pour laquelle ils avaient une grande admiration : tous parlaient très bien le français, et la soirée se passait en joyeuses causeries. L'un d'eux, très bon musicien, nous jouait toujours quelques airs, on chantait tous les refrains en vogue des morceaux d'opéra et des chansons allemandes d'étudiant.

Mais la plus grande des distractions est sans contredit le passage des étrangers : agents des maisons qui changeaient de poste et qui nous racontent tous les potins de ceux qu'ils quittaient; capitaines de navires italiens qui affron-

tent le passage de la barre pour voir le pays; quelquefois un voyageur, tout à fait étranger au pays, beau parleur, causant de tout avec une volubilité de parole étonnante, nous demandant une foule de renseignements sur le pays, les environs, prenant des notes, achetant des bibelots quelconques et nous demandant toutes les photographies locales qu'on peut lui céder; et quelques mois après, lorsque le hasard nous fait ouvrir un journal, on est tout étonné de voir ce monsieur bombardé explorateur et décrire des pays où il n'a jamais mis les pieds. Il est vrai que généralement les détails nous font sourire, car la plupart du temps ils n'ont jamais existé que dans son imagination. Nous avions aussi de temps en temps la visite des officiers de Porto-Novo, qui allaient visiter leurs camarades des Popos et qui profitaient de cette occasion pour traverser le Dahomey. C'était alors de grandes discussions stratégiques sur le pays. Le rêve des officiers était toujours de s'emparer du pays, chose qu'ils regardaient comme très prochaine, mais à laquelle nous ne croyions pas un mot, car nous savions que depuis des années on devait s'en emparer. Les occasions n'avaient jamais manqué, mais je crois que jamais on n'a eu l'intention de s'en emparer et que le Dahomey restera encore longtemps Dahomey. Nous le regrettons comme patriote,

mais nous en sommes très heureux comme négociant.

Nous avions aussi des relations avec les négriers. J'en ai connu deux, Carvaillo, aventurier portugais, et Braconnier, qui se faisait appeler commandant et se disait officier de l'armée belge.

Il est vrai qu'ils se seraient fâchés tout rouge si on les avait appelés négriers. Carvaillo était agent du gouvernement de l'île portugaise de San Thomé et venait avec un voilier chargé de marchandises diverses, de poudre, d'armes, qu'il troquait contre des esclaves. Il était patenté par le gouvernement portugais pour faire des engagements d'indigènes pour aller travailler à San Thomé; ils étaient menés à la plage la chaîne au cou. Une fois embarqués, le navire mettait à la voile avec des papiers parfaitement en règle : les engagés avaient tous leur contrat d'engagement signé et paraphé; on avait fait la croix pour eux devant leur nom, et le tout était visé par le commandant du fort portugais. Un navire de guerre faisant la visite n'aurait absolument rien pu leur dire : ils étaient d'accord avec la loi.

Mais le plus burlesque de tous était le commandant Braconnier, qui, juste au moment où S. M. Léopold, roi des Belges, présidait le congrès antiesclavagiste, ramassait à la côte des esclaves pour

le compte du gouvernement belge du Congo; il est vrai qu'il les décore du nom d'engagés volontaires, mais pour nous gens connaissant le pays, c'était tout bonnement des esclaves, comme on va le voir d'ailleurs.

Après plusieurs mois de séjour à la côte et après bien des démarches auprès du roi, qui avait épuisé son stock d'esclaves, et toutes sortes de péripéties; après avoir subi un vol de cinq mille livres sterling à Lagos, il réussit à acheter une centaine d'esclaves à raison de seize livres sterling par tête. Il affréta à Lagos un petit vapeur anglais qui vint mouiller devant Whydah pour embarquer sa noire cargaison. Les esclaves furent menés à la plage le collier de fer au cou, reliés par groupes de vingt à la même chaîne. Les maisons françaises refusèrent de prêter leurs pirogues pour l'embarquement. L'agent consulaire allemand voulut même s'opposer à l'embarquement. Le commandant Braconnier lui dit : « Essayez et vous saurez ce qu'il vous en coûtera ». Il lui montra alors ses papiers, parfaitement en règle, par lesquels il était autorisé de faire des noirs pour le compte du gouvernement belge, et des actes d'engagement parfaitement en règle.

Il fit enlever la chaîne aux esclaves et lui dit de se rendre compte par lui-même que les esclaves

étaient engagés volontairement; il les fit interroger par acquit de conscience : tous répondirent que oui, mais ce n'était pas une preuve bien convaincante. Ils étaient gardés à vue par les soldats du pays, et les autorités les avaient avertis que s'ils ne répondaient pas oui, on les ferait périr dans les plus atroces supplices; entre deux maux, ils préféraient le moindre, et il put terminer son opération sans être inquiété.

Nous célébrions en commun quatre grandes fêtes, Noël, le jour de l'an, Pâques et la San Juan, fête du fort portugais. On se réunissait à tour de rôle dans les trois factoreries et l'on passait la journée ensemble. Français, Portugais et Allemands se retrouvaient dans une fraternelle agape; le champagne coulait à flots, on se portait mutuellement des toasts, on prenait son petit plumet, et généralement le lendemain plus d'un avait un bon accès de fièvre; mais bah! on s'était amusé toute une journée, ce n'était pas trop payé.

Les fêtes nationales française et allemande, par délicatesse, ne se passaient pas en commun, on le comprend facilement.

La chasse était aussi une de mes grandes distractions du dimanche; le caïman, la perdrix, les tourterelles se trouvaient en abondance, ainsi que les dindes sauvages et une espèce de gazelle.

Somme toute, nous vivions tous en bonne intelligence, soit avec les Européens, soit avec les autorités et les gens du pays.

Malheureusement M. Jean Bayol, lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud et dépendances, redescendait du Dahomey, où il avait été envoyé par le gouvernement pour obtenir du roi Gléglé qu'il reconnût le traité de Kotonou : il revenait sans avoir obtenu aucun résultat, ce qui ne nous étonnait pas, car nous connaissions les idées du roi à ce sujet.

Un jour, me trouvant seul à la factorerie, je fus appelé à la gore. Un envoyé du yavogan, le corps souillé de terre, ce qui de noir le faisait paraître rouge, vint me prévenir que les autorités désiraient parler à tous les blancs. Je lui dis que j'irais. Comme je ne me pressais pas, elles me firent renouveler leur demande, me faisant dire que c'était une affaire grave et qu'il fallait que j'y vinsse immédiatement. Je pris mon interprète avec moi et m'y rendis. Je me trouvai alors avec les agents des autres factoreries, tous très intrigués, ne sachant pas du tout ce qui se passait. On nous fit enfin entrer dans le sanctuaire, et après le cérémonial d'usage on nous annonça la mort de S. M. Gléglé, roi de Dahomey, et l'avènement de son fils Béhanzin (« requin », en langue

du pays). Quoique cela nous touchât très peu, nous fîmes nos condoléances et nos vœux de prospérité au nouveau roi. Pendant ce temps, le tambour battait dans les rues et le peuple se ramassait sur une grande place. A notre sortie de la gore, les autorités s'y rendirent et annoncèrent au peuple la mort du roi et l'avènement de son fils, qui, tout comme un monarque européen, fit sa proclamation au peuple : « Je suis terrible comme mon nom l'indique, j'ai le bras fort et je saurai comme mes aïeux faire respecter les lois et le territoire du Dahomey. Que mes sujets respectent les lois et les fétiches, qu'ils éloignent d'eux les inimitiés et les haines qui font répandre le poison dans l'eau de ses voisins. J'espère que le Mahou (Dieu) protégera mon règne et continuera à amener la prospérité dans mes États. » C'est ce qui nous fut traduit par nos interprètes. Le coup d'œil était réellement imposant; la voix vibrante du cabécère dominait toute cette masse noire qui écoutait dans le silence, et un recueillement étonnant se produisit lorsque la voix du cabécère s'évanouit. Comme par enchantement, la ville entière entra en lamentations et en pleurs comme une traînée de poudre. Les lamentations s'étendirent de quartier en quartier et durèrent toute la nuit : femmes et hommes parcouraient les rues en hurlant et s'arrachant les che-

veux. Le lendemain, tout le monde, hommes et femmes, avait la tête rasée et le corps couvert de terre. Les marchés étaient déserts. Le soir, au coucher du soleil, les lamentations recommencèrent, et ce n'est que le lendemain soir que ce deuil finit pour fêter l'avènement du nouveau roi. Le soir, tous les canons se mirent à tonner, et il n'en manque pas dans Whydah, il est vrai qu'ils sont inoffensifs et ne peuvent servir qu'à cet usage; ils ont des lumières où l'on entrerait le pouce. Toute la nuit ce furent des salves d'artillerie; toutes les factoreries furent obligées de donner de la poudre; partout cris de joie et danses. Le lendemain, le fort portugais tira les salves d'usage, et les pavillons que les autorités nous avaient priés de mettre en berne furent mis en tête de mât. Le nouveau roi, qui était le prince Condo, était représenté par les uns comme n'aimant pas les Européens et plus sanguinaire que son père, et, suivant Candido Rodriguez, mulâtre, qui était le secrétaire particulier des rois de Dahomey, comme un homme très intelligent et amateur du progrès.

A peine sur le trône, le nouveau roi voulut que toutes les coutumes fussent célébrées avec plus de pompe qu'autrefois, entre autres la réception du navire, qui est une cérémonie instituée pour rappeler à la postérité le pacte d'alliance des noirs

avec les blancs. Voici en quoi elle consiste : le cabécère qui commande aux soldats de la plage, couvert de tous ses bracelets et fétiches, avec pagne des grandes cérémonies, escorté de tous ses soldats, vient prendre en grande pompe l'agent de plage; l'agent monte dans son hamac et est escorté par le cabécère et ses soldats, qui dansent en tirant des coups de fusil tout le long de la route, excités par les tam-tams qui font un vacarme épouvantable. Après avoir passé la lagune on s'arrête un moment à Jambodji; l'Européen descend du hamac; le cabécère le fait asseoir sur son banc de cabécère et on lui offre un verre d'eau et du tafia. Il trinque avec le cabécère, le tout accompagné de paroles élogieuses de part et d'autre; puis on se remet en marche jusqu'à un arbre qui se trouve à l'entrée de la ville et qu'on appelle l'Arbre du Capitaine. Là l'Européen descend de nouveau du hamac; les autorités de la ville viennent alors à sa rencontre, et après lui avoir serré la main, lui demandent si lui et son navire ont fait bon voyage, s'il se porte bien, et disent que le roi et les gens de la côte sont très heureux de son arrivée. On lui demande combien son navire a de mâts (du nombre de mâts pour eux dépend l'importance du navire). On s'informe alors de sa cargaison. L'Européen est obligé de répondre à toutes ces questions. Puis on se

remet en route vers la factorerie, les salves de mousqueterie continuent tout le long de la route.

Réception du navire.

Arrivé à la factorerie, le gérant descend recevoir les autorités; une grande table a été dressée au milieu de la cour avec des verres, du tafia, du

avec les blancs. Voici en quoi elle consiste : le cabécère qui commande aux soldats de la plage, couvert de tous ses bracelets et fétiches, avec pagne des grandes cérémonies, escorté de tous ses soldats, vient prendre en grande pompe l'agent de plage; l'agent monte dans son hamac et est escorté par le cabécère et ses soldats, qui dansent en tirant des coups de fusil tout le long de la route, excités par les tam-tams qui font un vacarme épouvantable. Après avoir passé la lagune on s'arrête un moment à Jambodji; l'Européen descend du hamac; le cabécère le fait asseoir sur son banc de cabécère et on lui offre un verre d'eau et du tafia. Il trinque avec le cabécère, le tout accompagné de paroles élogieuses de part et d'autre; puis on se remet en marche jusqu'à un arbre qui se trouve à l'entrée de la ville et qu'on appelle l'Arbre du Capitaine. Là l'Européen descend de nouveau du hamac; les autorités de la ville viennent alors à sa rencontre, et après lui avoir serré la main, lui demandent si lui et son navire ont fait bon voyage, s'il se porte bien, et disent que le roi et les gens de la côte sont très heureux de son arrivée. On lui demande combien son navire a de mâts (du nombre de mâts pour eux dépend l'importance du navire). On s'informe alors de sa cargaison. L'Européen est obligé de répondre à toutes ces questions. Puis on se

remet en route vers la factorerie, les salves de mousqueterie continuent tout le long de la route.

Réception du navire.

Arrivé à la factorerie, le gérant descend recevoir les autorités; une grande table a été dressée au milieu de la cour avec des verres, du tafia, du

muscat, de l'absinthe. Les autorités y prennent place, trinquent avec le gérant, boivent et font boire leurs gens, qui continuent à danser et à tirer des coups de fusil pendant que les tam-tams vous déchirent les oreilles. Quand toutes les bouteilles sont vides, on donne en cadeau aux autorités quelques caisses de genièvre. Et tout ce monde se retire content, chantant et tirant des coups de fusil.

Ces fêtes étaient bien loin de nous donner lieu de penser aux événements qui vont se dérouler.

DEUXIÈME PARTIE

LES OTAGES

..... Depuis longtemps déjà, des bruits de guerre circulent au Dahomey; ils sont répandus par les officiers de passage à Whydah et par les personnes en relations avec la résidence française de Porto-Novo. Mais tout cela est vague : les uns en parlent comme d'une chose possible, telle la maison Régis, dans l'intimité du résident, qui connaît tout; les autres, comme d'une histoire invraisemblable, tel l'agent consulaire de France, en délicatesse avec son supérieur, et qui ne sait rien.

Au milieu de tout cela, nous, les Européens, nous continuons nos opérations commerciales avec les négociants noirs, qui, quant à eux, rejettent absolument l'idée d'hostilités possibles envers

des gens avec lesquels depuis plus d'un siècle on trafique librement et sous la seule sauvegarde des lois du pays.

Un mois avant les événements nous recevons cependant, dans l'intérieur, où nous sommes, avis d'un de nos camarades qu'un débarquement doit avoir lieu très prochainement sur la côte et qu'il aura lieu inopinément sans que les Européens d'Avrékété, de Godomé et d'Abomey-Caravi en aient été prévenus. On juge de notre émotion : car c'est nous livrer sans défense à la merci des Dahoméens et nous sommes évidemment destinés à être les premières victimes de la lutte, nous, commerçants pacifiques qui ne demandons qu'une chose, qu'on nous laisse tranquilles et en bonne intelligence avec les gens du pays, dont nous n'avons jamais eu à nous plaindre.

Nous nous adressons à notre agent en chef, auquel la résidence répond que rien de tout cela n'est vrai et que personne ne pense à attaquer le Dahomey, mais nous apprenons indirectement qu'on fait rechercher l'auteur de l'indiscrétion. Le lendemain nous recevons une lettre de notre camarade nous confirmant, cette fois d'une façon très précise, que les hostilités ne tarderont pas à commencer.

Nous nous demandons qui croire, lorsque tout

à coup, le 3 février, nous recevons à la factorerie, de M. le lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud, Jean Bayol, une lettre confidentielle dans laquelle il nous écrit que les affaires du Dahomey vont se décider à bref délai et nous avisant d'avoir à prendre les mesures que nous jugerions convenables pour notre sauvegarde. *Requin* serait le mot de passe qui nous annoncerait l'imminence des hostilités.

Nous tenons immédiatement conseil. Connaissant parfaitement le Dahomey et ses usages, nous savons que les routes et les chemins y sont en tous temps strictement surveillés et gardés, qu'ils doivent l'être encore mieux, bien que ou plutôt parce que rien n'y paraît, maintenant que des bruits de guerre ont circulé. Nous sommes d'avis unanime que le départ subit et rapide de tous les Européens de l'intérieur donnerait l'éveil dans le pays, qu'au premier pas dehors nous serions arrêtés, qu'il vaut mieux par conséquent se réunir, préparer ses armes sans en avoir l'air, se fortifier dans la factorerie et résister le cas échéant. Mourir en combattant est, au demeurant, préférable aux supplices qui nous attendent prisonniers. Nous nous mettons à l'œuvre sans délibérer davantage. Le 9 février, une lettre nous arrive de notre agent en chef disant que les affaires du Dahomey sont

renvoyées à un mois, que nous eussions à continuer les affaires et à expédier le navire qui se trouve sur rade. Le 15 février, nouvelles lettres, l'une de notre agent en chef, l'autre de M. Bayol, toutes deux datées de la veille. Celle de notre agent nous conseille de réunir tous les Européens dans notre factorerie et d'y attendre tranquillement sans nous préoccuper de rien. 400 hommes de troupes arrivent par un navire de guerre, lequel d'ailleurs est suivi de trois autres bâtiments, amenant des renforts. Le 19 au plus tard, c'est-à-dire dans trois jours, les troupes doivent être là. « Ma lettre, écrit notre agent en chef, remplace le mot de passe *Requin.* » La lettre du gouverneur Jean Bayol est ainsi conçue :

Kotonou, 14 février 1890.

REQUIN

Ayez pris le 17 toutes vos précautions. Prière songer aux missionnaires, et vous prie de ne pas vous inquiéter.

Compliments,

J. B.

Les Pères missionnaires reçoivent à la même date une lettre de leur supérieur leur annonçant qu'il sort de la résidence, que les hostilités vont commencer et qu'ils aient immédiatement à faire partir le personnel de la mission, surtout les sœurs; quant à eux, s'il leur convient de rester à Whydah,

ils demanderont aide et protection à l'agent consulaire de France, dont l'écusson national placé sur la factorerie leur servira de sauvegarde.

15 février 1890. — A six heures du soir les Pères de la mission et les agents de la maison Régis viennent se réunir à nous avec leurs armes. Les agents allemands ont refusé de se joindre à nous, se déclarant à l'abri sous leur pavillon. Nous avons remercié l'officier portugais qui nous offrait de nous prendre tous dans son fortin, mal protégé d'ailleurs et sans garnison, ne voulant pas occasionner de difficultés internationales, et décidés d'ailleurs, Français, à faire face à l'ennemi, comme des Français, quoi qu'il pût arriver.

Le 15 février au soir, se trouvent donc réunis à Whydah, à l'agence consulaire de France, dans la factorerie : MM. Bontemps, agent consulaire et gérant de la maison C. Fabre et Cie, de Marseille; Chaudoin, second de la factorerie; Pietri, agent de la plage; Heuzé, Tooris, agent de la maison Régis de Marseille, et enfin les RR. PP. Dorgère, supérieur de la mission catholique de Whydah, et Van de Pavord, missionnaire.

Nous décidons d'agir immédiatement.

Toute la nuit est employée à fabriquer des cartouches, à passer l'inspection de nos armes et à les charger. Elles se composent de fusils de chasse,

de fusils de troc à pierre, et de quelques revolvers.

Le 16, les chemins sont fermés. Les agents de Godomé et d'Avrékété se sont réfugiés à bord de navires sur rade, ce que nous n'avons pu faire, à cause de notre éloignement de la plage. Nos employés noirs nous ont demandé avec étonnement pourquoi nous fermions la factorerie. Nous leur avons répondu que, des événements graves devant se passer, nous ne tenions pas à être faits prisonniers, conduits à Abomey à la merci de la colère du roi, et que nous nous défendrions.

Nous avons déjà poussé, en effet, très activement notre système de défense en coupant l'escalier qui conduisait au premier étage de la factorerie, où nous nous sommes barricadés. Peu après, nos employés reviennent, nous criant que tout est tranquille dans le pays et que personne ne comprend notre fermeture. Toute la journée du 17 se passe en préparatifs d'armement et de défense. Dans le courant de l'après-midi, MM. With et Hotting, agents de la maison allemande, nous voyant nous préparer à une défense sérieuse, s'inquiètent à leur tour, et, réfléchissant, viennent nous demander asile avec onze de leurs Croumanns, armés de fusils à pierres et de couteaux-manchettes. Nous les accueillons volontiers.

Danse de guerre. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

Le 18, l'allure des gens du pays change complètement : jusqu'alors incrédule et bienveillante, leur attitude devient tout à coup hostile; ils viennent devant la factorerie exécuter la danse de guerre, et, de loin, nous font, avec les bras armés de couteaux, des gestes sur la signification desquels il n'y a pas à se méprendre. Évidemment, nous sommes cernés; le tam-tam de guerre et les chants de guerriers retentissent toute la journée à nos oreilles. Nous ne tarderons pas à être attaqués. La nuit vient, nous nous distribuons nos postes de veille, et une surveillance méticuleuse est organisée. Subitement, l'un des nôtres est pris d'une attaque de fièvre avec délire et hallucination; il se porte à la région du cœur un coup de couteau, et se livre à des actes désordonnés; nous avons toutes les peines du monde à le contenir, et pendant que, pleins de sang, nous nous épuisons en efforts, le tam-tam et la mélopée lugubre nous arrivent sans discontinuer aux oreilles.

L'ennemi est là. Enfin, notre camarade s'endort, et nous pouvons monter la garde.

Tout à coup, à minuit, alerte! on frappe à la porte de la factorerie, et des voix crient en français : « Ouvrez-nous vite, mais ouvrez donc! » Reconnaissant à leur voix des compatriotes, nous n'hésitons pas; descendus en armes, nous ouvrons

à porte avec d'infinies précautions, et quel n'est pas notre étonnement! Ce sont deux nouveaux emprunts venant de Grand-Popo. Ils nous racontent que nouvellement débarqués, ils sont arrivés dans l'après-midi à la plage de Whydah. Les autorités noires du pays ont intercepté la lettre annonçant leur arrivée, les ont fait conduire à la gare, et là, après une longue attente, on les a fait conduire à notre factorerie.

Que penser de tout cela et quel motif a pu pousser les autorités dahoméennes à laisser aller librement deux ennemis dont il était si facile de s'emparer? Nous nous perdons en conjectures.

Enfin, soyez les bienvenus, MM. Leyrant et Denley, cela fait toujours deux défenseurs de plus.

Le 19, notre malade va heureusement mieux: les hallucinations, qui ont duré toute la journée du 18 et nécessité une surveillance incessante, ont disparu, la fièvre est calmée. Tous nos domestiques se sont enfuis par-dessus les murs, nous sommes obligés de faire notre cuisine nous-mêmes. Les chants de guerre et le tam-tam résonnent sans discontinuer autour de nous, mais, bien que fatigués, nous sommes calmes, presque gais même : n'est-ce pas aujourd'hui le dernier délai fixé par le gouverneur pour l'arrivée des troupes? Nous

Danse. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

allons être délivrés et nous rions en pensant à ce pseudo-siège qui aura été pour nous un épisode amusant et pittoresque de notre séjour à la côte. A neuf heures, en effet, un point noir se dessine sur la mer à l'horizon. C'est un grand bâtiment de guerre; M. Pietri, qui est marin, nous dit que c'est le transport la *Nièvre*; plus de doute, il vient à notre secours, apprêtons-nous à combattre, nos assaillants vont être pris entre deux feux. Mais, ô stupeur! le transport ne s'arrête pas et continue majestueusement sa route sans même nous faire un signal. L'inquiétude cependant ne dure pas; sans doute il va à Kotonou débarquer ses hommes, et demain, au plus tard, nous serons délivrés. Encore une nuit de surveillance et d'alertes. Allons! Nous passons toute la journée à la lucarne du toit à observer l'horizon, la nuit arrive : rien; ce sera pour demain.

Et nous commençons notre service de nuit. Nous allumons des feux tout autour de la factorerie et plaçons des bougies à toutes les fenêtres pour éviter les surprises dans l'obscurité. Nous savons en effet que la principale tactique des Dahoméens consiste à attaquer surtout la nuit, au chant du coq. Le bruit du tam-tam et les chants de guerre sont plus retentissants qu'auparavant et le nombre d'ennemis qui nous entourent nous paraît s'être

accru considérablement. Nous nous attendons d'un moment à l'autre à être attaqués.

Vers minuit, nouvelle alerte. On frappe de nouveau à la factorerie. M. Randad, gérant de la maison allemande, est là : il arrive de Popo, il nous crie qu'il est seul avec son employé, qu'il a absolument besoin d'aller à sa factorerie pour prendre et sauver des pièces importantes. Nous descendons trois, en armes, pour lui ouvrir. M. Pietri l'accompagne, le père Dorgère surveille le chemin, et je garde la porte. Tous trois avons le fusil au poing, prêts à faire feu. La nuit est très sombre, les minutes nous semblent des heures. Ils tardent beaucoup à revenir : le père Dorgère et moi commençons à être inquiets. Enfin, les voilà : nous rentrons, après avoir solidement barricadé la porte. Encore un défenseur de plus.

Nous sommes en tout maintenant douze blancs et onze Croumanns. M. Randad ne sait rien, sinon que des événements graves vont s'accomplir, mais que dans les Popos on n'a aucun renseignement.

Tout cela n'est pas fait pour nous rassurer beaucoup; nous commençons d'ailleurs à être fatigués de rester toujours sur le qui-vive. Notre malade, quoique mieux, continue à nous donner beaucoup d'inquiétudes.

20 février. — Nous coupons l'escalier intérieur

de la factorerie de façon à pouvoir le jeter en bas d'un seul coup, nous fortifions la véranda avec des sacs de sel et des balles de tissus. Dans la matinée, l'œil sans cesse aux aguets, nous revoyons le transport, toutes voiles dessus, au large, et qui passe encore une fois sans s'arrêter. Cette fois la colère nous gagne. On tient conseil : le résultat est de rester comme nous sommes et de ne plus avoir d'espoir qu'en nous-mêmes, puisque tout le monde semble nous avoir abandonnés. C'est humiliant pour nous et notre pays; que doivent penser les étrangers qui sont venus nous prêter main-forte? Personne n'est cependant démoralisé, et, pour rendre la défense plus complète, nous cassons toutes les bouteilles et tous les verres que nous trouvons et nous répandons les morceaux cassés et tranchants dans la cour de la factorerie dont le sol en est bientôt couvert.

Le soir arrive : je repasse avec Witt toutes les amorces des fusils à pierre, et nous divisons mieux les quarts, afin que nos Croumanns puissent prendre un peu de repos. Quoique très fatigués, nous prenons nos postes de veille et de combat. Rien.

21 février. — Le tam-tam et les cris de guerre continuent et paraissent se rapprocher; nous sommes à bout de forces. Sept jours et sept nuits

sans repos, sans presque manger, tout le monde est assez sombre, on parle peu. Notre situation devient grave et chacun y réfléchit. Le malade va mieux, mais il est très abattu. Nous passons le temps à veiller et à fouiller l'horizon de nos jumelles; rien, toujours rien. C'est désespérant. Cette tension continuelle nous excède et nous énerve, nous tenons conseil et nous nous demandons s'il ne vaudrait pas mieux en finir par une sortie en armes : la fuite ou la mort sont encore préférables à l'angoisse épouvantable de l'attente; les fusils nous brûlent les mains. A six heures du soir, grand charivari, tam-tams, cornes, tambours, cris, rien n'y manque, et à portée de nos fusils défile une procession de négociants noirs montés en grand appareil à Abomey-Caravi pour féliciter le roi de son avènement au trône. Parmi eux, nous reconnaissons toutes les autorités de la côte sous des parasols immenses, en grande tenue de gala. Montés sur des chevaux et appuyés sur leurs esclaves, les cabécères ou chefs de guerre en tête de colonne marchent au pas, lentement, et devant eux, non sans qu'un léger frisson nous passe dans le dos, nous apercevons, précédant les autorités, le bâton du roi, un grand bassin d'argent et le couteau servant à couper les têtes au nom du roi porté par son officier tranchant. Ce bassin est

Retour à Whydah d'un cabécère (chef de guerre) venant de rendre hommage au roi, à Abomey. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

destiné à rapporter au roi et à lui être présentées les têtes de ceux qui ont troublé le pays, honneur peu recherché.

Et le défilé continue; tout ce monde nous fait des gestes d'amitié. C'est à n'y plus rien comprendre.

Raison de plus pour nous méfier; nous faisons bonne garde : le bassin d'argent légendaire a jeté un froid.

22 février. — La *Nièvre* passe encore une fois sans s'arrêter, ni faire aucun signal. Ah çà! se moque-t-on de nous, ou sont-ils devenus fous à la résidence? S'imaginent-ils, par hasard, intimider les guerriers qui nous entourent par une platonique démonstration? Ah! combien ils les connaissent peu! Ou alors, quoi? C'est à devenir fou soi-même!

Tout à coup arrivée d'un parlementaire : les négociants noirs nous font dire qu'ils désirent causer avec nous au nom des autorités, et demandent à être reçus par nous à la factorerie. Conseil tenu, nous leur faisons répondre qu'ils peuvent venir, à la condition d'être en très petit nombre, cinq ou six au plus.

Le parlementaire s'en retourne. A onze heures, nous voyons apparaître un petit groupe, dans lequel se trouvent Candido Rodriguez, Feliciano et Georges de Souza et un employé de la maison allemande.

Candido Rodriguez, secrétaire particulier du roi de Dahomey, nous dit que nous avons eu tort de nous enfermer dans notre factorerie, car la question de Kotonou (il y a donc eu quelque chose à Kotonou?) est une affaire purement locale qui ne regarde en rien Whydah; que le roi est très fâché de l'attitude que nous avons prise et de notre manque de confiance à son égard; mais que, sans nous en demander le motif, et étonné lui-même de ce qui se passe, il a écrit une lettre à l'adresse de chaque maison, et que cette lettre doit nous être remise à la gore par les soins des autorités en même temps que la *récade*, c'est-à-dire la parole du roi. « Je puis, confidentiellement d'ailleurs, ajoute Rodriguez, vous dire le contenu de la lettre. »

Le roi écrit : « Un Européen (nous avons su depuis que c'est un nommé Carvail, négrier portugais) m'a prévenu que beaucoup de navires de guerre français et de troupes doivent venir à Whydah dans le but de s'emparer de toute la côte, mais je suppose que celui qui a répandu ce bruit est un menteur, car mes aïeux et moi nous avons toujours été les bons amis du roi de France. Aussi j'ai fait descendre mon bourreau et la bassine avec ordre de me rapporter la tête de cet homme et de ceux qui ont troublé l'ordre du pays. J'apprends d'un autre côté, par mes fonctionnaires, que les

maisons de commerce et les factoreries se ferment : elles sont libres; si elles ne veulent pas continuer à trafiquer, qu'elles s'en aillent, mais si les blancs tentent de s'emparer de mon pays par la force, je les battrai tellement, et je ferai tant agir le poison, qu'ils seront contraints de se retirer d'eux-mêmes. »

Pour confirmer son dire, Rodriguez nous montre l'original de la lettre de Carvail au roi, écrite en portugais et le que le père Dorgère nous traduit.

Plus de doutes à avoir : Felicio et Georges de Souza protestent aussi de la véracité de Rodriguez.

Pendant tout ce colloque nous sommes restés sur la défensive, désirant d'ailleurs tenir conseil avant de rien décider. Nous répondons seulement aux envoyés des autorités que nous ne sommes pour rien dans tout ce qui se passe, et que la responsabilité de tout cela retombe sur le gouverneur Bayol qui nous a avertis de nous garder contre le Dahomey, que nous n'irons pas à la gore prendre la lettre du roi, mais que nous sommes prêts à recevoir les autorités à la porte de notre factorerie à condition qu'elles ne seront accompagnées que de deux ou trois cabécères et qu'on nous remettra auparavant la récade du roi. Au cours de l'entretien, M. Randad a pu conférer avec son employé

et avec Souza; quant aux autres, ils ont cherché à nous compter et à examiner nos moyens de défense.

Puis tous se retirent, nous disant qu'ils allaient donner notre réponse aux autorités et que très probablement ils reviendront avec elles le lendemain.

23 février. — Nous n'en continuons pas moins la surveillance la plus active et restons sur la défensive.

Mais, réellement, nous sommes épuisés. Les veilles et les alertes continuelles, la tension d'esprit de chaque minute nous ont abattus de fatigue physique et morale; les vivres aussi commencent à nous manquer.

Le nombre des troupes dahoméennes a considérablement augmenté, nous estimons à environ deux mille hommes le chiffre de ceux qui nous tiennent bloqués. Dans ces conditions, nous ne le sentons que trop, la lutte est impossible et la faim aura rapidement raison de nous.

Les autorités ne se présentent pas le matin, et rien, aucune nouvelle, aucun secours des nôtres n'apparaît à l'horizon, pas même un navire, une barque, quelque chose enfin qui nous permette de supposer que l'on s'inquiète de nous.

La nuit se passe comme les précédentes, nous

sommes profondément découragés; la fatigue nous accable; invinciblement, nos yeux se ferment dans une constriction douloureuse des tempes.

Un coup de fusil retentit tout à coup, en un clin d'œil nous sommes sur la défensive, presque soulagés; c'est l'agression, l'attaque, la fin en un mot de nos angoisses, la mort, héroïque après tout, face à l'ennemi. Encore une désillusion : un des nôtres, de ronde, a par mégarde appuyé le doigt sur la gâchette de son fusil, le coup est parti : de là l'alerte, et le réveil momentané.

24 février. — Le jour arrive, nous sommes tout le temps en vigie, espérant enfin voir arriver du secours, car c'est le cinquième jour du dernier délai fixé par M. Bayol; nos libérateurs doivent débarquer aujourd'hui, cela est absolument certain. Il nous paraît impossible que la France ait abandonné ainsi à la merci de l'ennemi une dizaine de blancs presque sans défense!

Dans la matinée, rien de nouveau. Les autorités ont, paraît-il, défendu de venir faire la danse de guerre devant la factorerie, car nous n'entendons plus rien.

A onze heures, voilà les négociants noirs qui reviennent. Ils nous disent que la gore a décidé qu'il n'était pas de la dignité des fonctionnaires du roi de se réunir dans une factorerie étrangère,

mais qu'elle autorise quelques-uns des nôtres à venir s'entendre avec elle, et qu'en échange, pendant la durée des pourparlers, elle laissera à la factorerie nombre égal de notables négociants dahoméens comme otages, en garantie de ses intentions pacifiques.

Depuis la veille, M. Randad, de son côté, nous assure qu'il a causé avec son employé noir qui a accompagné la députation, très fidèle serviteur, qu'il n'y a rien à craindre, et que l'affaire de Kotonou dont on nous a parlé s'est terminée à la satisfaction de tous, sans suite grave; « d'ailleurs, ajoute-t-il, en présence de l'attitude des autorités du Dahomey, je n'ai, moi, qu'à m'incliner, je ne puis pas rester plus longtemps enfermé ainsi : les intérêts de ma maison doivent passer avant toute autre considération, et j'irai à la gore. »

Son raisonnement au fond est juste et nous nous rendons à son argumentation. Il est décidé que les chefs de maisons et le père Dorgère iront à la gore pour voir ce dont il s'agit, pendant que nous garderons un nombre égal de négociants notables que nous connaissons d'ailleurs, et auquel je déclare très nettement que si à midi tous nos camarades ne sont pas revenus de la factorerie, je les ferai fusiller immédiatement et sans autre forme e procès. Candido Rodriguez nous jure

alors, sur la tête de son père, sur le Christ et sur les Saints Evangiles, que nous avons tort de prendre toutes ces précautions, qu'il ne nous sera absolument rien fait, que nous connaissons d'ailleurs très bien les autorités, avec lesquelles nous avions journellement des rapports très cordiaux avant cette affaire de Kotonou, regrettable malentendu heureusement dissipé et terminé à la satisfaction générale.

Il y va si bonnement, avec tant de chaleur, que tout le monde le croit, et malgré mes conseils, malgré mes objurgations, MM. Bontemps, le père Dorgère, Witt et Holting partent pour se rendre à la gore, et nous ne gardons aucun otage.

De fait, deux heures après, ils sont de retour, enchantés, ravis. On les a admirablement reçus, on leur a assuré que tout était terminé, qu'on allait immédiatement reprendre les affaires, et que, pour donner un éclat tout particulier à cette manifestation pacifique et commerciale, Européens et négociants du pays viendraient tous à la gore, où, solennellement, serait remis le Grand Récade du roi. Nos envoyés sont complètement rassurés, surtout M. Randad, qui a pu causer en anglais librement avec son fidèle employé.

Moi, je suis toujours opposé à ce qu'on aille à la gore : instinctivement je flaire un piège, et je le

déclare très nettement, mais je dois m'incliner devant la décision générale.

A quatre heures donc, laissant la factorerie à la garde de nos Croumanns, nous partons tous pour nous rendre à la gore. Un accueil empressé nous est fait, des chaises sont disposées pour nous dans la cour, où se trouvent réunis tous les négociants du pays. Les autorités, réunies dans une case, délibèrent. Après un moment d'attente, on fait appeler devant le cénacle de la gore la maison allemande.

Tout va tellement bien que toutes nos craintes sont dissipées, nous sommes sans armes et les noirs qui nous entourent n'en ont pas non plus.

Nous causons entre nous, lorsqu'au bout d'une demi-heure environ, nous voyons sortir les Allemands. M. Randad est extrêmement pâle et ne peut nous jeter en passant qu'un coup d'œil, en nous disant : « Je suis forcé de rentrer dans ma factorerie; malheureusement nous ne comprenons pas la signification; l'eussions-nous comprise d'ailleurs, il est trop tard. »

Au même moment on nous appelle à notre tour dans la gore. Nous nous levons.

M. Bontemps, les pères Van de Pavord et Dorgère et M. Pietri ouvrent la marche; mes camarades et moi, nous suivons tranquillement. Dans

la cour qui précède la gore où siègent les autorités, se trouvent environ cent jeunes Dahoméens, tous accroupis, occupés à compter des cauris et ne laissant qu'un étroit chemin entre la porte de ce pas-perdu et celle de la gore. Ce fait n'attire pas notre attention, car de tout temps cette opération se fait au même endroit.

Lorsque nous sommes tous dans la cour, et au moment où le père Van de Pavord s'apprête à ouvrir la porte donnant accès au tribunal de la gore, un cri strident retentit poussé par Candido ou par l'un des agorigans qui nous conduit.

En un clin d'œil, dix noirs jeunes et robustes se précipitent sur chacun de nous, nous saisissent par les jambes et les bras, nous terrassent brutalement et nous étranglent à la mode du pays, qui consiste à enfoncer le pouce dans la gorge jusqu'à la luette; puis, pendant que nous suffoquons, ils nous amarrent solidement les bras autour de la ceinture.

C'est un moment terrible, les noirs se sont jetés sur nous avec une furie sans égale. J'ai été précipité contre le mur et ma tête a porté sur le rebord d'une fenêtre en biseau qui m'a fait une large entaille dans la peau du crâne; je suis à l'instant couvert de sang, qui m'aveugle en me coulant dans les yeux; d'un autre côté j'ai l'oreille écorchée et de larges éraflures sur le cou.

Mes compagnons ne sont pas mieux traités. La scène ne dure que quelques secondes. Quand nous sommes tous solidement attachés, on nous jette aux pieds des autorités qui siégent dans la gore. Là, sous l'œil des chefs, se répètent de nouveaux actes de sauvagerie. Longtemps contenues, ces brutes s'en donnent maintenant à cœur joie. On nous arrache les cheveux et on nous tord les pieds pour nous enlever nos chaussures; on nous prend nos montres, nos bijoux, et on m'arrache presque le doigt pour avoir ma bague, puis on nous serre les côtes, ce qui est atrocement douloureux; enfin on nous fouille et tous paraissent très étonnés de nous voir sans aucune arme.

Cette constatation semble un instant les adoucir. (Ce fait nous servit beaucoup dans la suite.)

On nous fait alors relever et les autorités procèdent à un premier interrogatoire très sommaire et très court. Savions-nous quelque chose sur ce qui allait se passer? Quelles sont donc les intentions des Français et pourquoi nous sommes-nous enfermés et fortifiés dans notre factorerie comme si la guerre devait éclater et comme si nous avions à nous défendre contre quelqu'un?

Non encore revenus de notre étranglement et couverts de sang, nous pouvons à peine répondre que nous ne savons absolument rien, et que si

nous nous sommes retirés dans nos factoreries et mis sur la défensive, c'est sur l'avertissement du gouverneur français M. Bayol, et que, contrairement à sa promesse écrite, ce dernier nous a abandonnés à notre sort sans nous défendre et sans même s'occuper de nous.

Candido Rodriguez nous sert d'interprète, et je vois encore debout, froid et cynique, l'ignoble métis, nous regardant d'un œil méprisant.

La gore voit qu'il n'y a rien de plus à tirer de nous, elle nous livre tranquillement aux soldats. On nous jette de nouveau brutalement à terre; nous suffoquons, les yeux hors de l'orbite, les mains tellement serrées par les liens, qu'elles sont gonflées et toutes bleuies. Les soldats, surexcités, nous pincent aux cuisses et aux bras, on nous soulève en nous serrant violemment les côtes, puis ils nous font accroupir sur le sol.

Bientôt nous entendons un bruit de chaînes, et nous apercevons les colliers qui servent habituellement à attacher les esclaves pour les emmener de l'intérieur à la côte. Nous sommes dès lors fixés sur notre sort. On va nous emmener, où? Nous n'en savons rien; pourquoi? Évidemment pour nous couper la tête après nous avoir martyrisés.

Une fois enchaînés, on nous fait lever, et toujours avec la même brutalité on nous bouscule par

une petite porte très étroite, d'où nous débouchons dans une cour où se trouvent d'ignobles fétiches. Le moment est terrible, nous pensons que notre dernière heure est venue, et le père Van de Pavord, qui est le premier, a la force de se tourner du côté du père Dorgère pour le prier de lui donner l'absolution au moment où on lui coupera la tête.

..... Il y a un moment d'hésitation, nos gens semblent se consulter. Il paraît que ce ne sera pas ici. La bousculade recommence en effet. On nous pousse à travers une porte étroite dans une seconde cour contiguë à la précédente, et là on se précipite en masse sur nous. Allons-nous être mis en pièces, écharpés par la populace? Non. — On va tout simplement nous dépouiller. Brutalement on nous enlève tous nos vêtements, ne nous laissant que notre caleçon et la chemise; quant aux pères missionnaires, leur soutane ne peut pas passer par-dessus la chaîne, on la leur met en pièces sur le dos et on leur en arrache les lambeaux un à un.

L'opération terminée, et comme notre carcan au cou et sa chaîne ne leur paraissent pas suffisants à nous garrotter, on nous rive deux par deux, pied à pied, au moyen d'une barre de fer enfilée sur deux maillons chaînés, puis on nous ouvre une porte en nous intimant l'ordre d'entrer *là*

dedans. Là dedans, c'est une petite cahute en terre couverte de paille. Comment avons-nous pu, pris par le cou sur lequel porte tout le poids de la chaîne, obligés de régler nos mouvements de jambes et de pieds les uns sur les autres pour avancer, comment avons-nous pu arriver là? J'en suis à me le demander. Je me rappelle seulement les bâtons levés, une douleur intense qui me saisit au cou, une sensation de déchirement aux chevilles et une chute en masse sur le sol, où nous restons quelque temps sans connaissance, suffoqués par la rage et la douleur.

26 février. — Enfin nous revenons à nous. La nuit commence à se faire. Elle est terrible. Nous sommes couchés sur la terre, et ne savons quelle position prendre à cause du collier qui nous entrave et dont la chaîne se tord et s'embrouille constamment. Nous ne savons plus si nous avons des pieds. Je suis enchaîné avec le père Dorgère, qui est très petit, et, comme je suis très grand, nous passons la nuit à prendre les positions les plus bizarres pour chercher à nous caler en quelque sorte mutuellement. Vaines tentatives, la douleur ne tarde pas à nous obliger à changer encore.

Notre prison est infecte, très petite. Une odeur horriblement fétide se dégage qui nous soulève le cœur. Nous ne tardons pas à en avoir l'explication.

Les geôliers qui sont couchés avec nous ne tiennent à nous ménager en rien et s'oublient sans gêne, comme sans pudeur.

Vers minuit la situation devient intolérable, une soif ardente nous dévore, nous n'y tenons plus, et à n'importe quels risques nous demandons de l'eau : *Si! Si! Si!* crions-nous dans le langage du pays : de l'eau, de l'eau, de l'eau! Je suis à bout de forces. Nous obtenons enfin, ennuyé sans doute par nos cris répétés, qu'un des geôliers se lève et nous apporte une calebasse d'eau, que nous buvons avidement. Elle est chaude et empoisonne le fumier; qu'importe! notre soif n'y regarde pas de si près.

Enfin, nous voyons le jour. La nuit a été une véritable et longue torture. Nos pieds sont gonflés et meurtris.

On nous fait sortir du bouge dans lequel nous sommes et nous allons cahin-caha nous asseoir le long du mur dans la cour. Nous n'osons pas nous regarder les uns les autres, de peur de nous trouver défigurés. Nous ressemblons à des cadavres; et, la tête penchée sur les genoux, nous nous abandonnons à nos réflexions. Elles ne sont pas gaies, nos réflexions. Sera-ce pour aujourd'hui? Serons-nous martyrisés? Nul ne le sait, mais nous n'avons pas d'illusion à nous faire sur le sort qui nous

attend. Puis nous pensons aux nôtres, à la France, peut-être pour la dernière fois.

Nous sommes surveillés de très près. Car parmi les gens qui nous gardent, nous sommes certains qu'il y en a qui comprennent très bien le français, bien qu'ils ne répondent à aucune de nos questions.

La cour est petite, infecte; dans un coin se trouve un cloaque plein d'ordures qui empoisonne. Vers 9 heures on nous apporte des biscuits et quelques bananes : il y a plus de 24 heures que nous n'avons rien mangé, notre estomac est tellement serré qu'il se refuse même à prendre cette légère nourriture, nous ne demandons que de l'eau. On nous en apporte enfin. Elle est un peu plus potable que celle de la veille, et nous buvons à longs traits. Quelques instants après, les agorigans (autorités secondaires) entrent et nous disent que nous n'avons rien à craindre. Nous n'en croyons pas un mot, car Joan, notre domestique, qui est avec eux et sert d'interprète, a l'air tellement navré que nous ne doutons plus du sort qu'on nous réserve. Il ne peut d'ailleurs rien nous dire, car il est lui-même étroitement surveillé.

La nature malheureusement ne perd jamais ses droits. Qu'on me pardonne ce que je relate ici, dans mes notes, mais je me suis promis de tout dire.

Nous demandons à accomplir quelques besoins intimes, on nous conduit alors dans un terrain vague attenant à la cour où nous sommes, et là on nous oblige à nous mettre en ligne, accroupis. Pendant ce temps, les noirs, oh honte! se massent en face de nous, à quelque distance, nous regardant et se moquant de nous. Ces brutes rient aux éclats. Notre position indécente doit être en effet le comble du ridicule. Et cela devant d'ignobles noirs!

On nous annonce que nous allons comparaître de nouveau devant la gore, on nous lie les mains autour de la taille, et nous nous mettons en marche au gros soleil nu-tête, souhaitant d'en finir une bonne fois pour toutes. La mort subite par l'insolation est une délivrance.

L'entrevue est courte; le yavogan (chef du pays) nous demande si nous savons qu'un débarquement de Français doit avoir lieu à Whydah et quand. Nous répondons encore que nous ne savons absolument rien, que nous négociants nous n'avons rien à voir dans des questions de guerre, que nos intentions ont toujours été pacifiques et que la meilleure preuve que nous puissions en donner est que lorsque les gens du Dahomey sont venus devant notre factorerie danser la danse de guerre et nous menacer, nous n'avons pas tiré sur eux bien qu'ils fussent à portée de nos fusils. Nous ne demandons

qu'un droit, c'est de reprendre nos affaires; nous sommes les amis du roi et des autorités, dont nous n'avons jamais eu à nous plaindre, et si nous nous sommes retranchés et avons pris une attitude qui a pu paraître hostile, c'est sur les rapports et les ordres que Jean Bayol nous a transmis! Candido Rodriguez assiste à l'interrogatoire. Il insiste et nous demande combien de troupes et de navires de guerre sont en route pour le Dahomey. Nous ne répondons pas, n'ayant rien à répondre.

La gore, voyant qu'il n'y a rien à tirer de nous, nous ordonne de nous retirer. A notre sortie, on nous fait asseoir par terre, pour nous changer de chaîne. Celle qui nous lie est trop lourde, le père Van de Pavord, qui est au bout, est tellement affaibli qu'il ne peut plus la porter et qu'il tombe sous le poids.

L'opération devient un motif nouveau de mauvais traitements et d'injures. On nous pince, on nous serre les côtes, en nous traitant de chiens, de cochons et même de nègres! insulte qui nous ferait bien rire à tout autre moment. Le geôlier chargé de mailler notre chaîne suit l'exemple de ses chefs, il m'allonge des coups de ciseau sur la tête; mon voisin n'est pas plus heureux, car la brute s'amuse à lui pincer le nez entre le maillet et le ciseau, au grand contentement de la galerie, qui rit à se

tordre, et paraît infiniment s'amuser de ces outrages.

Que faire? la rage au cœur, nous nous taisons : la moindre velléité de rébellion serait le signal du massacre.

L'opération terminée, nous sommes maillés comme des forçats, ou plutôt comme des esclaves de guerre, et nous rentrons presque avec plaisir dans notre cour immonde : là au moins on ne nous torture pas.

Nous reprenons la position horizontale, la seule pratique dans l'état où nous sommes, et, couchés dans la boue, chacun retourne à ses réflexions.

Vers le soir, les autorités viennent nous annoncer que nous allons changer de logement et que, dorénavant, nous habiterons la maison du yavogan, toujours dans l'intérieur de la gore, bien entendu. Nous nous relevons péniblement et arrivons dans la case indiquée. Là nous nous trouvons mieux comme propreté, mais le sol est cimenté : nous sommes à la dure sur un lit froid comme le marbre. Ce qui nous console un peu, c'est qu'on nous apporte un plat de riz et deux poules sautées. Nous en avons réellement besoin, nous tombons d'inanition.

Décidément nous échapperons peut-être à la mort, puisqu'on nous nourrit. Le repas et l'idée de

nous tirer de là ramènent un peu de gaieté; nous échangeons entre nous quelques paroles et quelques souhaits, et nous essayons de prendre un peu de repos sur la dure couche qui nous sert de lit.

27 février. — Dès le jour on nous apporte des vêtements et du linge pris dans nos factoreries, et l'on nous donne de l'eau pour nous laver. Nous sommes tout étonnés de ces attentions. On nous dit que nous allons de nouveau comparaître devant la gore, qui va nous mettre en liberté. Une lueur d'espoir nous apparaît déjà. Nous nous lavons de notre mieux, car réellement nous sommes dans un état de saleté indescriptible, et avec ce qu'on nous a apporté de linge et de vêtements nous parvenons à nous équiper, sinon convenablement, du moins proprement. La toilette terminée, on nous remet nos fers, un instant enlevés. Cela jette un froid et nous rappelle à la triste réalité, un moment disparue et trop tôt oubliée.

Nous reprenons mélancoliquement nos places, accroupis devant le mur, nous abandonnant à toutes les suppositions possibles et imaginables. On nous sert un repas presque succulent, et le reste de la journée se passe sans autre incident, dans l'attente de la présentation à la gore, qui doit nous rendre notre liberté.

Vers les sept heures les agorigans viennent nous

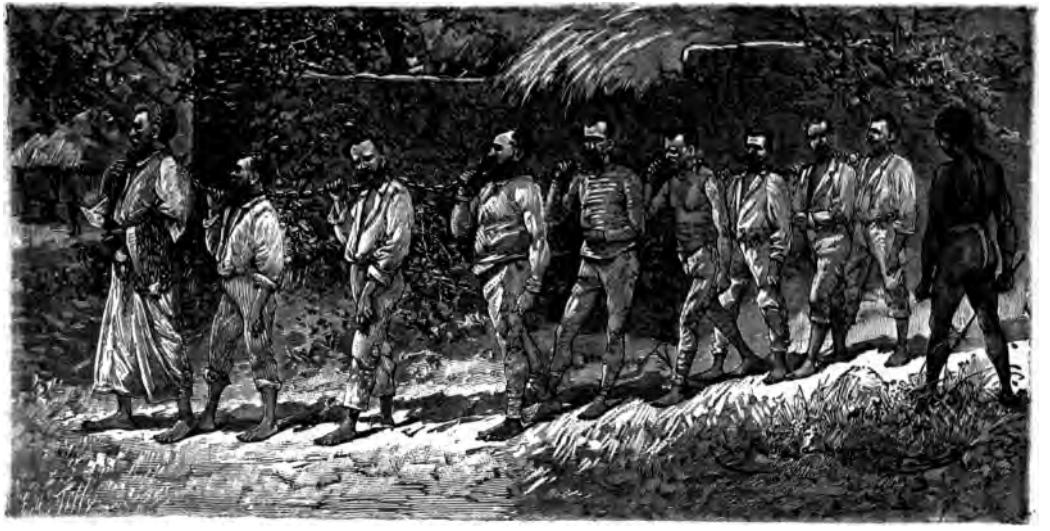
demander des nouvelles de notre santé; ils ont l'air presque aimables, ils nous disent de bien manger et de bien dormir, car la nuit sera fatigante. Qu'est-ce que cela veut dire? Nous avons un très mauvais interprète qui ne veut rien nous expliquer.

A minuit les agorigans reviennent, ils nous ordonnent de nous lever et de sortir, ils ont l'air très pressé et sont moins aimables que le matin. Cela n'est pas d'un bon augure, nous recommençons à être peu rassurés. A peine sortis, nous sommes fixés. Des hamacs nous attendent avec leurs hamaquaires. Plus de doute, nous allons être enlevés dans l'intérieur, peut-être conduits à Abomey en présence de ce roi mystérieux dont on ne sent la présence qu'à la vue du plateau d'argent sur lequel votre tête doit lui être présentée.

On nous fait asseoir par terre; on nous maille solidement les pieds, et, après nous avoir enlevé nos carcans et la chaîne qui nous réunissait, on nous jette les uns après les autres dans des hamacs, et en route au pas accéléré. Tout cela s'est exécuté en un clin d'œil. Nous éprouvons tous un grand serrement de cœur : le moment est venu, allons-nous être séparés?

28 février. — Nos hamaquaires vont un train d'enfer. Nous avons une nombreuse escorte. Tout le monde garde un profond silence : on dirait des

Les otages du roi de Dahomey, emmenés en captivité à Abomey.



Le P. Van de Pavord. Le P. Dorgère. Bontemps. Pietri. Chaudoin. Denlay. Heuzé. Legrand. Tooris.
(Gravure extraite de l'*Illustration*.)

fantômes qui glissent sans bruit autour de nous. Après quelques heures de marche, arrêt.... Nous sommes brusquement jetés à terre. On nous empêche de remuer, à peine nous permet-on de nous accroupir. Nous demandons de l'eau, on nous en refuse. Personne ne souffle mot dans notre escorte. J'aperçois dans l'obscurité le père Dorgère et je lui demande à voix basse où nous sommes. Il croit reconnaître Savi. Nous ignorons si nous sommes tous là. Après une demi-heure de repos la marche recommence.

Allongés dans nos hamacs, toutes les histoires du Dahomey nous reviennent en tête. Hécatombes de prisonniers de guerre qui meurent au milieu des plus atroces supplices entre les mains des amazones; messagers que le roi envoie donner de ses nouvelles à feu son père, leur tête à la main, etc. : toutes ces légendes qui courent sur le mystérieux royaume nous hantent. Que décidera de nous la majesté noire entre les mains de qui nous sommes tombés? Et, en frissonnant jusqu'aux moelles, nous voyons dans une hallucination nos têtes rangées sur le froid plateau d'argent. Tout cela n'est pas gai.

Tout à coup une vive clarté se fait : nos porteurs et notre escorte viennent d'allumer des torches pour passer un torrent. La marche se ralentit, car

[illegible] Nous [illegible] les dans [illegible] et nous éprouvons une sensation de [illegible] de notre vie. Le torrent [illegible] de plus en plus vive: au [illegible] à Ibri. On nous arrête [illegible] de la ville. Le cabécère chef de l'escorte nous fait apporter de l'eau, une boîte de sardines et [illegible].

Tout à coup nous nous apercevons que le père Van de Pavoni n'est plus avec nous. On a dû le renvoyer à Whydah en qualité de sujet hollandais, ce qui nous semble démontrer que le roi n'a pas d'excellentes intentions à notre égard.

Après un instant de repos, la marche continue avec une rapidité vertigineuse. On dirait qu'on descend des collines, mais ce n'est là qu'un effet d'optique dû à notre hamac, car le pays est plat comme la main.

Vers les trois heures, nous arrivons à Allada. Là toute la ville est ameutée et vient, massée autour de nous, contempler ce spectacle nouveau, de blancs montant enchaînés vers le roi.

Nous mourons de faim, à peine avons-nous le temps de manger. Le cabécère notre chef d'escorte nous fait remonter en hamac et nous conduit dans une case où nous devons nous reposer en attendant notre départ, qui, à son dire, ne doit

Comment on voyage au Dahomey.

pas tarder. Mais voilà qu'un orage épouvantable se déchaîne dans la région, qui remet notre départ au lendemain. Nous sommes de nouveau enchaînés et rivés, et dans cette triste situation, pendant que le vent mugit avec fureur, nous essayons de nous endormir, rompus de fatigue, à la grâce de Dieu.

29 février. — Au point du jour, réveil et remise en hamac. Les récadiers du roi portant le bâton insigne de sa puissance et le fameux bassin d'argent nous précèdent. La terre est détrempée, et nos hamaquaires avancent péniblement. Enfin nous arrivons à Invi en pleine foire, où nous prenons un peu de repos pour nous préparer au passage de la *lama*, qui doit avoir lieu dans la journée.

Nous reprenons la marche; mais à peine sommes-nous en route, qu'un récadère du roi nous arrête et nous ordonne de retourner à Allada. Que se passe-t-il donc? Nous ferait-on redescendre à la côte, et nous rendra-t-on notre liberté, ou serons-nous exécutés à Allada? Les suppositions vont leur train.

Déjà nos hamaquaires se sont mis en route pour rebrousser chemin; ils semblent avoir recouvré une nouvelle vigueur, car eux aussi aiment mieux retourner à la côte que de monter à Abomey. La capitale est sans attraits pour eux; ils savent bien

en effet quand et comment ils y montent, mais ils ne savent jamais s'ils en descendront.

Revenus à Allada, nous reprenons notre logement de la veille.

Du 29 février au 12 mars, deux semaines entières vont se passer sans changement dans notre position.

Dès notre arrivée, quoiqu'ayant les fers aux pieds, on nous met le collier au cou, tous attachés à la même chaîne, solidaires les uns des autres dans nos moindres mouvements.

Nous avions avec nous quelques provisions, boîtes de conserves, vin, absinthe; car, d'après les lois du Dahomey, les prisonniers ne doivent jamais être à la charge du roi, leur famille doit les nourrir, et pour cela leur envoyer des provisions. Mais celles-ci, avant de leur parvenir, suivent toute une filière administrative et hiérarchique, de telle sorte que, par droits successifs de préemption, elles arrivent aux destinataires écornées et singulièrement écrémées.

Il en fut de même pour nous. Bien des bouteilles restèrent en route, mais nous en eûmes heureusement assez pour nous concilier les bonnes grâces de notre chef d'escorte Adavokon, lequel avait un faible tout particulier pour l'absinthe.

Au moyen de quelques libéralités, nous obtînmes qu'on nous enlevât les fers des pieds, et ce fut là

un grand soulagement, car nous commencions à avoir les chevilles dans un pitoyable état. Peu après, même, Adavokon nous enleva la chaîne pendant la journée.

Récadiers du roi.
(Gravure extraite de l'*Illustration*.)

A petites doses, il avait l'*absinthe bonne*. Nous voyant atteints de dysenterie, il nous laissa libres de nos mouvements individuels et fit même faire des fétiches en vue de notre guérison.

Nous échappâmes ainsi à l'affreux supplice de la contiguité dans des moments délicats, et nous pûmes par instants respirer un peu.

Cependant nous étions pieds-nus, et remplis de chiques. La chique est un parasite du pays qui, au moyen de sa tarière, enfonce ses œufs dans la peau à la surface de laquelle elle vit. On ressent tout à coup de violentes démangeaisons aux endroits piqués et il faut alors avec une épingle ou un canif aller un à un fendre ces nids et en retirer les œufs, sous peine de voir le parasite pulluler rapidement, se transformer en véritable dermite, occasionnant par son développement des démangeaisons insupportables d'abord, puis des douleurs, enfin des abcès, des phlegmons qui se terminent trop souvent par des gangrènes partielles dont les escarres sont lentes à tomber et laissent à leur suite des plaies chroniques d'où résultent des cicatrices difformes et indélébiles, et la claudication pour toute la vie.

Nous parvînmes à persuader Adavokon et à lui faire entrer dans l'esprit que notre dysenterie résultait de ce que nous marchions pieds-nus, ce à quoi les blancs ne peuvent jamais s'habituer, espérant que de cette façon il nous rendrait nos chaussures.

Adavokon réfléchit longtemps; des conciliabules eurent lieu dans lesquels il fut décidé, non pas qu'on nous rendrait nos souliers, ce qui eût été le plus simple, mais eut sans doute privé quelques

cabécères d'un luxe auquel ils étaient peu habitués et qu'ils s'étaient offerts au détriment de notre garde-robe; mais bien qu'on nous en ferait faire une paire à chacun à la mode du pays.

Le lendemain, en effet, il vint un artiste local, cumulant déjà les fonctions de forgeron et d'orfèvre, occasionnellement aussi cordonnier. Dans sa sagesse, le conseil des cabécères avait décidé qu'un artiste aussi éminent était seul capable de mener à bien l'œuvre du chaussement de blancs.

C'était un grand nègre à la barbe rare et grisonnante. Il portait sur le nez une superbe paire de lunettes à monture d'argent. Nous lui demandâmes l'autorisation de les contempler de près; il y consentit gracieusement et nous les fit passer, fier sans doute de ce témoignage d'admiration de notre part.

A notre grande surprise, nous vîmes que les verres n'étaient pas semblables et se composaient d'une conserve et d'un myope enchâssés dans une monture européenne de bazar; quant aux branches, à leur forme, à leur épaisseur, cela se voyait, elles avaient été faites dans le pays et soudées à l'ensemble.

Nous lui demandâmes si elles *sortaient de ses ateliers*. Il nous répondit que oui, « et que d'ailleurs tout ce que les hommes faisaient il était

capable de le faire, de l'exécuter, et cela au mieux; qu'il n'y avait que ce que faisait le singe qu'il lui était impossible de faire », et cela sur un ton emphatique et avec un sérieux imperturbable vraiment amusant. Sa figure cependant et sa structure dénotaient le contraire et on l'aurait cru plus apte à faire des singeries, des grimaces et des gambades, que des travaux d'orfèvre et d'opticien.

Quelques jours après il revint, nous apportant les fameuses chaussures, dont il nous avait pris mesure avec beaucoup de soin, lors de sa première visite. Sur chacune d'elles se trouvait une marque spéciale qui, dans la tête de l'artiste, correspondait au destinataire.

Sur les miennes, en particulier, était un gribouillis spécial qui ne répondait à rien et que je ne pus jamais déchiffrer. Lui, non plus, d'ailleurs, je crois. Il nous les distribua au petit bonheur, la chance.

C'étaient en réalité de superbes savates. La semelle se composait d'un morceau de bois de caisse à genièvre, tailladé à coups de couteau, et le dessus, l'empeigne, était formé d'un fragment de toile de sac.

Nous nous dépêchâmes pourtant de les mettre, mais tout de suite nous nous butâmes à un obstacle. Impossible d'entrer : les nègres ont en effet

le pied plat, absolument plat, et il les avait faites sur ce modèle sans se préoccuper de la forme de nos pieds et sans avoir remarqué nos cous-de-pied. Nous réparâmes immédiatement son erreur en les fendant en haut, ce qui nous permit d'y glisser nos pieds, nous estimant encore très heureux. Mais dès que nous voulûmes marcher avec, nous vîmes à notre tour que nous nous étions trompés. La semelle, en effet, n'était pas flexible, mais bien rigide, ne se pliant à aucun mouvement, et quant à l'empeigne, la toile de sac qui la formait était tellement rugueuse qu'elle nous écorchait abominablement en frottant.

Il était donc inutile d'essayer même de s'en servir; nous eussions achevé de nous abîmer les pieds. Et nous les abandonnâmes, au grand désespoir d'Adavokon.

Notre chef d'escorte était, au demeurant, un bon diable, aimant à rire et à plaisanter. Tous les matins nos porteurs et nos gardiens venaient assister à son petit lever. A genoux autour de lui, ils se prosternaient le front dans la poussière, relevaient ensuite la tête, avec force salutations, puis faisaient claquer trois fois leurs doigts dans le creux de leurs mains.

Le salut était terminé. Son Excellence alors les congédiait, ou bien, avec un gros rire, leur racon-

tait quelque grosse gaudriole probablement, car tout le personnel riait aux éclats. Il indiquait ensuite le service et venait nous rendre visite, d'abord pour avoir sa part au café, qu'il aimait au même titre que l'absinthe, et ensuite pour se distraire. Il s'assurait comment nous avions passé la nuit. Nos gardiens lui rendaient compte de nos moindres faits et gestes, si nous avions toussé, parlé ou ri. Tout cela avait pour lui une grande importance; notre santé l'intéressait particulièrement, car il tenait à nous présenter au roi en bon état. Il finit même un jour par nous faire enlever la chaîne complètement nuit et jour. Le soir venu, on se contentait de nous enfermer simplement. La porte était une frêle barrière retenue avec une simple serrure du pays, fort primitive, qui donna même lieu à un incident. Le matin, étant réveillés de bonne heure et pris presque tous d'un besoin urgent, nous frappâmes à la porte pour la faire ouvrir par nos gardiens. Après plusieurs appels infructueux, voyant qu'ils faisaient obstinément la sourde oreille, nous poussâmes avec le doigt le pêne de la porte, qui s'ouvrit immédiatement, à la grande consternation de nos gardiens, qui en avaient remis la clef au cabécère.

Trois jours après cette incartade, et sans motif, on nous remit la chaîne au cou la nuit. Adavokon

Chef d'escorte. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

s'excusa, disant que c'était l'usage du Dahomey. Nous ne dîmes pas ce que nous pensions de l'usage. Il n'y avait qu'à s'incliner.

Pendant tout notre séjour à Allada nous entendions tonner au loin le canon, et à nos questions les gens du pays et Joan, qui nous servait d'interprète, nous répondaient : « Dahomey, Dahomey ». Nous ne pûmes jamais avoir d'autre explication, ni en tirer autre chose.

Nous savions, il est vrai, que le Dahomey est inondé de pièces de gros calibre, à lumière élargie, pour les rendre impropres aux projectiles, mais bonnes encore pour faire du bruit. Vestiges des anciens forts établis sur la plage, cadeaux de négriers ou de pirates. C'étaient ces vieilles pièces qui servaient aux réjouissances royales et dont nous entendions le bruit.

Les femmes du roi (le roi entretient dans tous les villages, dans une case appelée maison du roi, un certain nombre d'esclaves, probablement pour servir les chefs, qui sont très souvent en route) nous apportaient tous les jours de superbes *akassas* et des *kanalous* (plat renommé du pays à l'huile de palme et au piment); mais ces dames avaient la main joliment lourde pour le piment, et malgré nos palais bronzés et faits à cette nourriture les larmes nous en venaient aux yeux.

Nos vivres européens commençant à manquer, le roi nous fit envoyer huit petits cochons, huit cabris et une quarantaine de poules; comme nous étions huit à la chaîne, en voyant ce chiffre huit cochons et huit cabris, nous nous demandâmes si, comme à la fête du serpent fétiche, on n'allait pas nous les pendre au cou avec les poules. Il n'en fut rien : c'était pour notre consommation, comme gracieuseté du roi.

Une nuit, vers le 11 mars, nous sentons autour de nous une grande agitation; nous voyons passer par-dessus les murs, qui ne sont pas très élevés, des masses de gens portant des charges de branches de palmiers, avec lesquelles on construit tout autour de nous des cabanes.

Zizi-Doqué arrive d'ailleurs le lendemain. Il nous annonce que le roi va venir bientôt à Allada pour faire ses coutumes, que c'est d'ailleurs la première fois qu'un roi de Dahomey y vient, son père Gléglé n'étant jamais allé aussi loin. Allada est la limite des rois de Dahomey vers le bord de la mer; les fétiches leur interdisent d'aller plus loin. Zizi-Doqué nous dit aussi que les blancs sont battus à Porto-Novo et qu'ils se sont enfuis vers leurs navires en emportant des pirogues pleines de morts, mais que, de leurs navires, ils tirent sur les gens qui s'approchent de la plage. Nous n'en croyons pas un

seul mot. Il ajoute que nous fassions une note de provisions et de tout ce qui nous manque, qu'il envoie à Whydah quelqu'un qui nous rapportera le tout.

Pendant ce temps, les cabanes que l'on vient de construire derrière notre case se remplissent d'esclaves à la chaîne comme nous; nous les apercevons par-dessus un mur lorsque nous ne sommes pas observés. Il y a des hommes, des femmes, des enfants à la mamelle, pauvres êtres faméliques destinés aux coutumes du roi.

Le 13 mars nous étions couchés depuis une heure, lorsqu'on vint nous réveiller disant qu'il y avait un récade du roi; nous sortons de notre hutte, on allume une bougie, et nous apercevons un grand vieillard les cheveux et la barbe blancs. Il s'assied, et nous fait asseoir autour de lui, par terre bien entendu; il se renseigne sur nos noms auprès d'Adavokon et nous dit à brûle-pourpoint : « Me connaissez-vous ? » Nous le regardons bien, et finalement nous donnons tous notre langue au chat, même le père Dorgère qui est le plus ancien dans le pays. Il nous dit alors : « Je suis le Méo (chef le plus influent après le roi) », que le roi est notre ami, et que nous avons très mal agi en faisant ce que nous avons fait. Puis il cherche à nous sonder sur les intentions des Européens; mais voyant qu'il ne pouvait rien tirer de nous, il nous annonce que nous verrons fort

probablement le roi le lendemain et qu'ensuite nous serons renvoyés à la côte pour continuer les affaires. Puis il se retira après nous avoir serré la main et nous nous recouchâmes sans ajouter foi à ces belles paroles.

14 mars. — Le 14, grande animation à Allada. Nous nous en demandons la cause. Nous recevons des vêtements de rechange, des chapeaux et des souliers. Tout cela n'est pas du luxe, nous en avons grand besoin, dans l'état de malpropreté repoussante où nous nous trouvons. Nos barbes et nos cheveux ont poussé au hasard, notre peau est devenue sale et noire, nous avons l'air de vrais brigands.

Dans la nuit du 14 nous sommes réveillés en sursaut. Le canon tonne, chants, cris, vociférations, tam-tams, remplissent la ville de rumeurs et de bruits, et au matin on nous annonce que S. M. Behanzin Aïdjéré est dans les murs d'Allada. Cela va devenir sérieux, et nous allons enfin voir face à face ce souverain nègre dont toute l'Europe doit parler et que personne n'a vu de près. Il est vrai que notre tête est en jeu, mais la curiosité est la plus forte et nous ne pensons presque qu'à cela. Comment est-il? Que nous dira-t-il? Voilà ce qui nous préoccupe avant tout.

On nous apporte de l'eau, en quantité cette fois,

pour nous baigner, et nous devons être habillés proprement pour être présentés au roi l'après-midi. A six heures du soir enfin, après une journée d'attente fiévreuse, les cabécères viennent nous chercher.

On nous attache solidement les mains autour de la taille, et, tenus chacun par un soldat, nous sortons de notre prison et nous apercevons, avec une émotion facile à comprendre, dans la seconde cour, tous nos employés noirs de Godomé, Avrékété, Abomey-Caravi, enchaînés aussi et portant la trace des fatigues et des tortures. Pauvres gens! Leurs têtes tiennent encore moins sur leurs épaules que les nôtres.

Nous sommes en plein dans le camp dahoméen!

15000 hommes au moins sont devant nous, devant leurs tentes en feuilles, nous regardant d'un œil curieux, tout en vaquant à leurs occupations.

C'est vraiment un tableau d'une sublime horreur et qui nous serre douloureusement le cœur. Quinze mille hommes, armés de fusils et de couteaux-manchettes! Il n'y a pas à dire, ce sont de beaux guerriers, robustes et musclés sous les pagnes bariolés qui font ressortir encore davantage l'ébène de leur sculpture. Pas un cri, pas un geste, pas un bruit.

Silencieux nous-mêmes et profondément émus,

nous traversons la haie qu'ils forment, alignés comme les longues enfilades d'épis d'un champ de blé. Noire et humaine moisson dont celui qui est là-bas peut à volonté cueillir ou faucher les têtes.

Les principaux officiers de l'armée sont venus nous entourer. Notre groupe se met en marche, il nous faut plus d'un grand quart d'heure pour franchir les premiers rangs. Puis nous traversons un espace vide, de l'autre côté duquel l'armée noire continue. Ici ce ne sont plus des guerriers. La seconde ligne, en effet, se compose d'amazones, entourant comme d'un cercle immense le trône même du roi, que nous n'apercevons pas encore.

Elles sont là quatre mille guerrières, les quatre mille vierges noires du Dahomey, gardes du corps du monarque, immobiles aussi sous leurs chemises de guerre, le fusil et le couteau au poing, prêtes à bondir sur un signal du maître.

Vieilles ou jeunes, laides ou jolies, elles sont merveilleuses à contempler. Aussi solidement musclées que les guerriers noirs, leur attitude est aussi disciplinée et aussi correcte; massées en ordre de chaque côté du trône, les chéfesses à l'écart et en avant sont près du roi sous leurs parasols, reconnaissables à leur air fier et résolu. Telles sont les amazones au repos. Il y a loin de cette discipline, de cet ordre, aux hordes sauvages et bar-

bares que l'on s'imagine. S. M. Behanzin peut être tranquille, ces viragos ne le laisseront pas facilement enlever.

Au delà est la foule, là-bas, dans l'éloignement, silencieuse et recueillie.

La scène, certes, ne manque pas de grandeur; nous sommes littéralement stupéfiés. Malheureusement, le soleil descend à l'horizon et la nuit va rapidement remplacer le jour. Une vingtaine de mètres nous séparent des amazones. Cet espace est délimité par des bambous allongés par terre; nous sommes tous alignés devant cette frêle barrière, les mains liées et tenues par derrière par un soldat, entre nous et les amazones. Tous les chefs sont réunis à notre droite et à notre gauche, agenouillés et le front dans la poussière. Entre nous et le trône du roi se trouve planté un grand parasol auquel est suspendu le couteau du *mingan*, exécuteur. La populace qui nous entoure faisant du bruit et essayant de se rapprocher de nous, une vieille amazone se lève comme une furie et avec un geste impérieux leur crie : *Ago! ago!* (Au large! au large!) La foule se retire immédiatement avec une rapidité étonnante, et un silence admirable se fait malgré la grande foule qui nous environne.

Là-bas à l'intérieur, au milieu de ses femmes

et de ses amazones, sous un toit de chaume qui surmonte le trône, le roi est assis, entouré de ses femmes et de ses familiers.

On nous fait saluer le roi avec nos mains liées, et le cabécère Adavokon nous désigne au roi. L'éloignement est tel et l'obscurité commence à être si grande que nous ne pouvons l'apercevoir. Sa Majesté, paraît-il, nous adresse la parole. A sa voix, qui arrive à peine jusqu'à nous, un murmure de terreur se répand dans l'immense plaine; tout tremble et se tait. Notre interprète seul, sur un signe, nous traduit à voix basse les paroles sacrées. Le roi est très colère et nous ordonne de rentrer dans notre prison et d'y attendre ses ordres. Immédiatement on nous fait évacuer la place et nous retournons heureux de nous en être tirés à si bon compte dans la case d'où nous sortons.

En arrivant dans notre case on nous enlève tous nos liens; le cabécère Zizi-Doqué, préposé à notre garde, nous annonce qu'on ne nous enchaînera plus, que nous sommes libres et que sans aucun doute demain le roi nous fera appeler pour l'annoncer publiquement. Décidément nous n'y comprenons plus rien. Mais nous commençons à comprendre lorsque Zizi-Doqué ajoute : « Une grosse nouvelle vient d'arriver à l'instant : tous

les Français ont été tués à Kotonou et à Porto-Novo, où ont eu lieu des batailles, quelques-uns seulement ont pu se sauver, mais en emmenant prisonnières les autorités noires de Kotonou, et maintenant ils tirent des coups de canon sur la plage toutes les fois qu'ils aperçoivent quelqu'un. Il faut que vous écriviez immédiatement une lettre au roi de France : le roi veut qu'on lui rende ses autorités, et les hostilités cesseront immédiatement. Sa Majesté vous ordonne d'assurer à votre roi qu'il est l'ami de la France et que cette guerre injuste n'a été entreprise que par Jean Bayol qui a trompé son pays et dont la tête lui aurait été depuis longtemps apportée s'il était à la place du roi de France. »

Nous promettons d'écrire et de ramener la paix entre les deux pays.

Nous attendons toute la journée une nouvelle présentation au roi. Vers le soir, le cabécère Adavokon vient nous dire que le roi est parti, et que nous ne le reverrons que dans sa capitale, où nous nous rendrons dès le lendemain.

Zizi-Doqué nous fait dresser une liste des provisions dont nous avons besoin.

16 mars. — Nous sommes en route pour la capitale. Il est dit que nous irons jusqu'au bout, et que nous verrons la grande ville mystérieuse,

que nul ne connaît, et où la vie, comme disent les Dahoméens, est plus fragile que le verre.

Notre situation s'est singulièrement améliorée. Plus de fers, des chapeaux, des souliers et un peu de linge : quel bien-être et quel repos au milieu de nos anxiétés! On paraît nous surveiller moins étroitement, les gens ont presque l'air aimable. Quelque chose de grave a dû assurément se passer à la côte, et de notre vie dépend certainement celle des autorités prisonnières de nos soldats. C'est au roi, maintenant, à composer avec nous. Nous respirons plus librement, et, plus gais, nous pouvons reconnaître et remarquer les endroits que nous traversons. Le paysage est admirable : d'un côté la lisière d'une forêt vierge que nous côtoyons, et dont nous apercevons les arbres immenses enlacés de lianes; de l'autre, des champs cultivés. Nous commençons cependant à souffrir de la chaleur, ce dont, grâce à notre état nerveux et à nos préoccupations, nous ne nous étions pas encore aperçus. Au reste, nos hamaquaires vont un train d'enfer. Nous dépassons en effet la suite du roi, qui se range sur la route pour nous laisser passer. Une scène nous arrête quelques instants. Dans un repos, un de nos hamaquaires a volé, paraît-il, des akassas (espèce de pain du pays). On l'amène au cabécère, qui est tout à fait un type.

Il commence, en notre présence, par adresser au voleur un grand discours, lui donne quelques coups de poing et finalement lui colle les akassas sur le dos. L'homme s'enfuit en riant, et toute l'assistance se tord. Il paraît que c'est très amusant. Vers les six heures nous arrivons à Ekpé, petit village avant la lama. Le roi vient de passer, nous voyons encore le grand toit de paille fraîchement construit et sous lequel lui et les femmes de sa suite se sont reposés. Nous sommes accompagnés de notre cuisinier, Tunis, qui est autorisé à nous préparer notre repas. Nous mangeons rapidement, et bientôt après, la nuit venue, tout le monde dort.

A onze heures, branle-bas, nous repartons. La nuit est très noire, pas une étoile au ciel, nous remontons en hamac. La route que nous suivons maintenant est encombrée de soldats et de porteurs du roi. De distance en distance, régulièrement échelonnés, nous rencontrons des postes avancés avec lesquels nous échangeons le mot de passe.

Le chemin devient difficile, nos hamaquaires sont haletants, nous descendons, de peur de les voir s'abattre et de rouler avec eux nous ne savons où; partout des fondrières, de grosses racines émergent du sol. Nous venons d'entrer dans la zone la plus pénible à traverser; nous sommes

en pleine forêt vierge ardue, hérissée d'obstacles naturels; on l'appelle la *première lama* et elle sert de protection et de défense naturelle sur le chemin de la capitale du Dahomey. Nos gens ont allumé des torches, la lumière brille et se reflète sur leur dos noir fumant de sueur. Au bout d'une heure les torches s'éteignent, il fait trop humide pour les rallumer. Nous commençons à être glacés et trempés par la rosée, et le chemin devient de plus en plus impraticable. Bravement nous attrapons chacun un soldat de l'escorte par son pagne, et, enjambant par-ci, sautant par-là, nous nous laissons conduire. Après quelques heures encore de marche dans ces conditions, qui nous paraissent des lieues, le sol s'améliore enfin et nous sentons la terre douce sous nos pas. Nous avons franchi la première lama, nous sommes enfin sortis du fourré.

Là, à la lisière, un fort détachement de guerriers veille autour des feux de bivouac que nous apercevons très distinctement. Nous y arrivons enfin; une vingtaine de guerriers sont là pour garder le passage.

Nous sommes à Vodonou, très fatigués par cette marche d'aveugles; nous nous étendons par terre et nous nous endormons en attendant que le jour nous permette de continuer notre route.

17 mars. — Au point du jour, nous nous remettons en marche et nous ne tarderons pas à pénétrer dans la deuxième lama. Ici mêmes obstacles; le chemin s'élargit, l'artillerie pourrait y passer facilement, comme d'ailleurs dans la première.

En réalité, la lama que nous venons de traverser est une forêt vierge d'une largeur de 10 kilomètres au moins, qui, de l'ouest à l'est, se déroule à perte de vue. C'est un obstacle naturel entre la capitale et la côte et une défense contre l'agresseur venant du sud.

Elle se trouve dans un immense repli, une sorte d'affaissement du terrain, qui au moment des pluies se trouve inondé et transformé en un immense marécage. Elle se trouve coupée, presque exactement dans son milieu, par un dos d'âne où se trouve Vodonou, petit village sans importance, sorte de halte et d'auberge pour les voyageurs.

Les chemins qui la traversent sont probablement creusés par le passage répété des piétons et des troupes, et se transforment, eux aussi, en ruisseaux. Le chemin, dès lors, devient très difficile, presque impraticable. Les hommes ont de l'eau à mi-corps, quelquefois plus haut; le sol est rempli d'excavations, de trous, de tourbières et jonché de racines dans lesquelles on s'empêtre; on n'avance plus que pas à pas, à tâtons, pour ainsi dire, et au

risque constant de se casser le cou. On met quelquefois trois ou quatre jours pleins pour la traverser, et la nuit, lorsque les porteurs sont fatigués, ils accrochent les hamacs aux branches des arbres sur lesquels ils grimpent eux-mêmes, s'arrangeant de leur mieux, et l'on reste ainsi deux ou trois nuits, en l'air, au milieu de l'humidité et des miasmes pestilentiels qui s'exhalent du bourbier.

Au sortir des lamas, le site change rapidement. Nous avons eu la chance de les franchir vite, nous ne sommes plus dans la région des forêts. L'aspect est vraiment merveilleux; maintenant je marche presque tout le temps à pied, pour mieux voir et soulager mes porteurs, qui n'en peuvent plus. Autour de moi, ce ne sont que palmiers et arbres vigoureux, entourés d'une végétation luxuriante. Quelle richesse, et quelle fertilité! Café, tabac, arbrisseaux aux proportions étonnantes poussent drus et serrés, aussi loin que peut s'étendre la vue.

Dire qu'un jour tout cela sera à nous et que nous passerons en maîtres là où maintenant nous sommes prisonniers!

Cependant, il nous faut avancer, et nous marchons.

Le sol devient caillouteux. Ce sont de toutes petites pierres rondes qui doivent avoir été char-

riées là par les eaux. Nous ne tardons pas à arriver à Agrimé, petite bourgade sans importance.

Les gens nous paraissent plus hostiles de ce côté que partout ailleurs; un jeune guerrier se permet même de nous narguer et nous insulte, mais Adavokon arrive qui met fin à ses bravades.

Après quelques instants de repos, nous nous remettons en marche, et arrivons à Zobodomé, où se trouve un grand arbre autour duquel le marché est établi. Nous nous mettons à l'abri du soleil sous un apatam. Adavokon nous fait apporter de l'eau, car nous mourons de soif, et nous annonce qu'il va nous conduire dans la maison d'un de ses amis, où nous serons très bien. Il nous mène en effet dans un salam, où l'on nous fait asseoir sur des nattes et où nous pouvons prendre un peu de repos en attendant le déjeuner que nous prépare notre cuisinier. Il ne tarde pas à être prêt, et nous l'avalons en un clin d'œil.

Après une heure de sieste environ, le cortège se remet en marche. En arrivant sur la place, nous nous trouvons en présence de la suite du roi. Toutes ses femmes sont là, transportant les bibelots de leur seigneur et maître. Elles nous accueillent par des *hou! hou!* très significatifs. Décidément nous ne plaisons pas à ces dames. Nos hamaquaires hâtent le pas, pour les dépasser.

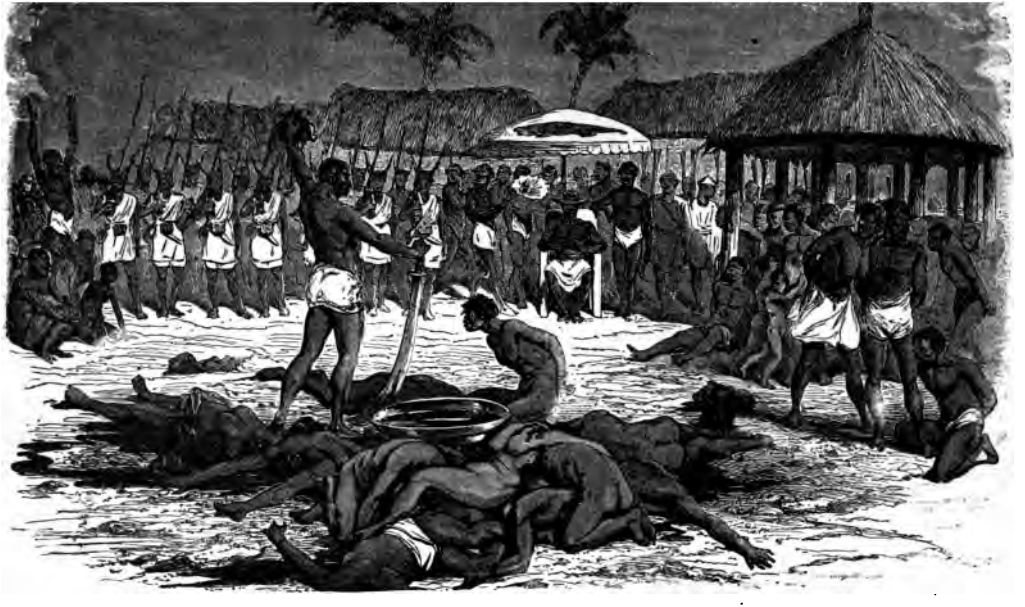
Ceux qui me portent passent tout à fait à côté d'une vieille amazone, laquelle, furieuse de se voir ainsi côtoyée, allonge un grand coup de chicote à un de mes porteurs. Celui-ci pousse un cri, fait un écart énorme et peu s'en fallut que je ne fusse précipité sur le sol.

Tout à coup nous apercevons une autre colonne, engagée sur la route, devant nous. Bientôt nous la dépassons et un horrible spectacle frappe nos yeux. C'est une longue colonne de prisonniers de guerre, enchaînés, le carcan au cou. Les hommes devant, poussés à coups de chicote, le dos en sang, portant de lourdes charges, et derrière, les femmes, amaigries, portant leur enfant sur le dos.

Quelles figures, et quelle attitude muette de résignation bestiale! Ceux-là ne sont pas sûrs de voir le lendemain, et ils le savent. Suivant constamment le roi dans ses voyages, tous les jours un certain nombre d'entre eux est exposé à être tué avec la cruauté que l'on sait; ils servent aux sacrifices, aux coutumes de Sa Majesté.

Quelle épouvantable situation! Les larmes nous en viennent aux yeux, mais aussitôt refoulées, car il ne faut rien laisser paraître et nous ne sommes pas non plus hors de danger.

Bientôt nous dépassons le triste convoi. Tout le long de la route, nous rencontrons des soldats et



Sacrifices humains au Dahomey.

ר

des chefs du Dahomey. Arrivés à un certain point, on nous fait nous écarter pour laisser passer un prince qui accompagne les favorites du roi, puis nous reprenons le chemin. La nuit se fait : partout des soldats encore, puis encore des colonnes de porteurs qui se pressent, se bousculent, échangeant des invectives et poussant des cris de douleur sous la chicote qui leur laboure à chaque instant le dos.

Enfin nous arrivons à Kana, où nous devons passer la nuit. Ici c'est un camp retranché, cinq mille hommes au moins l'occupent. Partout des feux de bivouac, nous traversons des rangées de sentinelles et de postes avancés. La capitale n'est pas loin. Dans deux jours au plus nous serons encore une fois en présence du roi, qui décidera de notre sort. Cette fois, nous le verrons, nous l'entendrons, sa voix et sa figure resteront à jamais gravés dans nos esprits.

Nous nous promettons de tout voir et de tout observer.

La nuit est complètement venue; on nous fait arrêter un moment pour nous chercher un logement. Adavokon arrive enfin et nous conduit dans un grand champ au centre duquel se trouve une paillote qui a plus l'air d'avoir servi à des animaux qu'à des êtres humains. Mais nous n'avons pas le

droit de nous montrer difficiles : nous nous y installons de notre mieux, et après un très sommaire repas, nous nous endormons, ne sachant pas ce que le sort nous réservera le lendemain.

De très bonne heure nous nous réveillons; le cabécère Zizi-Doqué vient nous voir et nous avertir qu'il nous a trouvé un logement plus convenable où nous serons très bien et où nous pourrons nous reposer toute la journée, notre départ étant retardé.

On nous conduit en effet dans une superbe case qui, à en juger aux ornements et aux attributs qui l'ornent, doit être celle d'un féticheur.

La case est propre et bien bâtie; le propriétaire doit être aisé.

Zizi-Doqué, très aimable pour nous, nous fait apporter de l'eau; nous pouvons nous laver, ce dont nous avons grand besoin, puis nous nous reposons pour prendre quelques forces et du courage en vue de l'épreuve qui nous attend bientôt.

Le 20 mars, nous nous remettons en route; nous allons, dans la journée, arriver dans la fameuse capitale.

Depuis notre passage de la lama, les sites ont singulièrement changé.

Plus de sauvagerie, plus de rochers, plus de fondrières. La route devient spacieuse et elle est

bien nettoyée et entretenue avec soin, sans un brin d'herbe.

Plus loin elle s'agrandit encore et a plus de 20 mètres de large. Au bout d'une heure de marche, nous rencontrons des traînards de la suite du roi, parmi lesquels un soldat blessé au pied.

Nous traversons leurs rangs au milieu des insultes et des murmures, et plus d'un nous fait des gestes significatifs. Un vieux guerrier à face bestiale s'approche de nous presque sous notre nez, nous crie en mauvais portugais, en nous montrant son couteau-manchette, qu'il l'a bien aiguisé et qu'il sera très heureux de nous couper le cou.

On le voit, il règne contre nous dans la populace comme dans l'armée un sentiment de colère et de vengeance.

Cette marche rapide du roi rejoignant sa capitale, ces menaces nous font réfléchir. Cela a presque l'air d'une fuite après un combat. Que s'est-il donc passé sur la plage? Sommes-nous vainqueurs? Nos troupes ont-elles débarqué? va-t-on venir à notre secours? et si oui, arrivera-t-on à temps?

Nos hamaquaires vont très vite; à dix heures nous arrivons à Djébé, petite bourgade aux portes de la capitale.

On nous installe dans une grande case; tous nos bagages sont là; nous apercevons même nos armes

qui ont été prises dans la factorerie. Nous déjeunons et après avoir fait un peu de sieste nous ne tardons pas à entendre des bruits de trompe et de tam-tams; ce sont des grands chefs qui viennent nous rendre visite. Zizi-Doqué nous fait endosser nos plus beaux habits, il veut même à toute force qu'un des nôtres qui est tout petit endosse mon habit, dont les pans lui arrivent jusqu'au talon. Zizi-Doqué nous trouvant dans une tenue convenable nous quitte, et nous recevons la visite de plusieurs chefs et princes du Dahomey.

Parmi eux est le cabécère Gomflé, dont l'histoire mérite d'être racontée. D'une taille très élevée, sa figure est comique et très mobile, avec deux petits yeux au regard sournois. Il paraît, à ce qu'on nous dit, qu'il amuse énormément le roi, auquel il sert de bouffon. Il doit sa situation élevée à ses talents d'amuseur. Mais cette situation lui attire aussi quelquefois des désagréments; il est soumis aux mauvaises humeurs du maître, qui le fait mettre à l'ombre à chaque instant.

Sa vie se passe à sortir et à entrer en prison. Dans les intervalles il amuse le roi.

Gomflé est fort aimable avec nous, il nous assure de sa protection, et nous vante le mérite de son souverain. A cinq heures, les cabécères viennent nous chercher pour nous présenter au roi.

Cette fois-ci, c'est la bonne, car, à notre grand désappointement, on nous lie les bras au corps en nous disant d'ailleurs que c'est là une simple cérémonie obligatoire, et que nous ne tarderons pas à être mis en liberté.

Ainsi ficelés, nous nous mettons en route, nous sommes escortés par des guerriers armés, nous allons voir le roi.

Cependant la foule s'est resserrée autour de nous, nous environne en faisant claquer ses doigts sous notre nez.

Quelques-uns même nous effleurent la figure; leurs regards luisent, nous sentons leur souffle sur nos visages, et leur odeur fétide nous saisit à la gorge. Nous comprenons que nous sommes perdus et que cette multitude féroce, ivre de sang et de carnage, va nous écharper en se ruant sur nous. Notre seul espoir est que dans leur colère ils nous massacreront sur place, immédiatement, et que nous échapperons ainsi aux horreurs de la torture.

Mais il n'en est rien : Gomflé, Adavokon et quelques autres cabécères s'aperçoivent vite du danger imminent; ils n'hésitent pas et, la chicote à la main, chargent la foule. En une seconde c'est un sauve-qui-peut général; la place se vide comme par enchantement, car le peuple sait bien qu'il

n'y a pas à plaisanter avec les grands chefs du Dahomey.

Nous passons alors trois fois au pas gymnastique devant le roi, et, prisonniers de guerre, nous continuons notre marche vers les portes de la capitale.

Le roi en effet est là au milieu de son armée et de son peuple, mais pas plus que la première fois, nous ne le voyons, ni ne l'entendons. Ce n'a été pour le moment qu'un défilé, l'hommage en quelque sorte du prisonnier au vainqueur.

Voici comment a lieu le défilé :

En tête de colonne, Gomflé monté sur un cheval de très petite taille; ses grandes jambes traînent sur le sol, il se livre aux contorsions les plus burlesques. Dans sa bouche est un immense porte-cigare en faux kummer, produit et cadeau allemand; de temps en temps il alterne et le porte-cigare est remplacé par une petite flûte en métal que lui passe un de ses serviteurs et dans laquelle il souffle à perdre haleine. A côté et devant lui marchent ses gardes du corps, chantant les louanges du roi et les siennes en brandissant leurs fusils et leurs couteaux dans une danse échevelée.

Puis vient la musique, composée de tam-tams, de tambours et de calebasses garnies de cauris. C'est un abominable charivari, dominé par le ton suraigu de la flûte de Gomflé.

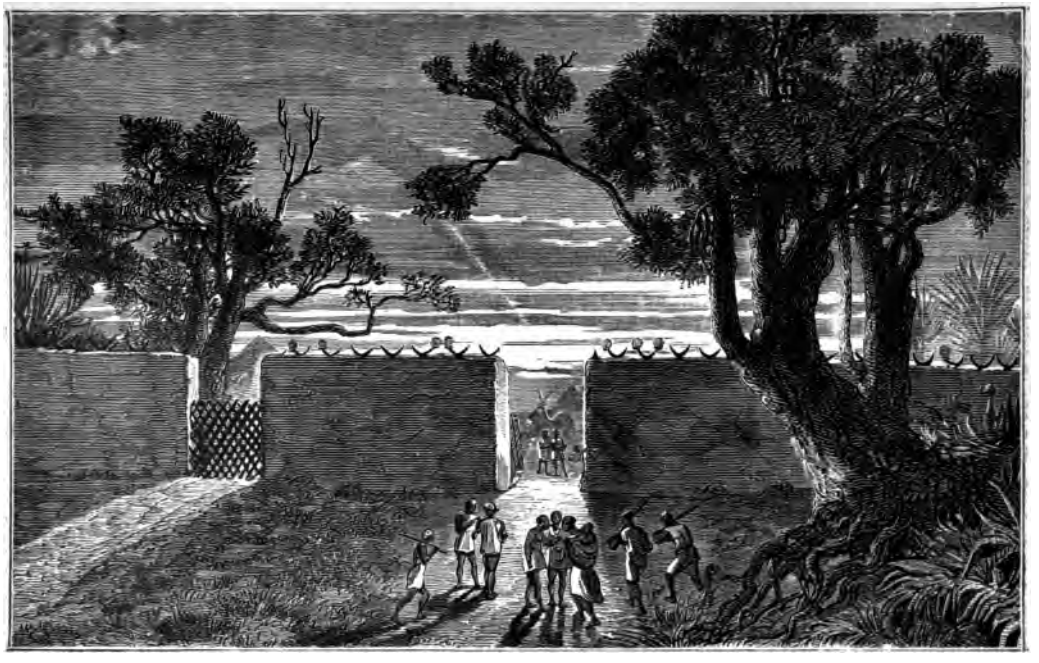
Tout cela défile devant nous, c'est un spectacle burlesque. Immédiatement après la musique, portés processionnellement par quatre vigoureux guerriers, nous apercevons quatre pots de terre, couverts d'une nuée de mouches, et d'où s'exhale une odeur horriblement fétide. Notre gorge se serre brusquement : le cœur comme pris dans un étau, la tête vide dans une angoisse épouvantable, nous les regardons : quatre têtes de Français, tirailleurs sénégalais tués à Kotonou, vont aller grossir l'ossuaire et le trophée de guerre du roi! Quelle épouvantable vision! Mais nous voici enfin à Abomey.

Un mur en terre, en très mauvais état d'ailleurs, entoure la ville; nous passons, sur un pont de bois, une sorte de fossé comblé, et nous pénétrons par une brèche qui sert de porte; un pas encore, et nous foulons le sol de la capitale, la ville sacrée où règne en maître Behanzin Aïdjéré.

L'endroit où nous nous trouvons n'offre rien de remarquable. Ce sont de toutes petites cases assez espacées les unes des autres, bâties en terre, et couvertes de chaume, des paillotes; nous ne tardons pas à les dépasser, et nous nous trouvons en présence d'un spectacle admirable, quoique peu rassurant.

Nous sommes sur une immense place : d'un côté,

le palais du roi, énorme bâtisse, sorte de caserne entourée de hautes murailles en très bon état d'entretien. On y pénètre par deux grandes portes, précédées et couvertes par deux apatams (marquises) en paille. Par-dessus le mur se voit le palais lui-même, dont le sommet est percé d'une quantité de fenêtres sans fermetures, béantes et noires. C'est par ces ouvertures qu'aux nuits des sanglantes saturnales sont précipitées, liées sur le *koko*, les victimes que les guerriers et les amazones recevront sur la place pour leur trancher la tête. La place est noire de monde. Plus de 20 000 femmes sont là, qui nous huent de leurs hou-hou assourdissants; elles nous menacent du geste et se bousculent, ne demandant qu'à nous massacrer. De l'autre côté nous apercevons un fétiche entouré d'ossements, probablement humains. Les cabécères nous entourent et nous rassurent par gestes, il n'y a rien à craindre. L'ordre du roi est formel, pas un cheveu de notre tête ne sera touché, malheur à qui y contreviendrait! Adavokon ajoute son éloquence parlée à la mimique des autres chefs. Il est à côté de nous, nous faisant répéter par Joan, notre domestique, à toutes les minutes : « N'a pas rien imaginé, n'a pas rien imaginé. » Nous sommes placés à la file les uns des autres, chacun de nous tenu en laisse, comme je l'ai dit, par un guerrier;



Vue des portes d'Abomey.

le palais du roi, énorme bâtisse, sorte de caserne entourée de hautes murailles en très bon état d'entretien. On y pénètre par deux grandes portes, précédées et couvertes par deux apatams (marquises) en paille. Par-dessus le mur se voit le palais lui-même, dont le sommet est percé d'une quantité de fenêtres sans fermetures, béantes et noires. C'est par ces ouvertures qu'aux nuits des sanglantes saturnales sont précipitées, liées sur le *koko*, les victimes que les guerriers et les amazones recevront sur la place pour leur trancher la tête. La place est noire de monde. Plus de 20 000 femmes sont là, qui nous huent de leurs hou-hou assourdissants; elles nous menacent du geste et se bousculent, ne demandant qu'à nous massacrer. De l'autre côté nous apercevons un fétiche entouré d'ossements, probablement humains. Les cabécères nous entourent et nous rassurent par gestes, il n'y a rien à craindre. L'ordre du roi est formel, pas un cheveu de notre tête ne sera touché, malheur à qui y contreviendrait! Adavokon ajoute son éloquence parlée à la mimique des autres chefs. Il est à côté de nous, nous faisant répéter par Joan, notre domestique, à toutes les minutes : « N'a pas rien imaginé, n'a pas rien imaginé. » Nous sommes placés à la file les uns des autres, chacun de nous tenu en laisse, comme je l'ai dit, par un guerrier;

Vue des portes d'Abomey.

d'hui. Toujours à la course, on nous fait sortir de la place, et nous nous arrêtons enfin à une des portes de la ville, qui, comme la précédente, est en aussi mauvais état; nous sommes en nage, nous n'en pouvons plus.

Le premier que nous voyons est le cabécère Gomflé; il est descendu de cheval et vient à nous. Il nous demande de nos nouvelles et nous fait apporter de l'eau et une bouteille de rhum. Oh! quel délicieux grog! Dieu me pardonne, je crois que nous aurions bu à la santé du roi, tant nous mourons de soif. Behanzin a dû être content, car son bouffon exulte et ne se possède pas de joie. Sans crier gare, et pendant que nous savourons nos grogs, le grand officier de la couronne se met tout à coup à danser une gigue échevelée, entremêlée de grands écarts et de bonds inimaginables.

Après une assez longue halte, on nous fait remettre en marche; nous franchissons la seconde muraille et nous traversons la ville, par les faubourgs, car nous n'avons vu en fait de maisons que des cases isolées, comme à notre arrivée. Il doit y avoir cependant une ville et des maisons pour loger tout ce monde, tout ce peuple, ne fût-ce que les 20 000 femmes et les 3 à 4 000 guerriers qui ont assisté à notre entrée triomphale.

Nous sommes un peu déçus dans notre curiosité,

Victimes jetées au peuple dahoméen du haut de la plate-forme royale.

mais, qui sait? tout n'est pas fini, et peut-être aurons-nous plus tard l'occasion de mieux voir et avec plus de liberté.

Nous arrivons enfin à la maison qui doit nous servir de logement et de prison jusqu'à ce que notre sort soit définitivement décidé.

Gomflé devient de plus en plus aimable; il nous fait apporter une bouteille de tafia et dès cigares, puis il prend congé de nous. Nous entrons dans notre domicile, qui nous semble très confortable eu égard à toutes les cahutes par lesquelles nous avons successivement passé jusqu'à présent.

Il se compose de deux grandes pièces assez bien éclairées. Un lit, une table, un banc, une chaise en composent tout l'ameublement; c'est presque du luxe pour nous, surtout la table : il y a si longtemps que nous n'en avons pas eu à notre disposition.

Adavokon, Zizi-Doqué et Zoglimé viennent nous rendre visite; nous causons un instant avec eux, ils nous disent que le roi est très bien disposé pour nous et que nous sommes ses amis.

Et voilà que sur ces entrefaites Tunis, notre cuisinier, nous annonce que notre dîner est prêt. Nous nous mettons à table avec un énorme plaisir. Notre vaisselle et notre argenterie se composent de quelques boîtes de fer-blanc nous servant

d'assiettes, et de deux cuillères; quant aux fourchettes, depuis longtemps nous sommes habitués à les emprunter à la nature. C'est un exercice qui n'a l'air de rien, et qui, dans les commencements, est très difficile; un Européen n'arrive qu'avec la plus grande peine du monde à manger convenablement avec ses doigts.

Le repas est très gai, nous nous demandons cependant combien tout cela va encore durer de temps, puis nous nous parquons le mieux possible avec nos gardiens et nous ne tardons pas à nous endormir.

21 mars. — Nous nous réveillons de grand matin et inspectons notre nouveau domicile. Le salam est très grand, il est presque bâti à l'européenne, il y a des portes et des fenêtres. Il est d'ailleurs historique. Son précédent propriétaire s'appelait le Chacha, et son histoire est curieuse. Le Chacha était pour ainsi dire le chef des blancs de la côte. Habillé à l'européenne, il s'occupait de toutes les questions commerciales et des relations avec le roi et les gens du pays. Écrivant bien et parlant admirablement le portugais, il n'avait pas tardé à se laisser circonvenir. Les Portugais lui avaient proposé de soulever le pays en leur faveur, après quoi ils interviendraient et établiraient leur protectorat. Pour sceller le pacte on avait com-

Vue extérieure du palais du roi.

mencé par nommer mon Chacha commandant honoraire. Uniforme de grand commandant portugais, sabre gigantesque, rien ne manquait à la fête; tout allait bien, lorsqu'il fut deviné et vendu par Candido Rodriguez, le même qui est aujourd'hui secrétaire du roi et qui nous a si bien fait arrêter à la gore, et par Accodé, aujourd'hui le cabécère Zizi-Doqué, qui nous sert de gardien. Le roi fit immédiatement appeler le Chacha à Abomey. L'imprudent y monta en grande pompe, suivi de ses femmes et de ses gens; il fut admis à l'honneur d'une audience privée. Depuis, on ne l'a plus revu. Ses femmes l'attendent encore et tous les matins, du palais royal, on envoie chercher au salam le repas du Chacha. Est-il vivant, est-il mort? Personne ne le sait, les deux versions circulent et rencontrent une égale crédulité.

Le salam du Chacha sert à présent de domicile à tous les gens de marque qui montent au Dahomey. C'est là que Jean Bayol est descendu pendant son séjour à Abomey et il y a utilisé ses loisirs en gravant au couteau sur la table où nous sommes ces mots : « J. Bayol, gouverneur », et au-dessous les deux lettres : R. F. Patriotisme quelque peu naïf et dont on rit encore au Dahomey.

Maintenant, c'est nous qui l'habitons.

Les provisions sont arrivées de Whydah. Nous

avons du linge et quatre matelas. Un luxe effréné, comme on voit!

On nous annonce la visite d'un grand cabécère qui vient de la part du roi. Nous le recevons dans la première pièce, qui est la plus grande, la mieux éclairée et qui nous sert de salon. L'homme a réellement l'aspect imposant : c'est un beau vieillard, grand, maigre, un peu cassé par son grand âge; la figure est douce et intelligente avec un grand air de bonté. Il s'assied sur son banc de grand chef qui ressemble à la chaise curule romaine, et nous regarde tous avec bonté en demandant nos noms, puis il nous dit qu'il vient de la part du roi pour nous souhaiter la bienvenue dans sa capitale et nous donner aussi sa récade; il prévient que lui et sa suite vont se mettre à genoux, le front dans la poussière, car il ne peut parler au nom du roi que dans cette position, mais que nous, les chrétiens blancs, nous ne devons pas le faire, car nous ne nous mettons à genoux que devant Dieu, avec qui nous correspondons directement, tandis qu'eux ne peuvent le faire que par l'intermédiaire des fétiches. Après ces paroles, lui et sa suite se prosternent et prononcent les paroles d'usage, qui sont probablement la louange du roi, le premier des féticheurs, puis il nous donne la récade du souverain. Béhanzin Aïdjéré nous fait dire que dans sa capi-

tale nous n'avons rien à craindre, que s'il a usé de pareils procédés à notre égard, c'est parce que nous avons troublé le pays et que nous n'avons pas voulu monter le voir; que malgré cela nous ne manquerons de rien, que nous n'avons qu'à demander, et que nous jouirons dans sa capitale de la même liberté que tous les Européens ont eue.

Après ces paroles, le grand cabécère se relève, nous serre la main et se retire en nous engageant à écrire au roi de France pour faire cesser cette guerre injuste.

A partir de ce moment nous sommes bien soignés, rien ne nous manque; nous avons même de la farine pour faire du pain.

Du 21 mars au 4 avril. — Rien de nouveau. On nous fait toujours espérer une entrevue avec le roi, qui, après, nous renverra à la côte complètement libres pour continuer les affaires.

Un matin, on nous annonce que Adavokon, le cabécère qui nous accompagne, ne sera plus chargé de nous, et sera remplacé dans ces fonctions par Zizi-Doqué. Le caractère du nègre ressortant toujours, Adavokon nous demande en cadeau une veste, il affectionne surtout celle de M. Pietri, qui la lui donne, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Sans aucun doute, Adavokon et les gens qui nous ont escortés vont rejoindre le gros de l'armée

dahoméenne, qui doit être en lutte avec nos troupes.

Nous n'en avons aucune nouvelle, les gens du pays nous disent toujours que nous sommes battus sur tous les points; nous n'en croyons d'ailleurs rien, mais cette incertitude est terrible pour nous.

On nous a donné comme interprète Alexandre, un de nos employés noirs; il nous est très utile, car il parle et écrit très bien le français, et c'est un homme honnête et en qui on peut avoir confiance. C'est un catholique convaincu et très attaché au Père missionnaire. Nous avons de plus Louis et Dominique, qui sont aussi les interprètes de nos factoreries. Tous les autres employés sont à notre disposition, nous avons tous nos domestiques et nos cuisiniers.

On nous présente le cabécère Chatingan, qui est le cabécère chargé de la table du roi et de ses provisions; il est grand sommelier, et il occupe une haute situation à la cour. C'est un homme de taille ordinaire, maigre, la tête intelligente mais rusée; il se montre très aimable, et nous dit qu'il viendra dîner le dimanche suivant avec nous et Zizi-Doqué, car ils ont tous deux la permission du roi de s'asseoir à la table des blancs, ce qui est une grande faveur.

Nous avons obtenu qu'on nous donne des cauris contre des bons sur notre factorerie, ce qui fait que nous ne manquons de rien ; mais, il faut le dire, on nous écorche : nous payons au moins vingt fois la valeur des objets que nous prenons.

Chatingan vient dîner avec nous, et nous dit que, de la part du roi, il apporte le dîner. En effet, vers une heure, nous voyons arriver une dizaine de grandes calebasses contenant tout ce qui est nécessaire, assiettes, couteaux, fourchettes, verres, nappes et serviettes, et enfin dix-sept plats à l'européenne, et, ma foi! très bien accommodés. Le tout arrosé de bordeaux plus ou moins authentique, mais excessivement vieux.

Tout le repas se passe à faire l'éloge du roi et à vanter sa munificence et sa libéralité ; on boit à la santé de Béhanzin et à celle de M. Carnot, « roi de France, ami intime du roi de Dahomey », puis Chatingan nous quitte, nous laissant verres, fourchettes et assiettes, ce qui nous fait grand plaisir, car il n'y a rien d'agréable à manger avec les doigts dans des moques en fer-blanc, malgré toute l'habileté qu'on peut y avoir acquis.

On nous berne toujours avec l'espoir que nous allons voir le roi, mais au dernier moment il y a toujours quelque chose qui retarde notre entrevue. Cette incertitude est énervante, nous aimerions

chargé de notre surveillance et qui sent notre état de surexcitation, cherche à l'apaiser en nous disant toujours : demain ou dans un ou deux jours. Neuf jours s'étant écoulés depuis le départ de Zizi-Doqué, il vint même nous dire que sûrement, avant le chant du coq, nous aurions vu le roi. Le coq chanta et nous ne vîmes pas le roi : l'expression resta parmi nous et toutes les fois que nous doutions de quelque chose, on disait : « C'est comme le chant du coq ». Zoglimé en était très ennuyé et nous demandait si nous le prenions pour un menteur ; nous lui répondions que non, mais que dans le Dahomey les coqs ne chantaient pas souvent.

L'un de nous se marie à la mode du pays avec une jeune esclave du Chacha, Mlle Ambavoua. Zizi-Doqué nous a promis de nous ramener nos épouses de Whydah, et nous a fait donner une case de plus, celle où il habitait, ce qui fait que chacun a son appartement. Le père Dorgère a installé un jardin devant son habitation ; nous nous amusons à prendre de fort jolis petits oiseaux pour peupler une grande cage en bambous faite par Domingue, notre interprète. Notre piège est des plus primitifs, un panier supporté par un bâton et une ficelle ; nous jetons de la mie de pain dessous, et les oiseaux, peu sauvages, viennent manger sous le panier. On tire la ficelle et ils sont pris.

Nous respectons les petites bergerettes, qui sont en grande quantité dans le Dahomey : ce sont les oiseaux de la reine et il est défendu de leur faire du mal; ces charmants petits oiseaux viennent manger à nos pieds. Ils ne sont pas farouches et recherchent la société de l'homme; ils sont très utiles, car ils mangent une grande quantité de petits insectes nuisibles.

Quelques provisions nous sont arrivées; nous en avions grand besoin. Le manque de vin surtout nous était très pénible; plusieurs de nous se sentent très fatigués, mais cette fois-ci nous n'en manquerons pas de longtemps. On nous en a apporté dix dames-jeannes et nous sommes convenus de nous rationner à un verre par repas. On nous a apporté aussi un trictrac et nous en faisons des parties interminables; nous avons reçu aussi quelques livres. Enfin nous serions momentanément très bien si nous avions quelques nouvelles de la côte, mais rien. Se bat-on? a-t-on abandonné le projet de s'emparer du Dahomey? nous ne savons rien et cette incertitude nous accable.

Chatingan vient toujours dîner de temps en temps avec nous et apporte chaque fois une quantité innombrable de plats. Nous obtenons de lui de sortir du salam; nous nous en dégoûtons vite, car nos promenades sont très courtes, toujours au

M. Bayol l'a trompé, et que, chez nous, les femmes restent dans leurs maisons et s'occupent des soins du ménage. Cela a l'air de lui faire plaisir; il ne peut pas comprendre que des blancs, qui, pour eux, sont tous riches, soient obligés d'employer de pareils expédients.

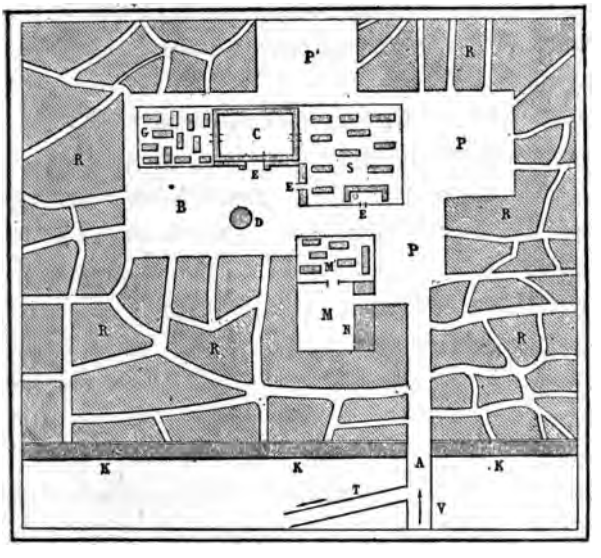
Il nous demande aussi beaucoup de renseignements sur les soldats français, l'artillerie, la cavalerie et surtout sur la marine (décidément la lettre du commandant Fournier les fait sérieusement réfléchir); nous l'édifions sur ces différents sujets, en lui disant que le roi ferait bien de se hâter de nous faire descendre sur la côte pour calmer le commandant Fournier que nous connaissons, et qui n'est pas d'une patience à toute épreuve. C'est un charmant homme que le commandant Fournier, ajoutons-nous, mais d'une humeur détestable, et quand il est en colère, dame! il cause à coups de canon. Nous laissons Zizi-Doqué absolument perplexe; il va tout de suite essayer de faire entendre raison au roi.

Le lendemain, en effet, il revient couvert de poussière, tout en nage, nous disant que le roi nous attend dans sa résidence de Kana-Ouakon, et qu'il doit nous y recevoir secrètement, car il se passe des choses graves.

Chatingan, qui l'a accompagné, nous annonce

alors qu'un navire de guerre a envoyé quatre projectiles sur Whydah, mais qu'ils n'ont pas fait de

PLAN D'ABOMEY.



A. Pont et porte de la ville en venant de Cana. — B. La grande place. — C. Palais du roi; cour entourée de galeries pour les réceptions officielles. — D. La case des sacrifices, sur la grande place. — E, E, E. Portes du palais du roi. — G. Les cases, irrégulièrement placées, dans lesquelles logent les amazones. — K, K, K. Fossé et muraille entourant la ville. — M. Maison du méhou. — N. Case de la mission dans la maison du méhou — O. Case de la favorite du roi, où il recevait en audience familière. — P, P. Grandes places plantées d'arbres, où se tiennent les marchés. — R, R, R, R. Dédale de petites rues et ruelles bordées par les murs des habitations. — S. Cases des femmes du roi. — T. Chemin de la maison du prince Bâhadou. — V. Route de Cana à Abomey.

mal, car ils sont passés par-dessus la ville, et que nous partirons le lendemain pour Kana-Ouakon;

qu'il faudra marcher un peu parce qu'il n'y a pas beaucoup de hamaquaires à sa disposition.

On voit dans quelle position nous nous trouvons. Si les hostilités continuaient et que le roi subît un échec sérieux, nous serions exécutés immédiatement.

29 avril. — Dans la journée nous faisons nos préparatifs de départ; ce sont nos employés noirs qui doivent porter nos bagages. Nous augurons mal du voyage, car jamais aucun d'eux n'a porté la charge, et probablement ils resteront tous en route. Que de misères et quels supplices ne vont-ils pas endurer! Ils ne disent rien, mais à voir leurs figures tristes on comprend ce qu'ils souffrent. Du reste ils sont résignés, car il n'y a pas à aller contre la volonté du roi.

Toute la journée nous attendons l'ordre de partir. Chatingan n'arrive que tard le soir; nous sommes prêts. Nous n'avons que cinq ou six hamaquaires, le reste est composé d'employés qui ne savent pas porter; nous voyons bien que nous serons obligés de faire tout le voyage à pied.

Dix heures et demie sonnent, Chatingan donne le signal du départ. Il veut que nous montions en hamac; nous refusons en disant que nous ne voulons pas nous faire casser les reins, et nous le quittons froidement en lui lançant quelques pointes

sur le manque de hamaquaires au Dahomey; il comprend très bien et a l'air très énervé.

Il nous souhaite bon voyage et nous partons. Nous connaissons la plupart des endroits où nous sommes passés en venant. Tout le long de la route nous ne rencontrons âme qui vive, les chemins ont dû être fermés, mais ils sont bien gardés : car, de distance en distance, des postes se révèlent par un son de trompe, auquel notre cabécère Zoglimé répond par un cri, un geste ou un échange de mots de passe à voix basse. Nous marchons vite, le paysage change à chaque instant devant nous, tantôt luxuriant de végétation, tantôt admirablement cultivé.

Zoglimé a pris la tête de la colonne. Nous passons un petit lac, puis une rivière que Zoglimé nous dit communiquer avec la lagune de Porto-Novo. Là il nous annonce que nous n'allons pas à Kana-Ouakon, mais à Kana-Goumé.

Encore quelques heures de marche et nous arrivons.

Zoglimé a pris la tête de la colonne. Tout à coup il s'arrête et apostrophe très durement une pauvre femme maigre portant un petit paquet sur la tête et son enfant sur le dos. Notre interprète Alexandre nous dit que c'est une esclave en fuite.

Zoglimé l'interroge durement. La malheureuse

sait le sort qui l'attend et garde ce mutisme inconscient qui est le propre des races nègres.

Nous ne pouvons nous empêcher d'avoir le cœur serré, mais nous n'avons aucun pouvoir pour adoucir son sort. Pauvre femme, c'est peut-être pour passer quelques jours heureux avec celui que ton cœur préfère que tu as fui loin du salam où le maître vigilant et la favorite te tiennent courbée sur ton pénible travail, sans te permettre de t'abandonner au bonheur d'être aimée.

Cependant, toi aussi, sous ta peau de bronze tu caches, malgré ton infime position, un cœur de femme avec toutes ses faiblesses et tous ses emportements.

Pauvre mère, c'est peut-être aussi pour fuir les mauvais traitements que tu t'es enfuie, non pour toi qui es résignée, mais pour le petit être que tu as porté dans ton flanc et que ta mamelle tarie suffit à peine à nourrir!

Elle est saisie par les gens de notre escorte, et nous nous éloignons, car vraiment ce spectacle est écœurant. Nous marchons environ encore une heure, puis on nous donne l'ordre d'arrêter, car Zoglimé est resté en arrière, probablement pour faire reconduire la malheureuse esclave à son salam.

Comme il tarde à venir, nous nous couchons sur nos hamacs, et nous sommeillons un moment.

Enfin, au bout d'une heure et demie, Zoglimé arrive et nous nous remettons en marche.

Le site que nous traversons maintenant est splendide. Nous sommes dans un vrai bosquet de palmiers, éclairé par un magique clair de lune.

Nous marchons rapidement. Plus nous avançons et plus le site devient sauvage. Le sentier est très étroit, nous marchons dans les hautes herbes. La rosée est très abondante, nous sommes mouillés comme dans un bain.

Néanmoins tout le monde est gai; nous marchons comme si nous étions libres, aspirant avec bonheur cet air frais de la nuit, imprégné de senteurs sauvages. Nous allons un train d'enfer; quelques-uns d'entre nous donnent cependant des signes évidents de fatigue et sont obligés de remonter en hamac.

Vers les quatre heures et demie, nous arrivons au pied d'un grand arbre; là se trouvent plusieurs cahutes très basses qui servent à abriter les marchandises les jours de foire, qui se tient habituellement là. Nous sommes le 30 avril.

La lune est couchée depuis une heure. Tout le monde est horriblement fatigué; nous étendons nos hamacs et nos nattes sous les cahutes, et, brisés de fatigue, nous ne tardons pas à nous endormir d'un profond sommeil.

A huit heures du matin, nous nous remettons en route; le soleil est déjà haut, il fait très chaud.

Zoglimé est en tête de notre colonne.

Zoglimé est un beau noir, très haut de taille, bien musclé, les épaules carrées, les muscles saillants; la tête est belle, bien que la face soit un peu bestiale, et ce doit être un rude guerrier. Il a une certaine sympathie pour nous. Nous l'apercevons à une certaine distance en avant de nous, la tête sous son chapeau en peau de singe noir, le corps à demi noyé dans la verdure, son couteau-manchette à la main.

De temps en temps il coupe d'un seul coup une branche qui gêne le chemin et nous envoie à chacun un rameau de verdure pour nous préserver du soleil brûlant.

En ce qui me concerne, je l'en remercie, car je trouve le parasol gênant; j'ai la peau tellement tannée que le soleil n'y a plus prise.

Nos porteurs n'en peuvent plus : les pauvres diables n'ont jamais fait un si rude métier.

Le pays maintenant est de toute beauté. Partout de grands arbres, partout une végétation vivace et luxuriante.

Nous nous reposons un instant pour prendre haleine.

Il fait horriblement chaud. Après avoir bu quel-

ques gorgées d'eau, nous repartons avec un peu plus de courage, car on nous dit que, tout près, nous allons trouver une lagune où nous pourrons nous baigner.

En effet, le sol ne tarde pas à changer encore d'aspect : il devient caillouteux, et devant nous s'étend une forêt; nous sommes au sommet d'une colline, car nous descendons à présent dans une dépression qui doit être remplie d'eau pendant la saison des pluies.

La nature du terrain change aussi ainsi que sa couleur, qui de jaune devient vaseuse; des herbes et des joncs nous annoncent que nous sommes près de l'eau. La pente devient plus rapide et nous arrivons à la lagune.

C'est un petit lac, entouré de grands arbres qui se rejoignent entre eux par leur frondaison formant des berceaux de verdure, le tout enlacé de lianes gigantesques qui semblent les étreindre.

L'eau est limpide sur un fond de sable à environ 60 centimètres, que nous apercevons à travers.

C'est avec délices que nous nous plongeons dans cette eau fraîche, dans un costume des plus primitifs, avec le soleil comme serviette; mais bast, c'est si bon un bain quand on en a été depuis si longtemps privé.

Une sorte de village est à peu de distance de là.

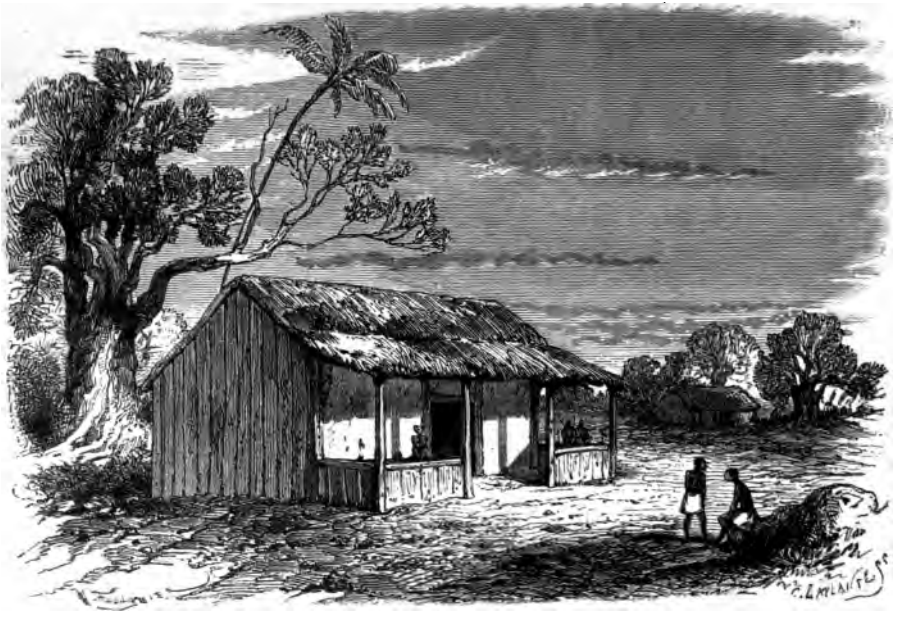
Notre bain pris, nous ne tardons pas à y arriver, l'appétit aiguisé par cette longue course, et nous faisons honneur au repas que notre cuisinier nous prépare.

Nous recevons la visite des autorités de l'endroit qui viennent nous souhaiter la bienvenue et nous apporter quelques poules comme cadeaux. Nous les remercions vivement et à notre tour leur offrons quelques galettes de biscuit. Puis à quatre heures, après une courte sieste, nous repartons.

Nous rencontrons un petit bras de lagune à la sortie du village, il doit communiquer avec celle où nous avons pris notre bain. Mais à peine sommes-nous en route que le ciel se couvre, et qu'une ondée terrible nous oblige à chercher refuge dans la case d'un féticheur qui cumule ces fonctions avec la profession de fabricant de lits et de canapés en bois.

A huit heures du soir, la pluie cesse, et nous nous remettons allègrement en marche en entonnant par intervalles quelques vieux refrains qui nous rappellent la patrie. Et nous attendons patiemment que le temps se rassérène pour repartir de nouveau.

A minuit nous sommes devant un grand torrent, dont les deux rives sont taillées à pic et qui doit très probablement déborder au moment des pluies.



Vue d'une case de féticheur.

ך

Personne ne connaît la route au juste. Zoglimé nous dit que ce torrent communique avec la lagune de Porto-Novo; ce doit être un bras du Ouémé. Il nous apprend aussi alors que nous n'allons pas à Kana-Ouakon, mais à Kana-Goumé.

Tout le monde cependant est à bout de forces, nos porteurs ne peuvent plus avancer. On nous dit toujours que nous allons arriver, et nous n'arrivons pas.

Il est une heure du matin. Nous sommes tellement fatigués que nous nous couchons sur le bord de la route et nous refusons d'aller plus loin, bien que Zoglimé nous assure que nous n'en avons plus que pour un quart d'heure. Nous les connaissons trop ces quarts d'heure.

Nous sommes dérangés de notre repos par un prince qui passe avec les femmes du roi.

Zoglimé vient encore une fois nous supplier de nous remettre en marche. Nous arriverons, dit-il, dans très peu de temps, et le roi nous attend, paraît-il.

Cette assurance nous fait reprendre courage.

Nous nous remettons en marche, mais très difficilement; nos jambes nous refusent le service. Nous sommes obligés de faire de tout petits pas, car le repos même momentané a fait gonfler nos pieds.

Heureusement au bout d'un peu de temps nos membres s'échauffent et nous pouvons aller plus vite. Une heure après, nous arrivons enfin à Kana-Goumé.

L'armée dahoméenne a dû camper là, car nous apercevons de tous côtés les vestiges d'un grand campement qui a l'air abandonné. Il n'y reste que quelques postes d'avant ou d'arrière-garde.

En attendant qu'on nous prépare une case, nous nous laissons tomber par terre, morts de fatigue. Tout le monde est à bout de forces, même Zoglimé. L'hercule d'ébène a l'air de ne plus pouvoir se traîner.

Notre case prête, nous nous allongeons immédiatement par terre et, épuisés, nous nous endormons pour ne nous réveiller qu'au moment de manger.

Zoglimé n'a pas reparu depuis notre arrivée; il est allé annoncer au roi que nous sommes là.

Le soir, un peu remis de notre fatigue, nous examinons notre nouveau domicile.

Il diffère peu comme construction de tous ceux que nous connaissons et que nous avons habités jusqu'à présent. Les murs sont en paille tressée en nattes larges, propres. L'intérieur est bien aéré, le sol est en terre bien battue.

Tout autour s'élève une palissade en paille maintenue par des branches d'arbre et de la terre. Ces

espèces de bordures ont poussé et garnissent l'entourage de leur verdure; l'ensemble est gracieux, presque coquet.

Dans la cour, attenant à notre case, nous apercevons une masse de fétiches, des ossements de crocodiles pêle-mêle et des ustensiles. L'un de ces fétiches est curieux. Il représente un bonhomme accroupi; mais, chose singulière, il n'a qu'un œil, qu'une jambe, qu'un bras, la moitié seulement de la bouche et du nez. Nous ne pouvons arriver à savoir ce qu'il représente.

Nous soupons, mais très étonnés de ne pas voir reparaître Zoglimé. Le roi serait-il parti et recommencerions-nous à courir après lui? Nous nous couchons avec cette perspective peu réjouissante.

Mais voilà que, à onze heures, Zoglimé revenu nous réveille en sursaut et nous dit de revêtir nos plus beaux habits, car le roi nous fait appeler.

En un clin d'œil nous sommes prêts, pleins d'impatience fébrile; nous allons donc voir le monarque, et être enfin fixés sur notre sort.

Nous sortons de la case; tout est désert, on n'aperçoit pas âme qui vive. En quelques instants nous arrivons devant le palais, reconnaissable à ses hautes murailles.

Zoglimé nous dit que le roi vient de le quitter

et qu'il est dans un autre un peu plus éloigné, auquel nous ne tarderons pas à arriver.

Il nous recommande le plus grand silence.

A tout moment, nous rencontrons des rondes de soldats qui font le tour du palais au pas de course; nous arrivons à la porte et l'on nous fait asseoir sur des nattes sous l'apatam.

Le roi nous attend, paraît-il.

Une garde nombreuse garde l'entrée avec une très grande vigilance.

Toutes les cinq minutes environ nous entendons un son de corne doux et modulé qui se répète au loin.

Chaque fois les intonations changent : ces effets de trompe dans la nuit silencieuse sont saisissants.

Nous attendons que Sa Majesté donne l'ordre de nous laisser arriver jusqu'à elle. L'attente se prolonge durant trois heures encore dans l'obscurité.

Il est trois heures du matin. Le roi vient de donner l'ordre de nous introduire. Nous nous levons, le cœur nous bat. J'avoue que nous sommes profondément émus. Est-ce la peur du danger? Non, c'est un sentiment particulier, indescriptible....

Nous franchissons la première porte. Nous nous trouvons dans un grand hangar avec une large ouverture donnant sur la cour et nous apercevons

dans un coin, dissimulés à cause de nous sous des sacs, une énorme quantité de crânes humains blanchis par le temps.

Un chef vient à notre rencontre et nous fait arrêter pour avertir que nous sommes là. Nous passons une première porte gardée par un soldat, puis nous arrivons à une seconde; c'est la dernière à franchir avant d'arriver au monarque tout-puissant.

En travers, une amazone est couchée. Elle se lève à notre approche et nous nous trouvons dans l'enceinte sacrée entre toutes, la cour du trône.

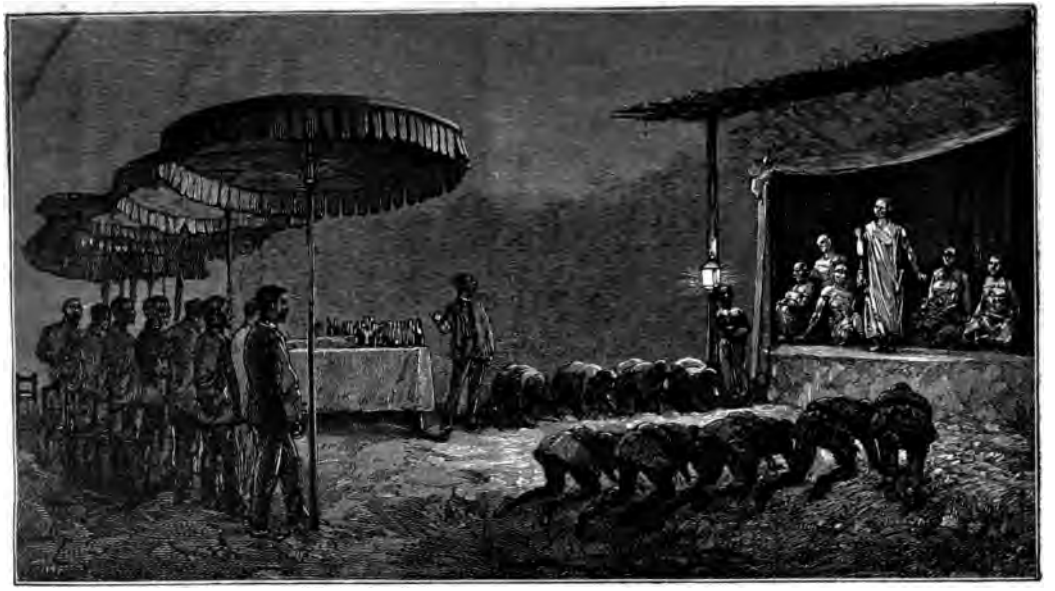
Un vieux cabécère vient à nous et nous dit d'avancer; le roi est là, au milieu de la cour, sur un trône recouvert de tentures et entouré de parasols. Cette fois nous le voyons bien en face, à le toucher, car une lanterne éclaire la scène. Elle est admirablement belle.

Le cabécère qui nous guide rampe devant nous en poussant une espèce de grognement pour témoigner au roi la terreur qu'il lui inspire. Tout le monde est agenouillé, le front dans la poussière. Seuls nous sommes debout. A six pas du trône on nous fait arrêter et nous saluons le roi de la main. Il est en face de nous; cinq à six mètres à peine nous séparent de lui. Le trône est très simple : une estrade en terre battue recouverte de nattes ordi-

[illegible] et le coussin le [illegible] et [illegible] assoupi. A côté une longue pipe [illegible] et [illegible] les belles négresses [illegible] remplies d'[illegible] et de prévenances. Une [illegible] à chaque instant lui place sous la bouche une petite [illegible] où il crache, puis elle [illegible] la figure et la bouche avec un [illegible] très blanc et très fin. D'un côté du trône est une porte qui doit donner dans le harem, car nous entendons des voix nombreuses de femmes qui caquetent. Quelques cafébères sont agenouillés au pied du trône, c'est le conseil royal. Tous ont de fort belles têtes noires, aux méplats fins, à l'expression intelligente et ouverte.

A côté de nous, enfin, une table a été dressée, couverte de plats et d'une profusion de bouteilles.

Sa Majesté désire nous voir manger et nous offre un repas d'honneur. Nous refusons, alléguant l'émotion qui nous étreint. Un murmure de terreur parcourt les rangs et tout le monde se prosterne : le roi vient de se lever face à nous. Il a quarante ans environ, c'est un nègre admirable, bien pris, quoique de taille moyenne; la figure est ouverte, intelligente, le regard franc et droit. Il n'a aucun des oripeaux dont on se plaît à affubler les rois nègres. Nous avons devant nous, nous le sentons bien, un homme et non un des rois du Soudan grotesque; il a le costume des guerriers de son



Audience donnée par le roi du Dahomey aux prisonniers européens, dans sa résidence de Kana-Goumé.

ר

pays, sobre et simple : une chemisette et un pagne; l'attitude est fière et digne, une légère barbe lui court au menton.

La voix est grave, mais fatiguée. On nous présente individuellement à lui en déclinant nos noms et qualités, le roi incline légèrement la tête et nous le saluons de nouveau de la main. Il nous demande si nous ne sommes pas fatigués et si nous ne voulons rien prendre, puis il nous fait signe de nous asseoir. Quatre chaises, en effet, sont apportées; nous nous arrangeons de notre mieux deux à deux, et dans cette situation incommode nous écoutons. Le roi d'une voix grave et traînante, aidé par ses femmes et ses familiers lorsque la mémoire lui fait défaut, commence un discours dont le sens est celui-ci : « Mon père, tous mes aïeux et moi, avons toujours été les amis des Français et du roi de France. Depuis plus d'un siècle nos pays trafiquent en paix. Que la responsabilité du sang versé retombe sur la tête de celui qui nous fait la guerre. Moi et mon peuple, nous résisterons jusqu'au bout et nous chasserons l'étranger de notre sol. La terre elle-même se soulèvera contre lui et bien des têtes françaises orneront mon trophée et celui de nos pères, laissant chez vous des épouses éplorées et des enfants orphelins, avant que nous soyons conquis. Il y a

bien assez de territoires libres sans foyers et sans ancêtres, pourquoi ne pas les prendre et venir faire la guerre à des gens qui depuis cent ans vivent en paix?

« Tous les blancs qui sont montés dans ma capitale (il nous cite alors les noms) y ont toujours été bien traités, et sont redescendus avec des cadeaux, même ceux qui m'ont trahi (il fait allusion à un Portugais blanc, de Souza, de qui descend la fameuse famille de métis de Souza, qui, nommé Chacha à Whidah, essaya de faire soulever le pays pour que le Portugal pût s'en emparer). Le roi averti le fit monter au Dahomey où il le tint quatre ans prisonnier malgré les réclamations du Portugal. A nous-mêmes il aurait pu nous faire beaucoup de mal, mais il ne nous en avait pas fait, car le tort venait de Bayol et du roi Tofa qui avaient fait traitreusement prisonnières les autorités et fait massacrer les femmes, les enfants, même les femmes enceintes. »

Le roi nous demande alors s'il a bien fait; nous lui répondons, très embarrassés, que s'il a agi comme ça, il a eu tort.

Il nous demande ensuite qui est roi de France. Nous lui répondons : Carnot. Puis il nous interroge sur les maisons Régis et Fabre. « Ce sont, répondons-nous, de très grands commerçants fran-

çais. » Le roi nous interrompt : « Bayol m'a donc trompé quand il m'a dit qu'il était, lui, l'égal du roi de France, et que Fabre et Régis étaient ses mouleks (domestiques) ! » Puis il continue en nous disant : « Écrivez au roi de France qu'il punisse Bayol et qu'il me rende mes autorités et la terre que m'a donnée mon père et que je ne peux abandonner. Alors nous aurons la paix et vous pourrez trafiquer. »

On nous apporte de quoi écrire et nous rédigeons une lettre sous la dictée du roi. C'est Alexandre, notre employé noir, qui interprète. La lettre est très longue, c'est un vrai document diplomatique. Le roi y parle de Tofa qui aurait payé Bayol et l'a poussé à la guerre. Tofa est son obligé. C'est son père qui l'a fait roi, et pour le remercier, il n'a cherché qu'à le tromper; il a envoyé des boissons empoisonnées qui ont enlevé la vie à un prince et à deux princesses, et lorsque, justement courroucé, il a marché sur Porto-Novo, ce n'était pas pour faire la guerre aux blancs ses amis qu'il estime, mais pour punir un rebelle et un traître.

La lettre finie, il fait mettre l'adresse : « Au roi Carnot ».

Puis, dûment scellée et cachetée, nous la lui remettons.

Béhanzin Aïdjéré paraît enchanté.

« Allez, ajoute-t-il, vous êtes libres et sous la protection des lois du Dahomey. Malheur à qui touchera un cheveu de votre tête. Vous pouvez retourner à la côte faire vos affaires, mais les chemins sont fermés et vous ne sortirez du Dahomey que lorsqu'on m'aura rendu ma terre et mes cabécères. Avant votre départ recevez mes cadeaux, car jamais blanc n'est monté jusqu'à moi sans en recevoir. »

Sur un signe, ses femmes alors apportent des pagnes, et chacun de nous est appelé à tour de rôle à s'en revêtir. Puis on nous remet quatre grands pagnes blancs pour M. Carnot, et d'autres pour le commandant Fournier, MM. Régis et Fabre. Enfin on nous présente des verres et nous buvons à la santé de Béhanzin, de M. Carnot et de tout cœur à celle du commandant Fournier, pendant que, caché derrière un pagne déployé, le roi boit de son côté. Nul ne doit le voir à ce moment.

L'entrevue est terminée, il fait petit jour et on nous emmène à la hâte, car l'audience que nous venons d'avoir doit rester secrète. Nous sortons très émus et empoignés par la simplicité et la grandeur de la scène dont nous venons d'être les acteurs et les témoins.

Nous sommes libres! Et, sans plus tarder, nous mangeons les plats royaux qu'on nous a fait

apporter et nous nous préparons à partir le plus vite possible, car nous avons hâte d'arriver à la côte, où nous pourrons chercher à nous sauver. Et puis nous n'avons pas grande confiance aux paroles du roi ; il peut changer d'idée : il faut si peu de chose. Notre tête ne sera réellement solide que le jour où nous aurons le pont d'un navire français sous les pieds.

3 mai. — Ce n'est pas un départ, c'est une fuite; nous sommes décidés à marcher tant que nos forces nous le permettront. Le P. Dorgère, M. Pietri et moi, nous mangeons debout un simple biscuit trempé dans du vin, et nous prenons la tête de la petite colonne. Un récadaire de Béhanzin nous précède, portant le bâton royal qui nous ouvrira les chemins. A deux heures du matin nous arrivons à Abomey. Nous avons marché sans nous arrêter depuis la veille, nous tombons comme des masses, nous avons fait plus que nos forces ne nous permettent.

4 mai. — A une heure du matin, après douze heures de repos bien gagné, nous repartons ; à dix heures nous sommes déjà devant la deuxième lama, que nous franchissons en une heure et demie ; nous brûlons Vodonou, et, traversant la première lama, nous arrivons à quatre heures du soir à Invi. Depuis la veille, Pietri et moi, nous n'avons pas mangé.

Un verre de vin de palme, dix minutes de repos, et nous repartons. La route n'en finit plus. Enfin nous arrivons à notre premier campement Allada, celui où nous sommes restés si longtemps enchaînés. Personne pour nous recevoir, le village est désert. Un ordre de la côte est venu : des hamaquaires attendent le P. Dorgère; il doit partir en avant, car, paraît-il, on bombarde Whydah à outrance, et il est désigné pour servir de parlementaire et arrêter les hostilités. On nous donne une caisse de biscuits; je l'éventre d'un coup de couteau-manchette, et j'en grignote un, pendant que je ramollis l'autre dans l'eau. Et en route!

5 mai. — A trois heures du soir, nous sommes à Tori, cinq heures à Savi, où nous attendons que les autorités de Whydah donnent l'ordre de nous laisser rentrer. L'ordre arrive vers les dix heures; nous repartons pour Whydah.

On nous fait attendre une bonne heure, enfin on nous ordonne de monter dans nos hamacs pour rentrer en ville, et à une heure du matin, le 6 mai, nous nous trouvons dans la gore où soixante-treize jours auparavant on nous avait fait prisonniers et si maltraités. Les autorités nous reçoivent excessivement bien et nous embrasseraient si on les laissait faire.

Tous veulent à toute force nous faire rafraîchir;

ils sortent du vin, des liqueurs, et nous buvons avec eux malgré nous à notre bon retour. Tas de sauvages, si nous avions pu les étrangler! Ils nous disent tous de nous retirer dans la factorerie Régis, où nous trouverons le P. Dorgère qui y est arrivé le matin; quelques minutes après, nous y sommes, et le P. Dorgère nous raconte que dès son arrivée il a écrit au commandant Fournier, lui disant que nous étions libres, et le priant de différer le bombardement. Le commandant Fournier lui a répondu qu'il attendrait jusqu'au 9 à midi et que si ce jour-là nous ne sommes pas à son bord il continuera.

Nous nous couchons, et dans des lits, et nous dormons d'un sommeil de bêtes; nous en avons si grand besoin!

Le lendemain, de bonne heure, nous recevons la visite du P. Van de Pavord. Il nous dit qu'il est resté plusieurs jours à la gore, et qu'ensuite M. Randad l'a fait sortir en le prenant sous la protection du consulat allemand, où il est pour ainsi dire prisonnier. Il nous dit aussi que les autorités sont terrifiées par l'effet des projectiles; elles disent que la nuit ils ont vu deux officiers français à cheval avec des chandelles venant reconnaître la position, ils lui ont demandé sérieusement s'ils pouvaient aller ainsi jusqu'à Abomey.

Un verre de vin de palme, dix minutes de repos, et nous repartons. La route n'en finit plus. Enfin nous arrivons à notre premier campement Allada, celui où nous sommes restés si longtemps enchaînés. Personne pour nous recevoir, le village est désert. Un ordre de la côte est venu : des hamaquaires attendent le P. Dorgère; il doit partir en avant, car, paraît-il, on bombarde Whydah à outrance, et il est désigné pour servir de parlementaire et arrêter les hostilités. On nous donne une caisse de biscuits; je l'éventre d'un coup de couteau-manchette, et j'en grignote un, pendant que je ramollis l'autre dans l'eau. Et en route!

5 mai. — A trois heures du soir, nous sommes à Tori, cinq heures à Savi, où nous attendons que les autorités de Whydah donnent l'ordre de nous laisser rentrer. L'ordre arrive vers les dix heures; nous repartons pour Whydah.

On nous fait attendre une bonne heure, enfin on nous ordonne de monter dans nos hamacs pour rentrer en ville, et à une heure du matin, le 6 mai, nous nous trouvons dans la gore où soixante-treize jours auparavant on nous avait fait prisonniers et si maltraités. Les autorités nous reçoivent excessivement bien et nous embrasseraient si on les laissait faire.

Tous veulent à toute force nous faire rafraîchir;

ils sortent du vin, des liqueurs, et nous buvons avec eux malgré nous à notre bon retour. Tas de sauvages, si nous avions pu les étrangler! Ils nous disent tous de nous retirer dans la factorerie Régis, où nous trouverons le P. Dorgère qui y est arrivé le matin; quelques minutes après, nous y sommes, et le P. Dorgère nous raconte que dès son arrivée il a écrit au commandant Fournier, lui disant que nous étions libres, et le priant de différer le bombardement. Le commandant Fournier lui a répondu qu'il attendrait jusqu'au 9 à midi et que si ce jour-là nous ne sommes pas à son bord il continuera.

Nous nous couchons, et dans des lits, et nous dormons d'un sommeil de bêtes; nous en avons si grand besoin!

Le lendemain, de bonne heure, nous recevons la visite du P. Van de Pavord. Il nous dit qu'il est resté plusieurs jours à la gore, et qu'ensuite M. Randad l'a fait sortir en le prenant sous la protection du consulat allemand, où il est pour ainsi dire prisonnier. Il nous dit aussi que les autorités sont terrifiées par l'effet des projectiles; elles disent que la nuit ils ont vu deux officiers français à cheval avec des chandelles venant reconnaître la position, ils lui ont demandé sérieusement s'ils pouvaient aller ainsi jusqu'à Abomey.

Ce qui les terrifie surtout, c'est que les projectiles en éclatant font des gros trous et labourent la terre comme les cochons, à leur dire. M. Santos, le commandant du fort portugais, vient nous voir aussi et nous embrasse avec effusion; il regrette bien de ne pas avoir pu nous sauver quand nous avons été pris; mais à ce moment il n'avait presque pas de garnison. Nous dînons tous ensemble; je sors en ville pour voir ce qu'on dira, on me laisse passer partout sans objection, je me rends à la maison allemande serrer la main à MM. Witt et Hotting; là j'apprends avec regret la mort de M. Randad au Cameron. Notre commune infortune du début nous a un peu rapprochés des Allemands.

Je les quitte pour me rendre dans notre factorerie. En passant je rencontre M. Pietri, et nous pénétrons ensemble. Tout est dans l'état où nous l'avons laissé; le verre cassé encombre toujours la cour, où l'herbe haute a déjà poussé. Nous retrouvons dans le bureau les lettres que nous avaient écrites M. Bayol et notre agent en chef et nous les prenons; puis, après une rapide inspection, nous sortons pour retourner à la factorerie Régis, où, réunis à nos camarades, nous tenons conseil.

7 mai. — On décide que M. Pietri et moi nous nous rendrons au fort portugais demander

au commandant Santos de nous prendre sous sa protection.

Sa réponse est très simple, elle est d'un brave cœur et d'un vrai soldat : « Je serai très heureux, nous répond-il, que vous vous réfugiez dans le fort, et, tant qu'il y aura une cartouche, nous combattrons ensemble. Cependant, comme gouverneur portugais et comme soldat, je fais mes réserves et je proteste contre toute action de la France à Whydah et au Dahomey. »

Il est alors convenu que nous prétexterons une invitation à dîner au fort; nous inviterons même Zizi-Doqué et Zoglimé à nous accompagner, et, une fois dans le fort, nous leur déclarerons que nous n'en sortirons plus. Le commandant Santos nous donne alors deux revolvers de poche dans le cas où nous aurions à nous en servir pour arriver à lui.

Je retourne à la maison Régis; le cabécère ne voit aucun inconvénient à ce dîner et ne se doute de rien. Vers midi, tout doucement, sans nous presser, en nous promenant, nous entrons au fort portugais, accompagnés de Zizi-Doqué et de Zoglimé, auxquels nous signifions alors que nous y restons sous la protection du pavillon portugais. Ils en sont ébahis et courent prévenir la gore. Pendant ce temps nous nous mettons à table, où

un excellent dîner nous attend. Nous passons la nuit au fort. Le commandant Santos est radieux, le brave ami, d'avoir pu nous sauver et il nous dit que le lendemain il nous accompagnera lui-même à la plage avec ses soldats.

Le lendemain, le commandant Santos se rend à la gore et dit aux autorités réunies : « Je n'ai pas beaucoup de soldats, mais j'accompagnerai moi-même les Européens à la plage avec mes hommes. Si vous m'attaquez, malheur à vous! Vous pourrez me tuer, mais le Portugal vengera ma mort, et vous aurez deux puissances européennes sur le dos.

« D'ailleurs je connais trop le roi de Dahomey pour croire que ce soit lui qui ait ordonné de traiter si mal des Européens; c'est vous qui êtes responsables de tout! »

Et il ajoute textuellement : « Et si par hasard c'était lui, je le considérerais comme le dernier des rois et le plus sale nègre que je connaisse. »

La gore est terrifiée, car dans tout autre temps de pareilles paroles auraient été punies immédiatement. Les autorités consentent alors à nous laisser partir et disent qu'elles enverront des hamacs pour passer la lagune et un cabécère pour nous faire ouvrir les chemins, afin que personne ne nous inquiète.

En effet, les hamacs ne tardent pas à arriver au fort. Le commandant Santos fait armer six de ses meilleurs soldats avec cent cartouches; il se met en grande tenue et vers une heure nous sortons tous, escortés par cette petite troupe, et bien décidés à ne plus nous laisser reprendre. Plutôt mourir!

Nous arrivons à la plage. Les Minas des Allemands lancent une pirogue à l'eau. Nous embrassons tous cordialement notre sauveur, et les nègres poussent dans la barre. La barre est belle, nous arrivons à la troisième lame; encore quelques secondes et nous sommes sauvés. Elle est passée, nous nous levons tous d'un seul coup comme mus par un ressort et nous poussons un formidable hourra.

Je ne veux pas finir ces lignes sans vous remercier, vous, père Dorgère, qui nous avez tant aidés dans ces moments difficiles par votre intelligence et votre connaissance du pays, qui avez été notre appui et notre soutien; vous, commandant Santos, brave officier, qui n'avez pas craint d'exposer votre vie pour nous.

Vos deux noms resteront éternellement dans notre souvenir, et si un jour nous racontons nos souffrances, et si notre voix est écoutée, nous dirons bien haut que c'est à vous que nous devons

la vie et la liberté, que c'est à vous aussi, à vos encouragements, à votre noble protection, que nous devons d'avoir pu sans faiblir porter haut et sans tache le nom et le pavillon de notre pays. Vive la France!

Quelques minutes après avoir passé la barre nous étions à bord du *Kerguelen*. Les officiers nous reçurent admirablement; je les connaissais d'ailleurs depuis quelques mois, le *Kerguelen* ayant mouillé sur rade un dimanche que je chassais le long de la plage; j'avais été à bord et j'avais amené à terre un jeune officier pour visiter Whydah. J'avais été présenté au commandant et nous avions parlé du Dahomey, nous doutant bien peu que dans si peu de temps nous nous retrouverions en de pareilles circonstances.

Le *Kerguelen* mit le cap immédiatement sur Kotonou; nous soupâmes joyeusement au carré des officiers tout en narrant notre captivité. On nous fit installer des matelas et nous nous endormîmes joyeusement bercés par ce brave navire où notre cou était dorénavant en sûreté. Le lendemain nous nous réveillons à Kotonou au milieu de l'escadre; on nous divisa un peu sur chaque navire pour que tout le monde eût des nouvelles fraîches du Dahomey. Je fus désigné pour le bord du *Rolland*, où je fus on ne peut mieux reçu. Nous

y restâmes jusqu'au lendemain, la barre étant mauvaise.

Le lendemain, la barre étant meilleure, nous descendîmes à terre, où nous fûmes reçus à bras ouverts par nos camarades; nous restâmes jusqu'au lendemain à Kotonou. Nous racontâmes, comme de juste, nos malheurs; eux nous racontèrent les attaques qu'ils avaient eu à repousser. Une nuit les Dahoméens leur ont donné un tel assaut qu'il s'en est peu fallu qu'ils ne s'emparassent de Kotonou, qui n'avait à ce moment presque pas de garnison et très peu de moyens de défense. Aujourd'hui Kotonou ne risque plus rien; on a établi des palissades et des fossés défendus avec de l'artillerie légère. Le lendemain de bonne heure on faisait armer le canot, et nous partions pour Porto-Novo. Dans la lagune nous rencontrâmes les corps de deux malheureux Sénégalais qui s'étaient noyés pendant une fausse manœuvre de la canonnière. Nous ne tardâmes pas à apercevoir Avantori, qui se trouve à l'entrée du lac Denham. Le drapeau français flottait majestueusement sur cette petite cité lacustre. Nos canotiers, émoustillés par la promesse de leur donner du tafia à l'arrivée, forcent sur leur pagaie; nous passons devant Affotonou, Quéténou et enfin le Toché. Nous sommes salués par quelques tirailleurs, et à midi sonnant nous atterrissions devant notre fac-

torerie, où un accueil sympathique et un bon dîner nous attendaient.

Dans l'après-midi nous allâmes voir les autorités militaires et M. Ballot, compagnon de Bayol lors de sa montée au Dahomey et remplissant alors les fonctions de résident. L'accueil fut charmant partout. J'eus le plaisir aussi de voir S. M. le roi Tofa, l'ennemi mortel de Béhanzin, couché dans son hamac avec ses habits multicolores et chamarrés d'or, affublé d'un képi de général en velours vert qui lui donne assez l'air d'un singe habillé; il fit arrêter son hamac et me serra la main, ce qui fut loin de m'émotionner beaucoup.

Porto-Novo est une des villes les plus commerçantes de la côte, mais sale, mal bâtie et très malsaine. Notre seule distraction était de temps en temps d'aller voir l'ossuaire du roi Tofa. Là, sur une claie, en face de la porte de son palais, se trouvaient toujours une cinquantaine de têtes coupées aux Dahoméens, car les Aoussas de Tofa se sont donné à cœur joie de trancher des têtes après le combat.

Une vingtaine de jours après notre arrivée, un vapeur allemand se trouvant en partance pour Marseille à Lagos, nous prenions le *Dady*, petit vapeur qui fait le service entre Porto-Novo et Lagos, et le lendemain soir nous faisions route vers

notre belle France, que quelques mois auparavant nous ne croyions jamais revoir.

Nous mîmes 24 jours pour faire la traversée, ne nous arrêtant que quelques heures à Las Palmas pour faire notre charbon, et huit jours après nous nous trouvions sur la Cannebière.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

ÉTUDE GÉNÉRALE SUR LE DAHOMEY

Nous, Européens, nous sommes toujours tentés d'appeler sauvages les nations qui ne nous ressemblent pas comme couleur, dont les usages sont différents des nôtres et dont nous ne comprenons pas la langue. C'est là une grosse erreur de notre part et qui nous attire bien souvent des mécomptes. Le Dahomey n'est pas peuplé de sauvages qui, comme par exemple la brute, ne vivent qu'au gré de leurs instincts sanguinaires. Bien loin de là; car, à côté des sacrifices humains qui s'accomplissent régulièrement toutes les années dans la capitale et qui, malgré leur barbarie apparente, ont une raison d'être, on trouve dans ce pays des lois remarquables et bien en rapport avec le peuple qu'elles

régissent. Il se passe là ce qui se passait chez nous il n'y a pas longtemps encore. Les rois dahoméens, comme aux temps de la féodalité, ne règnent et n'assurent leur pouvoir que par la terreur qu'ils inspirent à leurs sujets, aux yeux desquels ils sont d'ailleurs presque d'essence divine en leur qualité de chefs de la religion. A ce titre ils sont obligés de suivre les coutumes de leurs ancêtres. Un roi qui romprait brusquement avec les coutumes de ses ancêtres perdrait tout son prestige aux yeux de ses sujets. De là les sacrifices humains qui, comme nous verrons plus tard, sont une nécessité politique et surtout religieuse et rappellent absolument les pages sanglantes de nos histoires européennes, l'Inquisition, la Saint-Barthélemy et la Révolution. Nous condamnons une nation primitive et la trouvons indigne d'exister ; nous lui faisons une guerre injuste dans laquelle tous les torts sont de notre côté, et cela au nom de je ne sais quelle civilisation, sans regarder notre passé, sans même réfléchir que c'est nous Européens qui avons été les premiers à leur donner le mauvais exemple. Qu'ont en effet appris ces sauvages de leurs premiers contacts avec les blancs? la traite; et comme exemples ils ont eu sous les yeux la férocité avec laquelle les négriers menaient les esclaves; ils

ont vu quel mépris le blanc faisait de la vie d'autrui dans ces affreuses traversées où tantôt on supprimait des bouches inutiles, ou bien au cours desquelles, surpris par un croiseur, le négrier noyait sa compromettante cargaison. Et même aujourd'hui est-ce que ces engagements soi-disant volontaires, protégés et encouragés par certains gouvernements, n'engagent pas les rois du Dahomey à continuer leurs incursions chez les peuplades qui les environnent et à dépeupler cette partie de l'Afrique déjà si éprouvée par l'ancienne traite? Ne sont-ils pas la cause directe de ces massacres réguliers que le roi fait exécuter dans sa capitale pour maintenir parmi ses guerriers et ses amazones l'instinct belliqueux, les aguerrir à l'horreur des combats et leur faire acquérir une habileté qui leur assure la supériorité dans les combats de noirs à noirs, qui se font toujours à l'arme blanche? Nous avons donc tort de reprocher à ces peuples une barbarie sur laquelle nous spéculons et que nous entretenons soigneusement, sans voir qu'à côté on trouve des lois, des institutions et une organisation parfaitement appropriées au pays, sans nous douter que nulle part au monde la police n'est aussi bien faite, et qu'il n'existe un système douanier aussi parfaitement compris. L'administration de ces sauvages, on ne saurait trop le dire, fonctionne

très bien, quoique complètement dépourvue de paperasses. Les crimes sont sévèrement punis; aussi sont-ils très rares dans le Dahomey. Il nous arrive souvent de traverser le pays avec des groupes très importants, seuls avec nos hamaquaires, ayant pour toute arme un stick, et il n'y a pas d'exemple d'Européen qui ait été arrêté et dévalisé. Quelle est la contrée dite civilisée qui pourrait assurer une pareille sécurité?

Mais allons plus loin dans l'étude du pays, en commençant par celle du chef suprême, le roi.

Le roi, appelé Dada par les gens du pays, est le maître absolu; terres et gens lui appartiennent : la propriété n'est qu'une tolérance; nos factoreries mêmes, quoiqu'ayant bien et dûment été payées, sont appelées « maisons du roi ». Il est vrai qu'il n'en a jamais revendiqué la propriété. Le roi donne des terres et des esclaves aux hauts personnages du pays, qui en retirent le bénéfice en cueillant le fruit du *dindé* et en en extrayant l'huile; mais il peut leur en retirer la propriété suivant son bon vouloir ou empêcher la cueillette des fruits sur une certaine partie du territoire, ce qu'il fait quelquefois pour punir quelqu'un ou une partie de la population. Tout le long de la côte, les mœurs se sont un peu modifiées sous l'influence d'un long contact avec les Européens; aussi cette partie du Dahomey sem-

Amazones-archers combattant.

ר

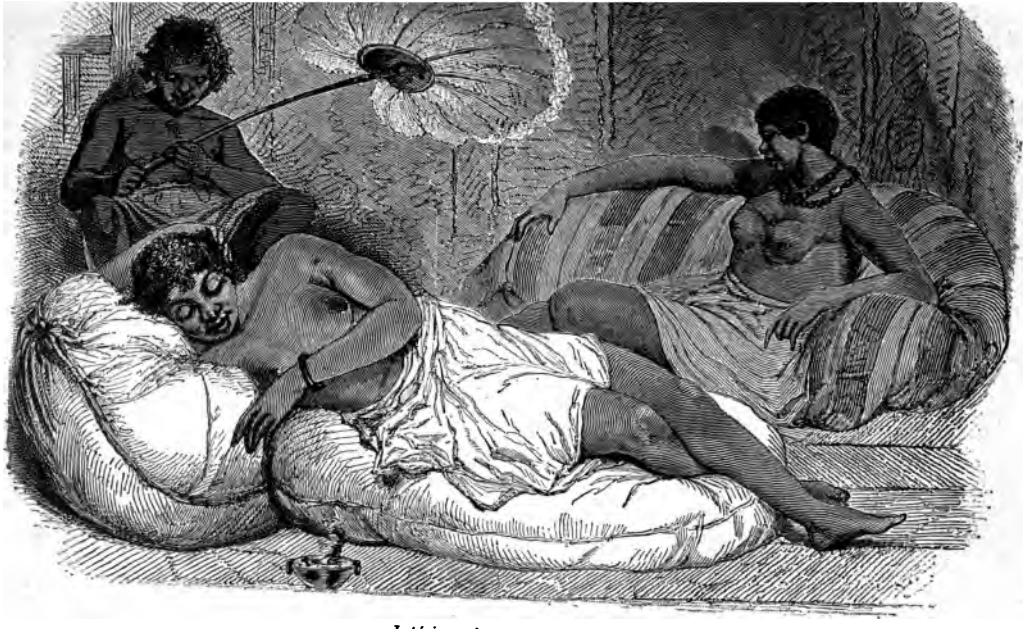
ble-t-elle régie par un tout autre procédé; les lois et les règlements y sont appliqués avec moins de rigueur.

Le roi a pour l'aider dans la gestion de son royaume un conseil composé de ses principaux chefs qui, tous, appartiennent à sa famille, à en juger par les traits caractéristiques qui les rapprochent de la personne du roi. Mais malgré ses ministres et malgré son autorité il est soumis à la puissance occulte des féticheurs, dont il prend les premiers grades en montant sur le trône. La femme, qui ordinairement dans le Dahomey, comme d'ailleurs dans toute l'Afrique, est regardée comme un être inférieur, s'élève d'un degré lorsqu'elle est femme du roi; celui-ci, polygame effréné, a eu plus de huit cents femmes. Tout le monde s'écarte sur leur passage et détourne respectueusement la tête. Malheur à qui les insulterait ou les profanerait de ses regards! il serait immédiatement châtié sévèrement.

Le roi possède un certain nombre d'eunuques pour la garde de ses femmes. Ces eunuques sont très puissants. Ce sont plutôt des chefs chargés de diriger les salams occupés par les femmes que de véritables gardiens. Les femmes du roi ont une part considérable dans la politique du pays; elles assistent au conseil, leur avis a un grand poids auprès

du roi. Ce sont elles qui lui rafraîchissent la mémoire sur certains faits et lui soufflent ses discours ou ses allocutions aux chefs et aux peuples. Tout ce qui touche aux femmes du roi devient sacré. Il existe même dans le pays une petite bergerette très commune, appelée « oiseau de la reine »; il est expressément défendu de les toucher ou de leur faire du mal, aussi ces gracieux petits oiseaux sont d'une familiarité étonnante, entrent dans toutes les habitations, viennent aux pieds des gens avec une confiance étonnante. L'influence des femmes du roi est telle que chaque factorerie est, dit-on, représentée auprès du roi par une de ses femmes qu'on appelle la mère des blancs et qui est chargée de défendre les intérêts de ces adoptifs auprès du roi quand les circonstances l'exigent. Les chefs des amazones ont les mêmes prérogatives que les femmes du roi et ont le pas sur les chefs du pays.

Les fils de roi dès qu'ils sont arrivés à l'âge où ils échappent aux soins de leur mère sont immédiatement mis à rude école. Ils deviennent les petits domestiques des grands chefs du pays, portent la pipe ou les armes du cabécère et le suivent partout dans les conseils. C'est là qu'ils apprennent à devenir de profonds diplomates. A la guerre ils apprennent de leur mentor le maniement des armes, la tactique, les ruses de leurs ennemis et la



Intérieur du harem du roi.

manière de les combattre. Quand le roi commence à vieillir, il choisit parmi ses fils le plus intelligent et le plus apte à le remplacer; son père lui fait alors construire un palais des *missangles* : on nomme ainsi un palais dont les bases sont construites avec de la terre dans laquelle on jette des bijoux, de l'or, de l'argent, du corail; le tout est délayé avec du sang humain et forme les fondations du palais. Il devient alors prince héritier, s'occupe des affaires de l'État, membre du conseil, jusqu'au jour où son père, épuisé par les débauches et les abus alcooliques, devient complètement hors d'état de régner; il prend alors en main les rênes de l'État et à la mort de son père monte à son tour sur le trône. Cette succession est quelquefois rendue plus rapide au moyen du poison.

Les rois du Dahomey une fois par semaine vont à la porte de leur palais et y siègent entourés de de leurs femmes et de leurs chefs. C'est ce qu'on appelle le « jour du roi ». C'est un jour férié : les marchés sont fermés, personne ne travaille, tout le monde est admis à lui parler. Esclave ou grand chef, chacun a le droit de venir se prosterner devant le roi, le front dans la poussière, et de lui exposer ses griefs ou ses réclamations. Mais pour échapper à l'ennui de ces présentations et de ces cérémonies il existe dans le palais des sosies du

roi qui imitent sa voix, son geste et sa physionomie, et qui le remplacent dans une foule de circonstances.

Une loi religieuse du pays interdit au roi de voir la mer et d'en entendre le bruit. Elle a été imposée par les féticheurs pour éviter que, sous l'influence et au contact des blancs, les rois, oubliant les coutumes du pays, n'échappent à leur influence et ne leur enlèvent leur plus beau revenu, le fétichisme.

Nous nous trouvons donc, on le voit, en présence du roi autocrate d'une nation guerrière et policée, en face d'une espèce de civilisation nègre, dont nous allons plus loin étudier les individualités.

Le Dahoméen est un des beaux types de la race noire, d'une taille généralement au-dessus de la moyenne, surtout dans l'intérieur, où la race est plus pure et plus noire que le long de la côte, où les croisements avec les Européens lui donnent une couleur plus claire, plus rougeâtre.

Le Dahoméen a la figure intelligente, le corps bien découplé, les muscles saillants, le nez légèrement épaté, la lèvre forte. Le front quoique étroit n'est pas bas et n'offre pas cet aspect de brutalité que l'on retrouve chez beaucoup de races noires; doux et facile à conduire dans les circonstances ordinaires de la vie, il devient indomptable, d'une férocité inouïe, lorsque, fanatisé par les sacrifices

Intronisation ou sacre du roi Bâhadou,

humains et les pratiques des féticheurs, il est conduit au combat, enivré par les danses guerrières et les boissons alcooliques qui lui sont distribuées largement avant l'attaque. D'une sobriété extraordinaire par contre habituellement, se contentant comme nourriture, même dans les plus grandes marches et dans les travaux les plus fatigants,d'un akassas, boule de pâte de farine de maïs légèrement fermentée, delayée dans un peu d'eau, il devient d'une gloutonnerie étonnante lorsqu'il en a les moyens; ingurgitant des quantités fabuleuses de nourriture et buvant de l'horrible tafia comme de l'eau. Très gai au demeurant, aimant la plaisanterie, et riant à propos de tout, s'amusant comme un enfant avec un rien, aimant passionnément la danse, qui est sa plus grande distraction, il ne se sent plus, ne tient plus en place dès qu'il entend le rythme d'une danse du pays cadencée par le marteau d'un tonnelier ou par un gavroche sur la première caisse de genièvre venue; alors sa figure s'éclaircit, sa face mime toutes les phases de la danse, il accompagne la musique en se frappant la poitrine et en exécutant des contorsions et des entre-chats du dernier comique. Comme autre distraction, le jeu est une de celles qui lui tiennent le plus au cœur. Leurs jeux sont tous des jeux de calcul, dans le genre du jacquet ou du jeu de dames.

Les contes et les chansons l'amusent beaucoup.

La première idée qui lui passe par la tête devient le motif d'une chanson; le blanc qui passe, un oiseau, le moindre petit fait se produit-il, que le chanteur de la bande compose aussitôt une chanson sur un rythme nasillard qui rappelle les rapsodes algériens. Au moment de la pleine lune, les veillées se prolongent fort tard dans les salams, et tout le monde s'en donne à cœur joie à danser, à chanter et à conter des histoires, en accompagnant le tout d'une musique infernale jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

La population mâle du Dahomey est répartie en plusieurs castes : la première est celle des chefs; mais elle n'est pas, comme dans certaines contrées, une caste noble fermée au prolétaire et dans laquelle ce dernier ne peut entrer. Bien loin de là, il n'est même pas rare de voir un esclave arriver aux plus hautes dignités de l'État, même souvent un esclave qui comme naissance appartient à une autre peuplade. Tel Cussugan par exemple, le cabécère de Whydah, qui a traité pendant les hostilités avec le commandant Fournier et qui est un Nago amené tout jeune comme prisonnier de guerre. Néanmoins la noblesse n'en est pas moins une des castes les plus puissantes et des plus à craindre.

Chef. — (Gravure extraite de l'*Illustration.*)

Le chef dahoméen, ne recevant aucune solde du roi, ne vit qu'en punissant les gens qui sont sous sa domination, en leur créant des différends qui les amènent devant son tribunal, circonstance dont il profite pour les rançonner et les dépouiller d'une partie de leurs biens.

Rien n'est plus amusant que de leur voir rendre justice. Un indigène a-t-il surpris un de ses voisins à lui voler un cabri, le cabécère fait venir l'accusé et l'accusateur à qui il commence à demander un cadeau pour lui rendre justice; le cabri est amené comme pièce à conviction, l'accusé et le dénonciateur se démenant comme deux diables dans un bénitier, l'un pour prouver que le voleur est coupable, l'autre pour se disculper; le cabécère les excite le plus qu'il peut et amuse l'auditoire par ses reparties, ses fleurs de rhétorique, tout comme le plus fin de siècle de nos présidents de cour d'assises; et en fin de compte garde le cabri objet du litige et condamne le délinquant à une amende plus ou moins forte suivant la gravité du fait. Mais si l'accusé a eu soin en homme intelligent de faire un cadeau beaucoup plus fort que celui de l'accusateur, le cabécère, en magistrat retors, trouve le moyen de faire retomber la cause sur le dénonciateur et le condamne. Dans nos factoreries il nous arrivait souvent que les porteurs nous dérobaient

une bouteille de gin, en portant la charge, ce qui est une perte très minime, mais qui n'en est pas moins ennuyeuse et qui se renouvellerait si nous ne portions pas plainte à la gore; l'individu était chicoté, mais cette correction nous coûtait une caisse entière que nous étions obligés de donner au juge.

Les chefs ont encore une autre corde à leur arc pour combler la lacune du code dahoméen qui ne permet pas aux fonctionnaires dahoméens d'émarger au budget de l'État; lorsque le roi est sur le point d'entrer en campagne, ou lorsqu'il trouve que les ressources de l'État diminuent, il comble le déficit de sa caisse par une opération qu'on appelle le « crochage » : les autorités font saisir au nom du roi bêtes et gens. Les gens servent à monter les charges à la capitale ou à faire des soldats, et les animaux vont grossir les troupeaux du roi. Mais ils n'y arrivent pas tous, car une bonne partie reste entre les mains des cabécères. Il en est de même pour les esclaves que le roi fait vendre au retour de ses expéditions : un esclave mâle ou femelle vaut environ huit livres à la capitale, mais pour l'avoir à la côte il faut en passer par les autorités, et l'esclave double de valeur.

A côté des chefs se trouvent les féticheurs. Ceux-

là font montre de moins d'apparat et d'ostentation, mais leur pouvoir n'en est pas moins grand pour être occulte. Les rois mêmes sont obligés de s'incliner devant leurs décisions. Malheur à qui les contrecarre dans leurs desseins, il ne tarde pas à disparaître. On s'en est débarrassé par le poison lent, versé avec une subtilité étonnante par une main inconnue, que même prévenu et usant de la plus grande vigilance on ne peut éloigner. L'individu ainsi empoisonné commence par dépérir comme un individu atteint d'une maladie de langueur; il traîne, allant toujours en s'affaiblissant tandis que le poison continue toujours sûrement son œuvre; les remèdes n'ont aucun effet sur l'homme intoxiqué; nos docteurs eux-mêmes souvent ne reconnaissent pas l'empoisonnement et traitent le malade comme une personne usée par l'anémie tropicale ou par les accès de fièvre bilieuse, qui malheureusement ne sont pas rares dans ces pays. La pharmacopée toxique des féticheurs est des plus variées. Certains de leurs poisons ont un effet foudroyant, d'autres au contraire sont lents et n'arrivent au dénouement fatal qu'au bout d'un mois. Personne, les Européens pas plus que les naturels, n'est à l'abri de leurs maléfices, et plus d'un missionnaire a payé de sa vie sa curiosité de connaître le fétichisme.

Les féticheurs ajoutent au culte des fétiches la médecine.

Leurs médicaments sont des herbes et des simples qui réussissent quelquefois très bien dans les maladies apparentes, surtout les blessures; mais pour se donner de l'importance ils entourent toujours leur médication de sortilèges et de grimaces ridicules. Les féticheurs sont très reconnaissables à leurs pagnes blancs. Ils portent dans les cérémonies un grand bâton dont le haut est séparé en deux parties comme les branches d'une fourche.

Le métier est lucratif, car, outre les bénéfices qu'ils retirent de leurs consultations médicales, ils ont la vente des poisons qui servent aux vengeances particulières. Les lois du Dahomey punissent de la peine de mort celui qui répand le sang; aussi les noirs pour se venger entre eux emploient-ils le poison, qui ne laisse pas de preuves. Les horoscopes et la lecture de l'avenir dans les entrailles fumantes des poules et des cabris sont encore du domaine des féticheurs.

Les entrailles de poules décident du résultat d'une guerre entreprise, mais pour l'avenir des rois on ne peut le lire que dans des entrailles humaines.

Ce sont aussi les féticheurs qui sont chargés

d'offrir à Ekba, le dieu du mal, des sacrifices humains pour qu'il éloigne de la capitale ses maléfices. Ekba est représenté par un bonhomme accroupi, en argile grossièrement façonnée; les yeux sont marqués par deux cauris et les dents par une rangée de cauris, l'ouverture en dehors, ce qui donne à ces idoles un aspect hideux. Les victimes destinées à Ekba sont liées, repliées sur-elles mêmes, les jambes au corps serrées contre la poitrine, sur une petite plate-forme en bambou qui sert ordinairement à porter plusieurs pots d'huile à la fois et qu'on appelle *koko* dans le pays, puis portées devant le fétiche. Le mingan, grand chef du pays, féticheur et exécuteur, commence la cérémonie en tranchant d'un seul coup d'un couteau à lame d'argent la tête de la victime, gonflée et congestionnée par le sang qui s'y est accumulé à cause de la position du corps. Il jaillit sur un énorme phallus qui agrémente toujours cette sanguinaire divinité. Le mingan abat quelquefois plusieurs têtes de suite; la cérémonie continue alors par un féticheur moins élevé en grade avec un couteau de cuivre, puis avec des lames de fer par les petits féticheurs. Dès lors le massacre devient général : les amazones et les guerriers prennent part à leur tour à cette tuerie. Le roi, impassible du haut de la véranda où il trône, assiste à cette hécatombe. Les victimes lui sont présentées

liées sur leur koko, puis jetées à la populace; le tafia coule à flots, car le roi est généreux dans ces fêtes religieuses. L'ivresse arrive alors à son paroxysme ; les victimes ne touchent même plus par terre : elles sont enlevées, déchiquetées, taillades et les amazones en furie se vautrent dans le sang à la lueur blafarde des torches.

Un usage veut qu'au commencement de la cérémonie, lorsque les principaux dignitaires du couteau ont fait leurs preuves, on passe le couteau aux personnages importants, aux négociants indigènes qui se trouvent quelquefois là et qui tous sont des catholiques sortant des missions. On leur présente le couteau, mais ceux-ci s'excusent en remerciant de l'honneur qu'on leur fait, et les nouvelles victimes sont abandonnées à la soldatesque. Cela ne se passe cependant pas toujours ainsi. L'un d'eux, en effet, ennemi mortel des Européens et des missionnaires, très bien en cour auprès du roi, demanda la faveur d'être le bourreau des blancs, prit le couteau et, rompant avec toutes les traditions, il s'avança pour trancher une tête, offrant aux yeux étonnés de la multitude le spectacle, qui ne s'était jamais vu, d'un homme habillé à l'européenne qui tranche une tête tout comme un soldat du pays. Mal lui en prit, son bras était fort, son cœur endurci, mais il manquait d'adresse.

Le peuple se disputant les têtes des victimes.

Son bras s'abattit dans un coup vigoureux; mais la lame du couteau heurta l'os de l'épaule et ne trancha la gorge qu'à moitié. Le sang jaillit par côté sans toucher au fétiche et il fut obligé de s'y reprendre pour trancher la tête, tous faits qui sont considérés comme devant porter malheur. Il tomba en disgrâce et finit même ses jours dans une oubliette du palais du roi.

Les féticheurs n'ont pas que le poison pour accomplir leur vengeance, surtout vis-à-vis des grands : ils déclarent au roi l'individu qu'ils poursuivent de leur vengeance comme coupable d'un crime de lèse-majesté ou coupable d'insulte aux dieux, profanateur de quelque fétiche. Le prévenu, traîné devant le tribunal du roi, se défend du mieux qu'il peut pour établir son innocence. Si le roi doute de sa culpabilité, les féticheurs le soumettent alors à l'épreuve du *juramento*, sorte de jugement de Dieu. Pour cela ils font un grand sacrifice au fétiche qui doit décider si le prévenu est coupable et on lui présente une coupe pleine d'eau fétichisée par leurs invocations; s'il est innocent, il doit sortir de l'épreuve sain et sauf, sinon il meurt dans d'horribles souffrances. Il est bien entendu que quand c'est un ennemi, l'eau est toujours empoisonnée. Ce subterfuge leur sert souvent pour sauver un des leurs et proclamer son innocence.

Mais les rois ne sont pas toujours faciles à mener et les féticheurs n'ont pas toujours la partie belle.

L'exemple suivant va nous le prouver : La saison des pluies était arrivée depuis longtemps, et malgré tous les sacrifices, les invocations, et les processions des féticheurs et des féticheuses, le manioc et le maïs séchaient sur pied et le pays était menacé d'une affreuse disette. Le peuple commençait à murmurer. Un grand crime devait avoir été commis et les fétiches courroucés punissaient le pays. Toutes les suppositions allaient leur train et le peuple était exaspéré. Le roi, sachant aussi bien que ses confrères d'Europe que c'est au moment des grandes calamités que le peuple surexcité sort de son obéissance et se laisse aller aux plus grandes représailles, surtout dans un pays comme le sien où le peuple est pas mal pressuré, le roi risqua un grand coup pour assurer la stabilité de sa couronne. Il fit appeler les féticheurs et leur dit que si dans trois jours il ne pleuvait pas, il les ferait chicoter; la pluie ne tomba pas et il les fit chicoter. Il est vrai de dire que ce furent les féticheurs subalternes qui, comme toujours, payèrent pour les gros.

La pluie me rappelle un fait qui s'est passé dans notre factorerie; nous avions deux charmantes gazelles, le mâle et la femelle, élevés au

biberon avec sollicitude par un de nos agents. Les deux animaux avaient grandi rapidement et faisaient l'admiration de tous les Européens qui venaient nous visiter; très familières, elles mangeaient dans le creux de la main et montaient jusque dans la salle à manger au moment des repas, avec Jacques, un gros singe très familier aussi. Elles constituaient une grande distraction pour nous. Or ces gentils animaux sont respectés dans le pays comme des fétiches malfaisants, portant le malheur et la stérilité partout où ils passent, et pourtant ils n'ont jamais fait de mal qu'aux plantations de maïs et de manioc; mais dès qu'un d'eux s'approche des habitations, il est chassé et massacré.

Sachant le peu de sympathie que provoquent ces animaux dans le pays, nous veillions avec le plus grand soin à ce qu'ils ne sortissent pas de la factorerie, car on nous les aurait tués, et nous avions rendu nos employés responsables de leur fuite ou du mal qui aurait pu leur être fait. Les noirs avaient fini par s'y habituer; beaucoup les caressaient, et les autres plus tenaces dans leurs idées se contentaient de les menacer du geste ou du bâton sans oser y toucher, car ils savaient qu'il aurait pu leur en coûter chaud. Nous étions à l'époque des grandes pluies, et malgré les sacrifices des féticheurs et les

processions de féticheuses il ne pleuvait pas. Un soir on venait de sonner la cloche, les ouvriers s'étaient retirés. Le yavogan vint nous voir avec une suite peu nombreuse. C'était une visite intime dont il nous honorait. Nous allâmes au-devant de lui et le fîmes monter sur la véranda. Après les salutations d'usage il s'assit; les mouleks apportèrent des verres, nous lui offrîmes des rafraîchissements et des cigares, mais il ne riait pas comme d'habitude, il paraissait embarrassé. Quant à nous, flairant quelque chose de louche là-dessous, nous attendîmes qu'il prît la parole et qu'il nous exposât le but de sa visite à cette heure indue. Enfin il se décida et commença en ces termes : « La saison des pluies est arrivée depuis longtemps, et il ne pleut pas; tu sais que la sécheresse amène la famine, ce qui est une calamité pour le pays. »

Nous lui répondîmes qu'il fallait espérer que sous peu les pluies allaient arriver et amèneraient avec elles la fécondité dans le pays, que le maïs et le dindé promettaient cette année-là une opulente récolte ; puis nous nous regardâmes entre nous, nous demandant ce qui allait sortir de tout cela. Le yavogan fit une longue pause, fumant son cigare et regardant monter vers le ciel les bouffées bleuâtres qu'il envoyait; il paraissait de plus en plus embarrassé. Enfin il prit son courage à deux

mains : « Tu sais que les gazelles », nous dit-il en les montrant toutes les deux, qui, inconscientes de ce qu'on s'occupait d'elles, prenaient leurs ébats au milieu de la cour, « sont des animaux malfaisants; ce sont elles qui portent malheur au pays, il pleut partout, dans la capitale, il n'y a que dans cette partie du pays qu'il ne pleut pas; il faut que tu te débarrasses d'elles, autrement il ne pleuvra jamais et ça causerait la misère parmi le peuple. » Il avait enfin lâché son grand secret. Malgré cela nous espérâmes tout de même nous en tirer avec un cadeau, sachant qu'il n'y a rien de tel pour changer les idées des grands chefs; mais promesses de cadeaux, cajoleries, rien n'y fit. Il ne cessait de répéter : « Ce sont les féticheurs qui l'ont dit, il faut que tu te débarrasses des gazelles ».

Il n'y avait pas à réfléchir, un refus de notre part eût amené la fermeture de la factorerie. Il aurait fallu faire ensuite des cadeaux pour la rouvrir et les gazelles y auraient passé quand même.

Je pris mon fusil, et j'allai les exécuter immédiatement.

Déjà nous nous promettions de nous régaler de leur chair, qui est délicieuse, et d'en faire profiter nos voisins, lorsque le yavogan en voyant mon fusil m'arrêta aussitôt : « Ne fais pas cela, me fit-il dire; si tu tues ainsi les gazelles, leur sang sera

répandu par terre : l'esprit resterait dans la contrée et continuerait à lui porter malheur. » A la fin cela devenait par trop fort, nous commencions à être très ennuyés de cette histoire; bref il fut convenu qu'on les ferait descendre à la plage et qu'on les embarquerait sur le premier navire qui passerait. Le yavogan prit congé de nous, mais les adieux furent très froids; nous étions en effet très vexés de cette sotte histoire qui nous arrivait, et faisions de tout notre cœur des vœux pour qu'il ne plût pas de longtemps.

Le lendemain les gazelles furent envoyées à la plage, où on les enferma dans un magasin : l'une mourut le lendemain d'ennui; quant à l'autre, nous en fîmes cadeau aux Allemands, qui l'embarquèrent à bord d'un vapeur anglais qui se rendait à Hambourg.

Si la bonne petite bête vit encore, elle doit orner maintenant un parc hambourgeois, ou quelque muséum de sa peau et de son squelette si elle est morte.

Nos vœux d'ailleurs ne furent pas exaucés : le jour même du départ de la gazelle de la plage il tomba une pluie diluvienne.

Les Dahoméens, comme toutes les peuplades africaines, ne sont pas agriculteurs; le sol très riche du Dahomey leur fournit en très peu de

temps la quantité de céréales nécessaire à leur entretien : aussi chaque bourg, chaque ville ne sèment-ils que ce qui leur est indispensable pour se nourrir pendant l'espace de temps qui s'écoule entre les deux récoltes annuelles. On ne cultive guère au Dahomey que le maïs, le manioc et une espèce de haricot dont ils sont très friands; aussi la classe des laboureurs n'existe pas chez eux à proprement parler. Ce soin est en général confié à de vieux esclaves. Voici le procédé :

Lorsque la saison sèche approche de sa fin et que le moment des pluies va arriver, on met le feu aux espaces de terrain qui sont destinés à être cultivés et qui sont tout couverts de grandes herbes parasites. Rien n'est plus curieux, le soir, à cette époque-là, que de voir de tous les côtés de la ville de grands feux allumés simulant un vaste incendie dont le pays est étreint et qui menace de tout envahir : mais il n'y a rien à craindre, car les naturels connaissent la région et savent que le feu sera arrêté à un moment donné par une lagune ou un bouquet de palmiers, et comme l'incendie n'a pas été assez violent pour attaquer la terre, celle-ci se trouve seulement débarrassée de ces herbes encombrantes et couverte d'un humus fécondant.

Voilà le premier travail, puis on attend les premières ondées qui annoncent la saison des pluies

et ramollissent la terre, laquelle sans cela serait trop dure. Pour être ensemencée on procède alors au second travail. Les vieux esclaves, aidés des femmes et des esclaves qui n'ont pas de travaux plus importants à faire, commencent à tracer de petits sillons avec une toute petite bêche, courte et des plus rudimentaires : un bout de bois noueux et recourbé en forme le manche; quant au fer, comme il n'a pas de douille pour recevoir le manche, celui-ci est planté dans la partie recourbée, dont le bec le maintient et l'empêche de se tordre. Les noirs du Dahomey n'ont aucune idée de la charrue et du labour au moyen des bœufs; le bétail d'ailleurs est rare à la côte.

Le terrain étant ainsi préparé, on sème; le soleil et la nature sont chargés du reste. Lorsque les céréales sont mûres, on fait la récolte; on garde ce qui est nécessaire pour la consommation, le reste est envoyé et vendu dans les parties moins favorisées.

Le noir ne songe jamais à l'avenir : aussi, dans les années de sécheresse, la famine sévit-elle avec une intensité étonnante.

Il est parmi les gens du pays une branche d'artisans très estimée, ce sont les forgerons. Rien n'est aussi curieux que de voir les vieux forgerons avec leur barbe grisonnante, leurs lunettes à cali-

fourchon sur leur nez camard; car ils ont tous des lunettes, et des lunettes à monture d'argent, ne vous en déplaise.

Les forgerons forment une corporation, une caste tout à fait en dehors de celle des autres ouvriers; ce sont eux qui aiguisent et fabriquent les fameux couteaux du Dahomey, dont quelques-uns sont très curieux par leur forme et leurs ciselures; ils réparent les armes, et confectionnent les balles. Comme le plomb est rare dans le Dahomey, ces dernières sont en fer, ce qui abîme beaucoup les canons des fusils : aussi n'est-il pas rare de les voir éclater.

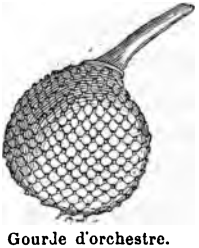
Les forgerons sont aussi curieux à voir travailler.

Examinons un de leurs ateliers. C'est une grande cave ouverte à tous les vents, contenant trois ou quatre forges, ce qui fait que presque toujours ils travaillent par groupes, par association. La forge se compose d'une masse d'argile représentant un fétiche grossièrement façonné, devant lequel est le fourneau; le soufflet est formé de deux peaux de chèvre cousues et munies d'une poignée qu'un aide presse alternativement, ce qui produit un courant d'air continu sur le feu. Le charbon est remplacé par des coquilles sèches d'amandes de palmes qui, contenant une certaine quantité de corps gras,

produisent une chaleur plus intense que le bois; l'enclume est un gros bloc de fer ou la culasse

Instruments de répression destinés aux esclaves.
(Gravure extraite de l'*Illustration*.)

d'un vieux canon. Le marteau est inconnu ou ils ne s'en servent pas pour forger; ils emploient à la

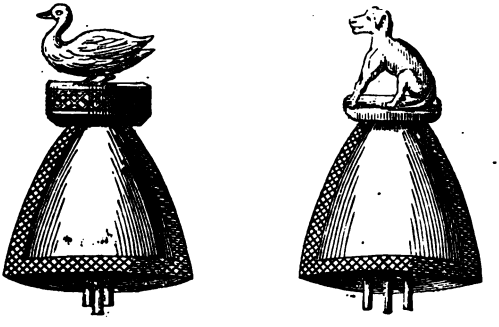


Gourde d'orchestre.

Sonnette du *cambodé*.

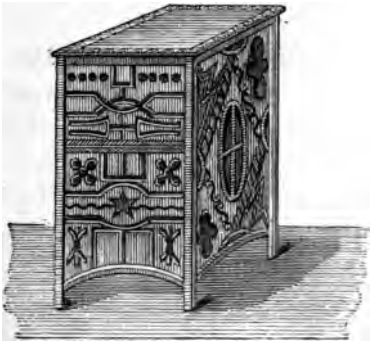
place un gros cylindre en fer court dont un des bouts plus minces sert de manège, et malgré cela, avec des outils aussi primitifs, ils arrivent à fabri-

quer une quantité considérable de petits objets en fer qui réellement ne sont pas trop mal, tels que



Clochettes d'orchestre.

des colliers et des chaînes pour les esclaves, de petites lanternes en fer supportées par une tige de



Escabeau sculpté.

fer sur lesquelles sont représentées des figures d'animaux, des serpents, des crocodiles, des son-

nettes, des clochettes, des gourdes et des instruments de répression pour les esclaves. Ces lanternes servent à orner les fétiches. Une fabrication spéciale est aussi celle des lances de fer ondulées dont la pointe représente une tête d'animal, ce qui sert aussi à orner les fétiches; enfin, ils fabriquent des serrures avec clef, mais, on le conçoit, d'un

Urne ou vase en bois sculpté.

Tambour de guerre.

modèle très primitif et dans lesquelles il n'y a pas de ressort : c'est simplement un loquet mis en mouvement par la clef.

Beaucoup de forgerons joignent à leur talent de travailler le fer le métier de bijoutier et fabriquent des bracelets en argent, très curieux, représentant souvent, comme principal motif, un canon monté sur son affût avec des roues, probablement parce que tous ceux du Dahomey n'en ont plus; d'autres

portent deux cornes très aiguës, ce qui doit être un emblême de fétiche. Ils fabriquent aussi beaucoup de bracelets moitié argent, moitié cuivre, des bagues en argent et en or, très bien travaillées et représentant les signes du Zodiaque.

Dans l'ordre des corporations, après les forgerons viennent les charpentiers et les tonneliers. Ceux-là affectent des allures de gens civilisés. Ils adoptent tous le vêtement européen, le pantalon, la chemisette et la veste, quelquefois en lambeaux, mais peu leur importe, ils sont habillés, ou du moins se considèrent comme habillés à la mode des blancs; ils sortent presque tous des missions et ne sont employés que par les factoreries.

Il faut aussi dire un mot du guerrier dahoméen.

Jeunes, grands, forts et robustes, ils viennent presque tous de l'intérieur; ils sont plus noirs et ont l'air plus sauvages, les traits plus bestiaux, que les gens de la côte. Leur armement se compose d'un vieux fusil à pierre et d'un couteau-manchette; leur tenue de guerre est un petit pantalon s'arrêtant à mi-jambe et fendu de côté, une chemisette sans manches, ouverte sur la poitrine, serrée à la taille par leur pagne, qu'ils roulent et qui leur sert de ceinture; le bas de la chemisette forme alors un petit jupon très plissé. Leur tête est recouverte d'un bonnet phrygien de cou-

leur voyante ou d'un chapeau à larges bords recouvert de peau de singe noir: lorsqu'ils ont un grade, ces chapeaux-là leur sont généralement donnés par le roi à la suite d'un acte de valeur ou après une mission bien remplie. Les guerriers, ne recevant aucune solde du roi et en dehors du temps où ils sont en campagne, pourvoient eux-mêmes à leur entretien, en se livrant à certains travaux en dehors de leur service; ce sont eux qui couvrent les maisons, qui font les sacs en paille de mandille, coupent du bois, confectionnent des nattes. En temps de paix, leur service n'est pas bien fatigant : ils montent la garde à la plage et au décimère, et cela avec une désinvolture étonnante; allongés sous de petits toits en paille soutenus par des piquets, ils montent ainsi leur faction dans la position d'un homme qui dort; mais, doués d'une excellente vue et d'une ouïe très fine, ils n'en veillent pas moins. Ils accompagnent les chefs dans les promenades de gala et se réunissent plusieurs fois par semaine, sur certaine place, pour y exécuter les danses et y chanter les grandeurs de Dada.

Le gros des guerriers dahoméens n'abandonne jamais la capitale.

Les marchands se divisent en trois catégories : le petit marchand, l'acheteur du roi, et les grands négociants du pays. Le petit marchand est un homme

Soldat du Dahomey.

faires, vous demandez, vous vous renseignez et vous finissez par en savoir le motif; il faut alors faire un cadeau à l'acheteur du roi pour qu'il lève l'interdit dont il a frappé votre factorerie. Quand ils ont fait de grands achats pour le roi, ils font ramasser tous les esclaves au nom du roi pour porter les marchandises à la capitale, et cela sans donner une obole au propriétaire : c'est la réquisition.

Le grand négociant noir est autre chose. Très infatué de lui-même, il s'habille à l'européenne, a pris tous les usages européens et se fait même appeler blanc parce qu'il porte notre costume. Quel n'est pas aussi l'étonnement de l'agent nouveau lorsque le moulek vient lui dire qu'un blanc le fait demander et qu'il voit un superbe nègre vêtu à l'européenne avec beaucoup de recherche, comme chaîne et montre en or, parasol, souliers bien cirés, et avec cela une morgue sans égale, voulant tout acheter, parlant de chiffres ronds comme de très petites sommes, mais oubliant souvent de payer. Élève de la mission,où il a appris à peu près à lire et à écrire, il ne manque pas une messe ou une fête, et pour singer les mœurs européennes, qu'il ne connaît que par ouï-dire, il y va accompagné de sa femme, habillée aussi à l'européenne, qui serait peut-être très bien avec le costume du pays, mais, revêtues de falbalas d'un goût très scabreux,

Porto-Novo. — Une famille de gros bonnets. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

ces femmes ressemblent plutôt à des singes savants qu'à un des spécimens du sexe faible. Malgré tous ces travers, les négociants noirs sont gens très retors et qui comprennent parfaitement leurs intérêts.

La femme dahoméenne est plus petite que l'homme; très bien faite de corps, gracieuse; mais, nubile de bonne heure et mariée très jeune, elle ne tarde pas à être flétrie avant l'âge par la maternité et les durs travaux auxquels elle est soumise. Au moral elle est femme, et sous sa peau noire elle cache tous les sentiments de ses congénères d'Europe. Coquettes comme les Parisiennes, elles sont ravissantes lorsqu'elles s'en vont à la foire gracieusement drapées dans leur pagne de couleur voyante, une calebasse bien blanche sur la tête, minaudant, faisant des effets de bras, qu'elles ont très bien faits par parenthèse, avec cette démarche onduleuse des femmes de l'Orient. Jeune fille, elle contribue au bien-être de ses parents en apportant sa somme de travail jusqu'au jour où elle est mariée; car elle ne se marie pas, on la marie sans lui demander son goût : la majeure partie du temps elle est vendue à son époux. Devenue épouse, elle entre dans le salam de son seigneur et maître. Elle est la favorite pendant un certain temps, jusqu'à ce que son époux, fatigué de ses attraits, prenne une autre femme ou ayant un nouveau caprice,

revienne à une de ses épouses délaissées; mère, elle ne peut plus être revendue.

C'est aux femmes qu'incombent tous les travaux les plus pénibles de la maison. Son enfant attaché derrière son dos, la femme pile le maïs, fait la farine de manioc, casse les amandes, va chercher l'eau, souvent fort loin; sa seule distraction est, le soir, quand la lune éclaire les belles nuits africaines, de se réunir avec ses voisines. Alors elles dansent entre elles, chantent des chansons ou se racontent des histoires, car les femmes habitent toujours séparées des hommes dans les salams; même les femmes du maître ne cohabitent pas avec lui.

La femme dahoméenne est très douce; habituée à la servitude dès son jeune âge et n'ayant jamais la perspective d'en sortir, elle se résigne à son sort, et son seul souci est d'avoir un beau pagne ou d'ajouter un collier de plus à sa parure; elle ne manque pas d'intelligence; au contraire, très vive, débrouillarde, elle devient une négociante hors ligne, surveillant et dirigeant admirablement bien les intérêts de son mari. C'est elle qui dans les foires accapare tout le petit commerce, et elle s'en tire bien; bonne mère, c'est elle qui représente la famille. L'enfant ne connaît que sa mère : le père a bien autre chose à faire que de s'occuper de ses enfants; d'ail-

Dahoméenne. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

leurs, s'il est riche, il en a tellement qu'il arrive à ne plus les reconnaître, tandis que la mère, elle, n'oublie jamais son enfant, le voit grandir et surveille tous ses pas dans la vie avec une sollicitude qui ne peut appartenir qu'à une mère. Aussi l'enfant s'en souviendra; il oublie quelquefois son père, qui ne s'est jamais occupé de lui que pour le brutaliser, ou en tirer quelque chose par son travail, mais sa mère, il ne l'oubliera jamais. Epouse, elle est rarement adultère; il est vrai que les lois du Dahomey ne plaisantent pas sur ce chapitre-là et punissent de mort la femme qui manque à ses devoirs. Mais la jeune fille, elle, est femme quand même, et il n'est pas rare de voir de jeunes esclaves abandonner pour quelques jours le toit de leur maître et aller s'abriter dans la case du beau noir objet de leur amour; bientôt retrouvée, elle paie chèrement sa faute, car le maître, sans pitié pour sa jeunesse et ce sentiment bien naturel, la fait chicoter sans pitié.

Le costume de la Dahoméenne est très gracieux. Prenons le costume par le commencement, le vêtement intime qui n'est pas la chemise : ce vêtement, si gracieux chez nos Parisiennes, n'est pas encore connu. Dès son plus jeune âge, la femme porte autour des reins une ceinture formée de grosses perles de verre ou de corail; quand elle est riche et de grande famille, cet ornement ne l'abandonne

plus, elle le garde nuit et jour et ne va qu'en augmentant, il y en a qui ont jusqu'à une dizaine de rangs de perles. Ce collier sert à supporter le vêtement le plus intime de la femme, qui consiste en une petite pièce d'étoffe dont les deux bouts viennent s'y lier, l'un par devant, l'autre par derrière. C'est là la base du vêtement féminin intime; par-dessus se passe un pagne très court, et le plus riche possible, en soie ou en belle cotonnade, qui est roulé autour de la taille et descend jusqu'à mi-cuisse: c'est le jupon, il est retenu par un foulard de soie. Elles mettent dessus un grand pagne qui, roulé au-dessus des seins, descend jusqu'à la cheville; c'est une espèce de manteau, un peplum. Lorsqu'elles sont femmes de condition ou d'Européen, elles ont le droit de porter le chapeau du pays; c'est un chapeau en bambou et paille de mandille, très bien tressée, à large bord et petite calotte ronde; une longue mentonnière permet de le porter en sautoir sur le dos, et c'est là qu'elles sont vraiment ravissantes, drapées dans un pagne de soie très légère et de couleurs vives qui dessine toutes les formes, très jolies d'ailleurs; le grand pagne, toujours bleu foncé, jeté par-dessus les épaules qu'elles ne laissent jamais tranquille, le drapant d'un côté pour le draper de l'autre, ou le saisissant des deux mains et l'élevant, déployé par derrière,

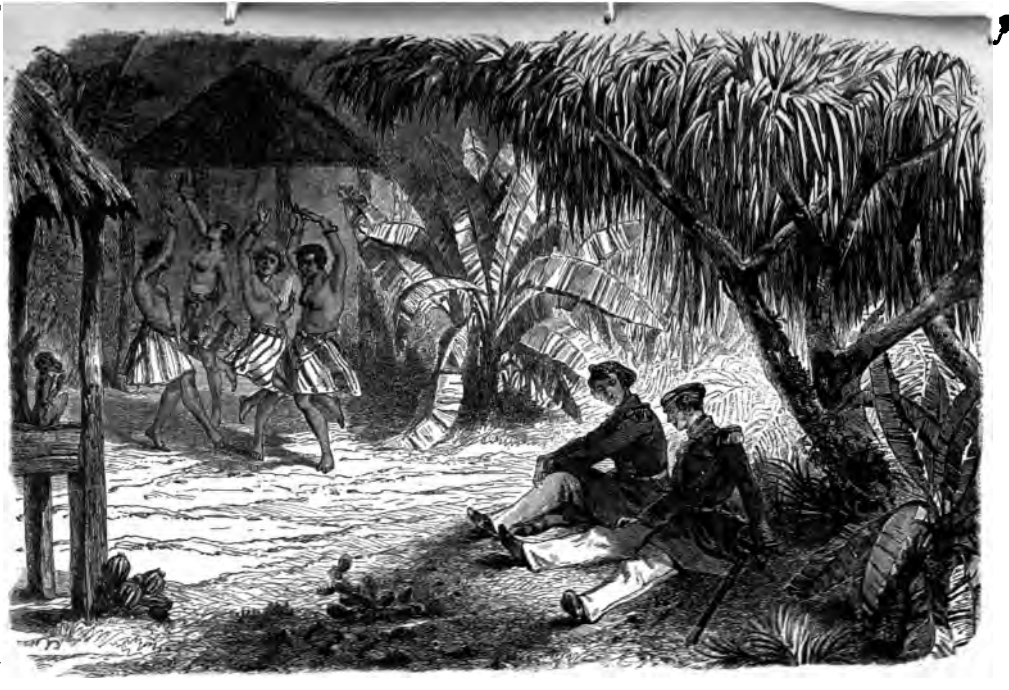
elles le laissent flotter comme un pavillon, le chapeau crânement campé sur la tête, parlant avec la petite esclave qui les suit, tout en minaudant avec des poses et des déhanchements gracieux, elles sont ravissantes. Mais, par contre, lorsque leur seigneur et maître, grand *fleguire* (négociant), leur impose le costume européen, elles deviennent ridicules, nideuses, on dirait des échappées de baraques de chiens savants. Leur taille si fine comprimée dans un corset mal fait, de pacotille anglaise, revêtues d'une robe à falbalas de goût tout britannique et de couleurs impossibles, leur tête, ordinairement rieuse et mutine avec leurs petits cheveux crépus et courts, prend de suite un air ennuyé, un air de circonstance, sous un chapeau de femme datant d'un siècle comme forme, avec des roses, des fleurs, des plumes, on ne peut plus étonnantes, et campé sur leur tête d'une façon ridicule. Le *signor marido*, pour afficher son importance, les pare comme des châsses, de boucles d'oreilles, de chaînes, de médaillons en or, lourds, de mauvais goût et sentant la pacotille; les pieds comprimés dans des bottines à hauts talons, qui les gênent horriblement pour marcher, elles escortent avec une démarche de canard, occasionnée par les bottines. Le dimanche matin, le mari, qui se rend à la messe avec une belle chemise blanche, une

grande redingote noire, un chapeau haut, d'une forme impossible, une énorme chaîne d'or ballottant sur leur gros ventre, achève leur accoutrement. Si ces braves gens savaient ce qu'ils sont ridicules en prenant notre costume, il est probable qu'ils ne le prendraient jamais. Mais ne sommes-nous pas là pour les conseiller? Le négoce a des exigences, et il faut s'y conformer pour écouler la pacotille qui envahit nos magasins, et nous ne sauvegardons le bon goût qu'en interdisant formellement à nos femmes d'adopter le costume européen; et d'autant plus ridicule que nous, les Européens, nous nous habillons avec un sans-façon extraordinaire : un casque, un tricot et une veste de coutil très léger, un pantalon ou une mauresque d'indienne très légère, à raies ou à fleurs, ce qui n'est pas toujours un vêtement bien convenable, surtout au soleil; mais bah! il fait si chaud.

Les femmes, quoique généralement regardées comme inférieures à l'homme, arrivent pourtant à certains honneurs lorsqu'elles sont de grande famille. Il y avait à Whydah trois ou quatre femmes de grande famille, qui avaient le grade de cabécère; c'était un titre purement honorifique, qui leur donnait droit au salut de tous les gens de grades inférieurs et le droit d'aller en hamac,

d'avoir un grand parasol et un banc de cabécère porté par des esclaves. Peu considérées ordinairement, les femmes le deviennent énormément lorsqu'elles sont féticheuses. Placées dès leur plus jeune âge dans des couvents où, sous l'œil des vieilles féticheuses, elles apprennent les rites des fétiches jusqu'au jour où, assez avancées en âge, elles sont initiées à toutes les supercheries du fétichisme et peuvent exercer pour leur compte, les féticheuses parlent une langue sacrée qui n'est pas connue du vulgaire. Ce sont elles qui tirent l'horoscope aux jeunes filles qui vont se marier et qui veulent savoir si leur union sera heureuse avec le maître qui va les prendre; elles sont aussi matrones et pratiquent la médecine des femmes. Dans les cas de stérilité, les jeunes femmes vont les trouver, et alors elles font des invocations pour chasser l'esprit mauvais qui les empêche d'être mères; comme on le voit, elles ont pas mal de cordes à leur arc, et les bénéfices ne leur manquent pas. Au moral aussi hideuses que les féticheurs, elles président aux sacrifices humains qui sont offerts au fétiche de la mer pour le rendre favorable aux gens du pays, afin qu'il fasse jeter beaucoup de navires à la côte, car dans ce cas les épaves et la cargaison appartiennent au roi, et les féticheurs en prélèvent une partie : en effet, c'est à leurs prières que le roi

doit cette bonne aubaine. Un navire italien s'étant jeté à la côte, on eut toutes les peines du monde à obtenir des autorités qu'on rendît au moins les effets. Les Européens ne peuvent jamais assister à ce sacrifice, qui se fait au milieu de la nuit; les chemins sont fermés jusqu'à ce que toutes traces aient disparu. D'après les renseignements que j'ai pu obtenir, on sacrifie des jeunes filles vierges, après avoir accompli tous les rites du fétichisme avec leurs corps et leurs entrailles; leurs dépouilles sont enfermées dans des sacs lestés de sable, et au point du jour les féticheurs passent la barre avec la pirogue du pays et une équipe de canotiers qui appartient aux autorités du pays, et vont jeter les restes des malheureuses victimes au milieu de la mer. Cette cérémonie se renouvelle deux ou trois fois par an, et pendant un certain temps il est défendu de s'approcher de l'endroit où a eu lieu le sacrifice. Les capitaines de navire ont vu souvent passer la pirogue, mais toujours trop loin pour pouvoir distinguer ce qu'ils jetaient et la cérémonie qu'ils accomplissaient. Ce sont elles aussi qui, dans leur rage sanguinaire, sans cesse avides de sacrifices humains, trouvent toujours un prétexte pour faire immoler l'enfant mal né, boiteux ou bossu, qui est enlevé à la malheureuse mère, malgré ses prières et ses larmes, car elle aime ce pauvre petit être



Danse des féticheuses au Dahomey.

malgré ses infirmités, et bien heureuse encore si elle-même ne subit pas un châtiment pour avoir donné naissance à un être disgracieux.

Du côté du poison elles n'ont rien à envier aux féticheurs, complices le plus souvent des empoisonnements légaux ordonnés par les autorités pour la sûreté de l'État; elles donnent aussi du poison moyennant salaire aux femmes jalouses qui veulent se venger ou supplanter une rivale auprès du maître et qui en usent quelquefois même envers le maître. Le culte des féticheuses est plus démonstratif que celui des féticheurs. Ce sont elles qui parcourent en procession les rues des villes au moment des grandes pluies, chantant les louanges de la déesse des moissons et portant sur la tête des calebasses pleines de céréales offertes par les fervents au fétiche des moissons.

Le costume des féticheuses est le même que celui des autres femmes, mais elles sont reconnaissables aux bracelets de petits cauris blancs dont elles ornent leurs bras et leurs jambes. Dans les fêtes du culte elles portent simplement le petit pagne de couleur blanche, des colliers et des pendeloques en petits cauris blancs; d'ailleurs, dans le Dahomey, montrer ses seins à tous les regards n'est pas une impudeur, mais une marque de déférence. Ainsi, dans nos factoreries, qui sont les maisons du roi,

lorsqu'une femme entre, elle se découvre toujours jusqu'à la ceinture; il en est de même lorsqu'elles se présentent aux autorités ou à une personne importante : il ne faut pas croire que le manque de vêtement, de pantalon et de chemise rende impudiques le nègre et la négresse; au contraire, ils ont plus de pudeur que nous, mais elle est plus localisée.

Outre le costume que j'ai décrit plus haut, les amazones portent dans les grandes fêtes en tenue d'apparat toute espèce de parures, des colliers en verroterie, en corail, des bracelets en argent, en fer, en cuivre, en étain; il y a même une chéfesse amazone qui porte des cornes en or. Heureusement que dans le pays cet attribut n'a pas la même signification que chez nous, sans quoi ce serait un ornement des plus séditieux envers le roi.

Malgré leur vœu de chasteté, il arrive que le roi, pour combler les vides faits dans ses troupes, délie quelques-unes de ses amazones de leurs vœux et les envoie courir le pays pour recruter de nouveaux soldats. Et c'est toujours les plus jeunes et les plus astucieuses qu'il charge des soins du recrutement, qui, comme on va le voir, s'opère d'une drôle de manière dans le Dahomey. L'amazone est plus poétique que le racoleur anglais qui profite de l'état

Fétichepsas. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

d'ivresse des hôtes d'un caboulot borgne pour leur faire signer un acte d'engagement : l'amazone, quoique ne faisant pas signer d'acte d'engagement, tient son racolé par des liens encore plus sûrs. Elle enlève les ornements qu'elle porte ordinairement aux oreilles et qui la font reconnaître comme femme attachée au roi et elle s'en va la calebasse sur la tête dans les foires, minaudant, jacassant gentiment, tout en provoquant les jeunes hommes du regard; le soir elle s'en va par les chemins fréquentés par les jeunes gaguadors : les taillis sont là des deux côtés du chemin, offrant un abri qui défie les regards curieux, et qui deviennent de vrais lacets tendus à la jeunesse; malheur au gaguador qui se laisse prendre à de semblables agaceries : le lendemain il est dénoncé par elle à la gore, saisi, garrotté; il a commis un crime : avoir touché à une femme du roi; il ne peut se sauver de la mort qu'en se remettant à la discrétion du roi, qui lui fait grâce et l'incorpore parmi ses guerriers.

Mais l'amazone n'en est pas moins femme, et il arrive souvent que son cœur se laisse attendrir et qu'elle aime celui qui est tombé sous ses traits; mais il lui faut une victime pour cacher sa faute, qui lui coûterait la tête si elle n'en déclarait pas l'auteur; elle paie alors d'audace et sauve son amant en en déclarant un autre. Le malheureux se

défend, dit que ça n'est pas vrai, mais elle est là déclarant que c'est lui, en constatant les faits avec une rouerie digne de son sexe. Il est condamné d'avance et n'a qu'à se résigner à faire le soldat.

Nous avons vu le Dahoméen et la Dahoméenne; voyons à présent les enfants, ces charmants petits êtres qui, noirs ou blancs, sont toujours intéressants. Dès leur arrivée au monde ils n'ont pas, comme nous autres les petits blancs, un berceau bien moelleux et un tas de jouets pour amuser leurs premiers pas dans la vie et leur cacher les déceptions qui les attendent dans l'avenir : comme lange le pagne de leur mère, et comme berceau la natte étendue sur la terre, où sa mère repose lorsqu'elle ne travaille pas. Quand elle travaille, à califourchon sur son dos, retenu par un pagne qui lui passe sous les bras et dont la mère attache les deux bouts par-dessus ses seins; le pagne emprisonne le corps de l'enfant et le maintient sur la croupe de sa mère, elle attache les deux autres bouts à sa ceinture; ainsi monté, il suit sa mère partout; qu'elle aille au champ ou au marché, il est toujours derrière elle; si elle est esclave, il est toujours derrière, l'accompagnant le long des longues routes qu'elle est obligée de faire avec une lourde charge sur la tête; si elle est faite prisonnière, il est toujours derrière elle lorsqu'elle marche la chaîne au cou; s'il

Amazones. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

réclame sa pitance, elle le ramène un peu sur la hanche et lui donne le sein par-dessous le bras, ce qui a fait dire à certains voyageurs peu observateurs que les négresses donnaient le sein à leurs enfants par-dessus l'épaule. L'enfant semble se douter du surcroît de travail qu'il donne à sa mère, il est moins criard et moins pleurnicheur que nos marmots, il se tient coi derrière sa mère, ouvrant de grands yeux blancs; sur sa petite tête noire on ne voit que les yeux; sa mère, tout en marchant, lui cause, lui apprend à parler jusqu'au jour où il bégaie les premiers mots; alors, le long des grandes routes, ce sont des conversations interminables. Les négresses ont toutes la passion de la maternité; c'est une des consolations de leur vie misérable, c'est sur le fruit de leurs entrailles qu'elles épuisent leurs trésors de tendresse, le seul être qui leur rendra un peu de leur amour; et Dieu sait ce que pourtant l'enfant leur coûte de fatigue et de souffrance. Les nourrices sont inconnues dans ces contrées, chaque mère allaite son enfant et elle ne le porte pas neuf mois dans son sein, mais jusqu'à l'âge où il peut marcher seul et n'a plus besoin des soins vigilants de sa mère; alors il reste au salam et joue avec les autres enfants.

La loi dahoméenne, pour protéger la mère et l'enfant, interdit les relations du mari avec la

femme mère pendant trois ans, laps de temps pendant lequel elle doit l'allaiter et s'occuper de son éducation. Les trois ans écoulés, elle peut reprendre la vie conjugale. Cette loi a été faite, peut-être bien aussi, pour encourager la polygamie et augmenter la population; elle s'applique également aux animaux : il est défendu de traire les vaches durant les trois ans qui suivent la naissance du veau, pendant lesquels elle est censée l'allaiter; aussi est-il très difficile, pour ne pas dire impossible, de se procurer du lait dans le Dahomey.

Les enfants, comme s'ils se rendaient compte de la surcharge qu'ils imposent à leur mère, grandissent très vite et sont formés de bonne heure; à six ou sept ans ils gagnent déjà leur vie, portant de petites charges, des fois bien lourdes pour leurs petites jambes, avec un courage étonnant; aussi beaucoup sont atteints de hernies ombilicales, qui ne disparaissent que lorsqu'ils sont tout à fait formés, mais qui, souvent, ne font que croître et embellir. Cela provient aussi du manque de langes dans leurs premiers pas dans la vie et de l'absence de soins. Je me rappelle toujours la toilette d'un nouveau-né à laquelle j'assistais; la matrone le tenait suspendu par un pied au-dessus d'une grande calebasse d'eau chauffée au soleil et le lavait à grande eau; il y a loin de là des soins

et des attentions délicates que l'on prend chez nou pour les bébés.

L'habitation dahoméenne est toujours rectangulaire, construite en bambous sur les plages ou dans les endroits marécageux, en bois dans les forêts et en terre argileuse du pays, qui devient très dure en séchant au soleil; elles sont toujours couvertes en paille ou en feuilles de palmier; l'habitation dahoméenne se compose d'un salam, vaste quadrilatère formé par une muraille de pieux tressée très habilement avec de la paille et offrant un joli coup d'œil; l'enceinte a généralement plusieurs ouvertures et contient le logement du maître, ceux des esclaves mâles et celui des femmes, qui vivent toujours séparément, usage commun d'ailleurs à toutes les peuplades africaines : tout cela séparé par des cours n'ayant que de petites ouvertures pour livrer passage de l'une à l'autre; les divisions sont faites sans aucune symétrie et jetées au hasard, formant un vaste dédale où il est presque impossible de se reconnaître sans un guide, creusées le plus souvent de trous très profonds d'où on retire la terre ayant servi à la construction et où il serait très dangereux de s'aventurer la nuit sans lanterne. La case est carrée, qu'elle soit en bambous ou en terre recouverte de paille, et le toit, soutenu par des piliers de

bois ou de terre, forme véranda sur la partie avant; c'est là que les noirs font la sieste ou passent les nuits trop chaudes en compagnie de leur favorite. L'intérieur est divisé en deux, une partie affectée au logement du maître, et l'autre servant à remiser les objets précieux, véritable magasin de déballage où sont accumulés les objets les plus divers et les plus disparates. Toutes les cases sont construites à peu près dans le même style. Celle du maître ne diffère généralement de celles des esclaves que par les portes qui ferment les ouvertures et par l'enduit qui les recouvre. Les gens riches, le long de la côte, enduisent les murailles de ciment pour les préserver de la pluie et les blanchissent ensuite à la chaux; les autres passent un enduit fabriqué avec de la bouse de vache, ce qui leur donne une teinte noirâtre, considérée comme un luxe dans le pays.

Mais assistons à la construction d'une maison. Le maître réunit ses esclaves; le maçon architecte a tracé le plan sur le sol et dessiné les ouvertures. Le tambour bat en cadence; les esclaves se mettent à chanter et attaquent la terre avec de petites bêches et ne tardent pas à avoir fait un trou à proximité du futur édifice; les femmes portent des pots d'eau qui sont versés dans le trou jusqu'à ce qu'il y en ait une quantité suffisante. Les esclaves piétinent dedans de manière à donner à la boue

une certaine consistance; on en forme alors un grand tas, qu'on laisse sécher et qui finit par acquérir la consistance de la terre glaise : tout cela se fait au son du tam-tam avec accompagnement de chants. Lorsque le tas de boue a acquis la consistance voulue, tous les esclaves se mettent à faire de grosses boules avec la terre et ils les envoient aux maçons, qui commencent à élever le mur en les plaquant fortement les unes contre les autres comme des truelles de mortier. Ils bâtissent ainsi une partie du mur d'environ quatre-vingts centimètres de hauteur tout autour du plan de la maison, en laissant les vides nécessaires aux portes, et ils laissent sécher le tout jusqu'à ce que ça offre assez de solidité pour pouvoir bâtir une seconde bande de mur par-dessus la première et de même hauteur. Ils construisent alors leurs échafaudages et continuent à élever le mur jusqu'au faîte de la même façon. Lorsque les murs sont achevés, les maçons procèdent à la confection de la membrure de la toiture, qui est toujours à quatre pas et de pente très rapide pour faciliter l'écoulement des eaux; les quatre pentes de la toiture sont formées par de gros bambous liés avec des joncs, soutenus par des arc-boutants installés avec art. La charpente faite, ils couvrent les pentes de la toiture avec des bambous plus légers, espacés de trente centimètres environ

les uns des autres et placés en long et en large, ce qui donne au toit l'aspect d'une cage à poules. La toiture ainsi préparée est prête à recevoir la paille qui doit la recouvrir et achever l'œuvre; la paille est mise en petites bottes liées entre elles par un bout et formant de grandes guirlandes, qui sont appliquées et liées sur les bambous en commençant par le bas et montant vers le faîte, en faisant toujours surmonter à la paille les parties déjà couvertes, pour que l'eau glisse par-dessus sans pénétrer dans l'intérieur. La toiture se fait très rapidement; les noirs couvrent en une journée les plus grandes maisons; ils font ce travail avec une activité étonnante en s'accompagnant de chants. Pour couvrir les grandes maisons, ils montent une cinquantaine sur le toit; il y en a souvent le double en bas qui lient la paille et la leur font passer. Dans ce cas, les maîtres se prêtent généralement leurs esclaves.

Les maisons ainsi couvertes sont très sujettes au feu, surtout au moment de l'*harmattan*, qui est la saison la plus sèche de l'année, et il n'est pas rare de voir des quartiers entiers dévorés par les flammes. D'ailleurs les noirs ne cherchent pas à éteindre l'incendie; ils se sentent impuissants, ils sauvent tout ce qu'ils peuvent, et enlèvent la paille des maisons voisines pour circonscrire l'incendie,

les femmes pleurent, s'arrachent les cheveux de la tête avec les signes de la plus grande désolation; les enfants, ahuris, poussent des glapissements étourdissants, et les hommes laissent brûler. La famille sinistrée est mal vue dans le pays et est considérée comme ayant offensé les fétiches; il est rare que les autorités ne la frappent pas d'une forte amende. Cet usage, quoique peu charitable, est sage, car il oblige les habitants à être très prudents avec le feu.

L'ameublement n'est pas luxueux ni même confortable; un lit très bas en bambou, un coffre en bois forment généralement l'ameublement; on est étonné quelquefois d'y trouver des bibelots étonnants pour le pays, et l'on se demande par quel hasard ces objets sont venus s'échouer dans une case de nègre. Ainsi, une fois j'ai trouvé dans une case un briquet à hydrogène; il est vrai qu'il servait à tout autre usage qu'à procurer du feu; le bon noir qui le possédait s'en servait de pot pour ramasser certains petits bibelots.

Les Européens ont introduit la construction des maisons à étage, bâties toujours d'après le même mode, et couvertes en métal; mais l'usage en est interdit aux gens du pays. Il n'y a que quelques gros négociants noirs qui, ayant adopté nos usages, ont obtenu du roi le droit d'y habiter;

le nombre en est très restreint : on en compte à peine deux ou trois. Les grands chefs même n'ont pas ce droit-là.

Lorsqu'un sujet du roi est condamné pour un crime, on découvre sa maison et personne n'a le droit de la recouvrir; aussi ne tarde-t-elle pas à être rasée par les pluies. Un roi venant à mourir, on ne peut non plus couvrir les maisons ou en réparer la toiture pendant un certain temps.

CHAPITRE II

MŒURS ET USAGES

Le mariage et la naissance passent presque inaperçus dans le Dahomey, ce qui se comprend d'ailleurs; la chose est trop commune et se renouvelle si souvent dans la vie dahoméenne, qu'on en fait peu de cas.

Le mari demande à la famille la jeune fille qu'il désire, et c'est généralement une affaire d'argent; il est refusé ou accepté, suivant la magnificence des cadeaux qu'il offre : s'il est accepté, on consulte le fétiche pour savoir si le mariage sera heureux (ce qui est encore une affaire d'argent); le féticheur consulté sacrifie une poule et tire l'horoscope du mariage avec ses entrailles. L'augure étant favorable, la jeune fille, parée de ses plus beaux pagnes et de tous les bracelets possibles et imaginables,

or, argent et corail si elle est de grande famille, cuivre et verroteries si elle est de basse extraction, le cou et la naissance des épaules enduits d'*atiké* (sorte de pierre blanche tendre, pilée avec des parfums dont s'enduisent les femmes pour les grandes cérémonies), est conduite par ses parents et ses amis chez son époux. On boit et l'on danse toute la nuit, et le lendemain, elle se montre radieuse d'être devenue femme. La naissance passe inaperçue, il y en a tellement. La mort est la plus grande cérémonie. Au moment où une personne meurt, on tire un coup de fusil, les parents se réunissent, on lave le corps, on le revêt de ses plus beaux pagnes et on le couche sur une natte, les femmes pleurent et poussent des cris assourdissants, on chante les louanges du mort. Pendant ce temps on creuse une fosse très profonde dans la chambre même du défunt; au fond de la fosse on ménage une niche où doit être déposé le corps. Au dehors les parents distribuent à la foule du tafia, du genièvre et des pièces de tissu; s'il était riche, on fait des sacrifices, et on descend enfin le corps dans la fosse, qui est comblée. Mais ce n'est que le commencement des funérailles; un an après la mort, on ouvre de nouveau la tombe, on en retire le crâne; les féticheurs font des sortilèges, et les funérailles recommencent, danses, cadeaux à la foule.

Le droit d'aînesse existe au Dahomey, et c'est à ce moment-là que, tous les différends étant réglés,

Funérailles du roi.

le fils hérite du père et devient le chef de la famille; il n'est pas rare même de lui voir prendre pour

épouse une des femmes de son père ou une de ses sœurs. La mort du roi donne lieu à des manifestations importantes.

ENTERREMENT EUROPÉEN. — L'enterrement des Européens est une des cérémonies les plus imposantes. La bière est recouverte de velours de troque violet foncé, dont on garde toujours quelques pièces pour cet usage, qui, malheureusement, n'est que trop fréquent. Une croix formée de deux feuilles vertes de palmier est déposée sur le cercueil. Six Minas le torse nu, un petit pagne de régennias blanc tout neuf, qu'on leur donne pour la circonstance, les cornes de la coiffure recouvertes d'une pièce bleue foncée à la mode de leur pays, offrent un spectacle imposant. Un missionnaire en soutane blanche et le casque en tête suit le corps en psalmodiant les prières des morts; un petit négrillon ouvre la marche, portant la croix; tous les Européens, sans distinction de race et de religion, suivent le convoi avec les négociants indigènes. Cela vous jette un froid, car tout le monde se dit : « Ce sera peut-être mon tour demain »; mais l'impression est bien vite oubliée : un grog par là-dessus, les affaires nous appellent, et le malheureux est oublié comme s'il n'avait jamais existé. Un des usages les plus drôles et les plus intéressants est sans contredit la fête du serpent-fétiche.

Le serpent-fétiche est le protecteur du sol, et son culte donne lieu à une fête annuelle, une manière de « pardon » à la mode du Dahomey, avec fidèles et féticheurs accourus de tous côtés, grands concours de « nègres de toutes les couleurs », sans oublier la fine fleur de l'élément féminin. Fête curieuse et typique, que nous allons décrire de notre mieux.

Et d'abord le fétiche. C'est un boa dormeur tout à fait inoffensif, de deux à trois mètres de long. La peau est blanche sous le ventre, mouchetée de noir avec des reflets roussâtres sur le dos. Il se nourrit de lézards, de rats et, en général, de toute espèce de petits animaux. Voilà le dieu, le fétiche protecteur du pays, répandant partout où il passe la fécondité et le bonheur.

On dirait, à le voir, qu'il a conscience de ce qu'il est et qu'il se rend parfaitement compte de la vénération dont il est l'objet. Regardez-le, sa marche est lente, rien ne l'effraye, rien ne l'émeut; il traverse rues, marchés, habitations, pleins de bruit, pleins de monde, sans se déranger un seul instant de son chemin. Tous d'ailleurs s'écartent respectueusement devant lui.

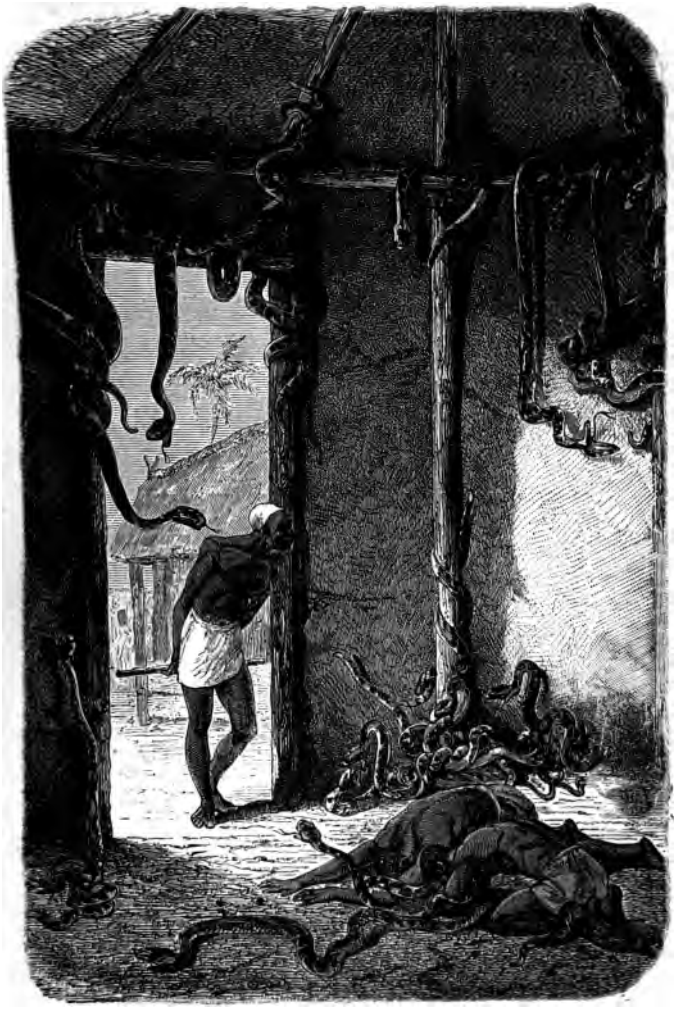
Les noirs, la nuit, se préviennent entre eux et préviennent les Européens quand il est sur la route, de peur que, par mégarde, il ne lui soit

fait du mal; sur son passage ses adorateurs se prosternent le front dans la poussière et lui adressent leurs supplications. Malheur à qui le toucherait ou à qui sourirait : il serait mis en pièces.

Les féticheurs seuls, ou leurs adeptes, ont le privilège de porter la main sur l'animal-dieu (et à ce titre ils sont eux-mêmes sacrés) lorsque par hasard il lui a pris fantaisie, noctambule incommode mais non dangereux, de partager votre lit. En ce cas le féticheur est immédiatement appelé; il se prosterne devant l'animal, puis, lui passant rapidement et à plusieurs reprises la main sur le dos pour l'endormir, il l'emporte « lové » sur ses deux mains à plat, comme un cordage roulé, pour le réintégrer dans le temple, cet éden de serpents du Dahomey.

Sincère ou non, le culte existe en effet, il a des rites, des manifestations extérieures auxquelles nous allons assister.

A Whydah, en particulier, au centre même de la ville, s'élève le temple, sous un bosquet d'arbres, soigneusement à l'abri des ardeurs du soleil. L'entrée en est interdite aux Européens. Le monument n'a d'ailleurs rien de remarquable : c'est une grande case recouverte de paille; à travers les interstices du mur et par la baie de la porte on



Intérieur du temple des serpents à Whydah.

aperçoit tous les habitants de ce paradis, roulés autour des solives qui retiennent la charpente, pliés en deux doubles sur les bois de soutènement, ou pendus par la queue la tête en bas, tout au long, aux aspérités du toit.

Le sanctuaire est précédé d'une petite tourelle percée de deux portes et sur les murs de laquelle un artiste aborigène a représenté un bateau à vapeur d'une facture toute primitive dont il est difficile de s'expliquer le pourquoi.

Maintenant que nous avons décrit le dieu et son paradis, parlons du culte dont il est l'objet.

En général, entre deux digestions il rend des oracles. Nuit et jour sur la porte du temple se tient un féticheur ou une féticheuse attendant le nègre crédule qui va consulter. Il n'est pas possible de savoir ce qui se passe au cours de ces séances, que l'on peut qualifier de magie noire, mais on l'imagine aisément. C'est l'éternelle histoire de la bêtise humaine, elle est la même partout.

Indépendamment de cela, le serpent-fétiche a encore sa fête populaire, qui est sans contredit la plus importante du pays.

Je me trouvais à Whydah à l'époque où elle a lieu : je puis donc la décrire telle que je l'ai vue.

Depuis quelques jours les habitants apportaient et déposaient en tas sur la place des quan-

tités considérables de petits fagots de bois, ce qui ne laissait pas de nous intriguer fort. A toutes nos questions ils répondaient : « C'est pour le fétiche ».

Nous ne tardâmes pas à en avoir l'explication.

Un samedi matin, en effet, les autorités nous font prévenir d'avoir à fermer la factorerie et condamner nos fenêtres parce que le serpent-fétiche va passer, solennellement promené en hamac. Ce jour-là, il est défendu de sortir et de regarder au dehors, mais le lendemain la fête sera publique, et nous aurons la permission d'y assister.

Nous nous conformons à l'ordre et nous ne tardons pas à entendre un grand charivari de trompes et de tambours; nos petits mouleks, qui sont restés avec nous, enfermés dans la factorerie, donnent à ce moment les signes de la plus épouvantable terreur.

Impossible d'en tirer un mot, ils claquent des dents et tremblent de tous leurs membres. Que se passe-t-il donc au dehors? Essayer de voir, c'est s'exposer à des vexations. Aussi restons-nous bien tranquilles, claquemurés chez nous. D'ailleurs la musique s'éteint déjà au loin, le défilé est terminé.

Le lendemain, vers les deux heures, les autorités

nous font prévenir que la fête publique va commencer et que nous sommes autorisés à y assister. Par une chaleur torride, nous nous acheminons vers le temple; les autorités sont déjà là, sous leurs parasols, au milieu de leurs familiers. Nous leur serrons la main suivant l'usage, et gracieusement ils nous offrent un abri à côté d'eux. La place est bondée de monde, les spectateurs ont sorti leurs grands pagnes des jours de fête : le tout-Dahomey des cérémonies officielles est là en même temps que le high-life. L'aspect est vraiment curieux. Sur les étoffes aux couleurs bigarrées, où le bleu domine, ressortent les têtes noires aux yeux brillants, aux dents blanches. Tout cela reluit, suinte et grouille à travers une atmosphère chaude et lourde fortement imprégnée de ce parfum *sui generis*, mélange d'huile de coco et de graisse, que le nègre traîne partout après lui.

Tous nos vieux amis sont venus rehausser de leur présence l'éclat de la fête, le cabécère Zizi-Doqué et son collègue Zoglimé, les hauts fonctionnaires de la gore enfin et leur escorte, puis le sexe faible, groupé en face de nous. Citons au hasard Chica, la cabacère, Adjovi, Amboua, Assana, d'autres encore gracieusement drapées dans leurs voiles de soie, les bras chargés de bracelets de corail et de bibelots en or et en argent; sur leur peau

noire, l'atiké, parfum pilé avec une sorte de pierre blanche, dont elles se sont frottées, trace des sillons et des traits gris. De loin on croirait voir des zèbres. C'est la suprême élégance, paraît-il.

Mais attention, la fête commence! Hélas! cela débute comme chez les peuples dits civilisés. Une musique, un orphéon comme chez nous, fait entendre ses accords; en fermant les yeux, on croit voir les casquettes traditionnelles.

Décrivons-le, pour ne pas l'entendre. Près de la porte du temple, une cinquantaine d'exécutants frappent à tours de bras sur des tambours, des tam-tams et des marottes formées de calebasses tendues d'une peau, sur lesquelles battent de petits morceaux d'os retenus par de courtes ficelles. On juge du charivari. Il paraît cependant que c'est un air très populaire. De fait, tout le monde est dans le ravissement : les lèvres rouges s'ouvrent, les visages prennent des airs béats, le cabécère Zizi-Doqué, mon voisin, n'en perd pas un son; et comme il me regarde, je crois devoir lui faire un compliment. « Une musique allemande, sans doute, ou tout au moins le chef d'orchestre! lui dis-je d'un air ingénu. — *N'a pas*, me répond-il vexé, *n'a pas*, ça musico Dahomey. » Il paraît que je l'ai vexé. Ces noirs sont quelquefois bien susceptibles. Mais déjà

il ne m'écoute plus, toute l'assistance est sous le charme; maintenant des tics nerveux font tressaillir les faces glabres : une véritable gamme de grimaces court à travers la foule. Les têtes branlent doucement, puis plus fort. Je ne sais qui a commencé; mais voilà un claquement sec qui éclate, puis deux, puis trois, puis cent, puis mille, et en avant, allez donc, en cadence! tout oscille, tout tremble, tout ondule, chacun frappe et claque sec sur sa poitrine avec les mains, et l'horrible musique résonne toujours, dominant le bruit. C'est un roulis de boules noires dans une orgie de glapissements.

Mais un groupe s'est détaché de la foule : ce sont les danseurs publics, hommes et femmes, qui vont commencer le branle sérieusement.

Le peuple a formé le cercle autour d'eux; et eux, en face de la musique, s'entraînent d'abord légèrement par une série de contorsions ondulées et de déhanchements rythmés, puis, par à-coups, une jambe ou un bras brusquement se détendent, la désarticulation devient plus prononcée et plus rapide; enfin, les reins se cambrent violemment, les coudes se collent au corps, la tête se rejette en arrière, creusant encore davantage l'encolure, et les jambes exécutent une gigue échevelée. Le moment psychologique est arrivé.

Hommes et femmes, maintenant tout est mêlé, tout se trémousse, torse nu, la gorge au vent; la masse noire semble ne plus faire qu'un tout, l'odeur monte avec le vacarme dans le tourbillon jusqu'à ce que, haletants, épuisés, inondés de sueur, musiciens et danseurs roulent sur le sol.

Mais ce n'est pas fini, ce n'est pas pour danser seulement que l'on est venu là. Le *musico dahomey* s'arrête enfin et un grand mouvement se produit dans la foule. Le clou de la fête, la vraie cérémonie va commencer.

On amène une vingtaine d'esclaves, hommes, femmes et vieillards; les malheureux sont supposés avoir fait du mal ou insulté le fétiche, ils ont les mains liées par devant, et, attachés autour de la taille, à leur cou, les étranglant à moitié, sont suspendus des poules, des cabris, des cochons et des chiens, à qui l'on a lié le museau pour les empêcher de crier et qui, comme eux, sont supposés avoir fait du mal au fétiche.

On les fait aligner et agenouiller devant nous, la tête inclinée vers le sol; deux vieilles fétichesuses s'approchent d'eux, suivies de jeunes vierges qui font leur noviciat auprès d'elles, et qui portent sur leur tête des pots d'huile et des calebasses pleines de farine de manioc.

Elles ont revêtu pour la circonstance le costume

de leur condition : le pagne blanc en étoffe du pays roulé autour de la taille et tombant jusqu'aux genoux, leurs bracelets en petits cauris blancs aux chevilles et aux bras. Elles s'avancent en chantant vers les malheureux; l'une d'elles leur verse successivement sur la tête une calebasse d'huile de palme et une autre les saupoudre ensuite de farine de manioc. Les pauvres diables font triste mine, l'huile leur inonde la figure et leur pénètre dans les yeux, ils font des grimaces épouvantables. Bien saupoudrés et huilés, on les conduit au dehors de la place, dans un endroit où l'on a élevé un bûcher avec les fagots apportés par les fidèles. Tout autour on a construit de petites cabanes en feuilles de palmier sous lesquelles on les fait entrer. A ce moment les féticheurs et leurs adeptes entourent le groupe. En déployant leurs pagnes et en se donnant la main, ils forment une triple enceinte que les regards ne peuvent pénétrer. Tout à coup le feu est allumé, les pagnes tombent alors, et les malheureux, débarrassés de leurs liens et des animaux qu'on leur avait pendus autour du cou, s'enfuient à toutes jambes, poursuivis à coups de bâton par la foule, jusqu'à une petite lagune dans laquelle ils se plongent et d'où ils sortent purifiés et pardonnés par le fétiche.

Une fête bien étrange est celle donnée par les

amazones du roi et qu'elles appellent la « Fête du Bœuf ». Voici en quoi cette fête consiste :

Un bœuf du pays, c'est-à-dire de petite taille, pesant environ deux cents kilogrammes, est amené au milieu d'un bataillon d'amazones. Aussitôt elles l'entourent, marchant régulièrement, en cadence, et le serrent bientôt de si près qu'elles le dérobent à la vue de l'assistance. Or, quelques instants après, les rangs s'ouvrent et le bœuf a disparu. Chaque amazone en tient à la main ou aux dents un débris sanglant, qu'elle dévore tout cru et palpitant, comme le feraient des bêtes féroces.

L'adresse de ces femmes dans la circonstance est vraiment surprenante. Elles égorgent le bœuf en moins de temps qu'on ne dépouille un mouton dans un abattoir. Quand la fête est terminée, c'est-à-dire au bout d'une demi-heure à peine, il ne reste de l'animal que la peau et les cornes. Tout le reste a disparu, jusqu'aux entrailles, que les horribles viragos dévorent à belles dents.

Une des coutumes bizarres du Dahomey est l'anathème porté aux gens, aux bêtes et aux objets touchés par la foudre. Dès qu'un individu ou un animal est frappé, on le traîne sur la place, où un arbre immense représente le fétiche de la foudre, et là il est abandonné sur une claie à la pâture des urubus (vautours) et des gens. Les fanatiques

s'approchent du cadavre en décomposition, en arrachent des lambeaux, qu'ils avalent, pour apaiser le fétiche et éviter que dans la suite il ne leur arrive le même sort; lorsque le cadavre est desséché, les os sont brûlés et les cendres jetées dans la lagune.

Le fétiche de la foudre se trouve en face de la factorerie. Un de nos agents eut ce spectacle peu ragoûtant pendant plusieurs jours. Un individu ayant été frappé de la foudre, on le traîna sur la place, mais, l'emplacement n'étant pas disposé pour son exposition, les naturels le déposèrent sous la poutre de la porte de la factorerie, et malgré ses réclamations le gérant fut obligé de garder cet hôte peu odorant pendant un jour et demi, jusqu'à ce que la claie eut été préparée pour le recevoir; en revanche il put jouir à son aise du spectacle et contempler les mangeurs de chair foudroyée en décomposition.

Le fétiche du tonnerre donne lieu à de grandes fêtes qui durent plus d'un mois. Des trous sont creusés pour recevoir les grands tambours de danse, qui se composent de troncs d'arbres creusés, recouverts d'une peau. Et là, pendant une quarantaine de jours, du coucher au lever du soleil, les indigènes dansent sans discontinuer avec accompagnement de tam-tam et de flûte. Les danses se pro-

longent même quelquefois toute la journée, a grand mécontentement des agents de la factoreri qui ont cette musique infernale toute la nuit, c qui ne les aide pas à s'endormir sous le clima torride qui déjà prédispose à l'insomnie.

Les lois condamnent le suicide dans le Dahome tout comme en Europe. La famille ou le maître du suicidé sont condamnés à une forte amende; auss le plus vilain tour qu'un esclave puisse jouer à son maître est de se pendre à un arbre. Il le prive ains à jamais de ses services et de plus le fait condamner.

La famille est toujours responsable des actes de ses membres, de même le maître de ses esclaves si un des membres de la famille est condamné à une forte amende, et qu'il ne puisse la payer la famille doit parfaire la somme : un homm insolvable qui a des dettes peut être pris comm esclave par son créancier jusqu'à ce qu'il se soi acquitté; le cas n'est pas rare où tel qui fut u «grand de la terre», pour me servir de l'expressio du pays, devient, par suite de fausses spéculation ou d'inconduite, l'esclave de son créancier, qui l prend généralement comme *mosse*, homme de con fiance, ce qui est un peu au-dessus des esclave et lui donne les moyens de se racheter.

Les Dahoméens ne partagent pas la fortune

Dans les classes riches le père donne à ses fils de quoi s'établir et commencer un petit négoce; à la mort du père, le fils aîné le remplace et hérite de tout, à moins qu'il ne soit déchu de ses droits d'aînesse par une vie dissipée. Dans ce cas la famille se réunit devant les autorités et l'on nomme celui qui doit remplacer le père : mais il arrive quelquefois que le cas est difficile, ce qui donne lieu à un véritable procès qui peut durer plusieurs années, jusqu'à ce que le roi, pris comme juge suprême, ait tranché la question. Dans ce cas, l'un des fils est chargé de la gestion jusqu'à ce que le vrai chef soit nommé; toutes les femmes et les richesses de son père lui reviennent : il peut en disposer à son gré. Il n'est pas rare même de lui voir prendre comme femme légitime une des femmes de son père; la loi ne s'oppose pas à ces unions consanguines. On voit le frère épouser sa sœur lorsqu'elle n'est pas de la même mère que lui.

Les indigènes sont d'une grande politesse dans leurs relations. Deux individus se rencontrant se saluent, s'ils ont des chapeaux, avec force révérences, pour singer les blancs; les gens moins civilisés s'arrêtent à une certaine distance l'un de l'autre et commencent une série d'*okou* (bonjour) interminables : c'est une preuve de savoir-vivre;

après quoi ils se parlent, se demandant des nouvelles de leur famille, des animaux ou de tout autre chose. Mais s'ils ont affaire à un supérieur, ils mettent un genou en terre, battant des mains tout en prononçant des okou sans fin, que la personne saluée répète au moins trois fois; lorsque le supérieur s'arrête enfin, l'inférieur fait claquer les médius trois fois l'un contre l'autre; la personne supérieure lui donne alors congé ou lui dit ce qu'elle a à lui dire.

Une grande marque d'amitié est, après avoir touché la main à quelqu'un, de la tenir serrée encore un moment et de faire claquer dans la paume de la main les deux médius. Cet exercice est assez difficile pour les Européens qui ne sont pas habitués à ce genre de salutation. Les femmes entre elles se rendent les mêmes marques de politesse et de déférence.

Les chefs ou les maîtres de salam reçoivent sur le devant de leur case tous leurs esclaves, qui se prosternent le front contre terre et font claquer leurs mains l'une contre l'autre par trois fois en laissant mourir le bruit à chaque fois; puis ils font claquer leur doigt trois fois dans le creux de la main. Le maître alors, s'il est de bonne humeur, leur raconte ses rêves de la nuit et une grosse gaudriole. Tout l monde par déférence rit aux

éclats à ces boutades, puis il donne ses ordres, s'érige en juge s'il y a quelque infraction à punir, et congédie son monde; ensuite il se livre à ses femmes, qui lui font prendre son bain, le frottent, le lavent, lui font les ongles des pieds et les colorent en rouge si le maître est un gandin, lui passent une espèce de noir bleuâtre autour des yeux, le coiffent si cela est dans ses goûts. L'opération de la coiffure est longue et délicate, car le noir a la chevelure crépue et plantée par petites touffes. Elle consiste à rouler chaque petite touffe en tire-bouchon, ce qui, on le voit, est très long. Ainsi frisé, le noir a la tête comme hérissée d'une masse de petits cylindres ressemblant, à s'y méprendre, aux copeaux que les tourneurs sur fer font sortir de leurs outils.

Les cheveux dans le Dahomey ont d'ailleurs une certaine influence : les esclaves ne peuvent les porter très longs; les gens du roi ont la tête rasée et ne portent qu'une mèche de cheveux, près de l'oreille; les gens du prince en portent deux; lorsque le roi manque de soldats, il envoie ses racoleurs dans les campagnes, qui s'emparent des jeunes gens robustes et leur ordonnent de se rendre à la capitale pour servir le roi et se rendre à la guerre, et afin que les racolés ne puissent échapper à cet ordre et qu'il soit facile de les

prendre s'ils cherchaient à échapper à cette convocation sommaire, les racoleurs leur font raser complètement la tête, et comme les perruquiers du pays ne connaissent pas encore l'art de faire des perruques, les racolés ne peuvent échapper à la conscription.

Les femmes de condition portent les cheveux très longs et ébouriffés, ce qui leur donne à certaine distance l'air de grosses têtes-de-loup; d'autres les peignent et les ramènent derrière et sur le sommet de la tête par un enlacement bizarre comme la maille du tricot et formant ainsi une espèce de cimier d'un aspect coquet, un peu dans le genre de la coiffure qui fut si à la mode et qui l'est peut-être encore parmi les Européennes.

Cuisine. — Jetons un peu les yeux sur la cuisine et la nourriture dahoméenne. Le roi d'abord a adopté la cuisine française, ce qui est chez lui une marque de bon goût et un commencement de civilisation; il mange du pain et fait faire sa cuisine à l'huile, ce qui flattera mes concitoyens.

Il a plusieurs cuisiniers, qui tous ont fait leurs études culinaires dans les factoreries. En outre, dès qu'il apprend qu'un cuisinier a acquis la suprématie sur ses confrères de la casserole, il est bien rare qu'il ne le souffle pas à son heureux propriétaire. Un beau matin votre cuisinier disparaît; vous

le faites chercher partout et vous finissez par apprendre qu'il est monté à la capitale. Inutile de pousser vos réclamations plus loin, ce serait en pure perte. Le roi fait une grande consommation d'huile d'olives et de farine, qu'il paie aux marchands soit en produits, soit en déduction des droits.

Le prolétaire n'est pas si raffiné au Dahomey : un akassa forme généralement le fond de sa pitance; l'akassa est une boule de pâte de farine de maïs légèrement fermentée : la boule, de la grosseur du poing, est enveloppée dans des feuilles d'arbre et passée au four pour arrêter la fermentation. Mais avant d'aller plus loin dans l'art culinaire, décrivons un peu les ustensiles de cuisine.

La cuisine se trouve toujours dans le salam des femmes; le fourneau se compose de trois grosses mottes rondes d'argile qui servent à maintenir les marmites en l'air, il y en a ordinairement plusieurs, pour pouvoir y loger diverses marmites. Les cheminées sont inconnues; aussi faut-il des gosiers de noir pour résister dans la case au moment où l'on y fait du feu. Dans un coin, sur un massif de terre, se trouve une large dalle de pierre avec un rouleau de même matière, qui sert à écraser la farine de manioc; dans un autre coin se trouve une pierre plus petite qui sert à écraser

les piments et à piler certaines herbes employées comme assaisonnement; par terre, une hache servant à fendre le bois, morceau de fer planté dans un fragment de bois dur et noueux, instrument d'une confection on ne peut plus primitive. Au milieu de la cour, un grand cylindre de bois creusé comme un mortier, auprès duquel une vieille négresse et un jeune esclave, armés chacun d'un pilon qui ressemble à s'y méprendre à un écouvillon de canon, broient par coups alternatifs le maïs pour le réduire en farine. Adossé au mur de la maison, abrité par le toit toujours très large pour préserver les murs de la pluie, un grand pot de terre ressemblant, comme forme, comme couleur et façon, aux grandes jarres romaines; le pot, couché sur son flanc et bâti dans un massif d'argile, représente le four; c'est là que cuisent les akassas, que se torréfient les *mandoubies* (arachides), dont les noirs sont très friands : c'est ce qui sert enfin à la préparation d'une quantité de plats du pays et à faire le pain. Éparses çà et là des marmites en faïence munies de leurs couvercles, des pots ronds à étroite ouverture servant à transporter l'eau, plantées en terre de grandes jarres cylindro-coniques, citernes pour emmagasiner la provision d'eau. Toutes ces poteries sont fabriquées dans une petite ville, près de la capitale, qui a ce monopole et

dont les habitants conservent avec un soin jaloux le secret de fabrication. Ces poteries sont très bien faites et doivent présenter une certaine difficulté de fabrication, car l'argile du Dahomey est sablonneuse, certains pots atteignent de très grandes dimensions et les parois en sont très minces : ainsi les pots qui servent à recueillir l'eau ont un mètre de hauteur sur soixante-cinq à soixante-dix centimètres de large.

Les cuillères sont faites avec de petites noix de coco traversées par un petit bâton; pour compléter l'outillage de la ménagère, un grand plat rond en bois à bords peu élevés, creusé dans un gros tronc d'arbre au bois dur, sert à faire la lessive. Des calebasses pour préparer les plats, mettre les akassas, quelques bols et assiettes en faïence européenne complètent la richesse mobilière des cuisines dahoméennes. La vie des femmes est toujours très active : elles sont toutes là, préparant les akassas, pilant la farine de maïs ou surveillant la cuisson de quelques fins ragoûts, tout en filant le coton avec une petite quenouille, en fabriquant de petits paquets de tabac, liés par un fil de paille de mandille, qu'elles iront vendre plus tard à la foire, tout cela sous l'œil vigilant de la première femme du maître, celle qui a le pas sur toutes par son rang d'ancienneté.

Le mets national par excellence est le *canalou*.

Le canalou se fait de différentes manières, soit avec du poisson, de la viande, des poules ou des herbes; il se compose d'huile de palme dans laquelle on fait cuire ces divers mets et que l'on assaisonne avec force piment. Le canalou se mange avec des akassas, de la farine de manioc ou des *hablots*, sorte de petits pains faits avec de la farine de maïs non fermentée et dont le dessous est bien doré au four. Mais ce plat-là constitue un mets de luxe qui ne se sert qu'à la table des grands. Le pauvre se contente d'un akassa, qu'il mange seul. Ce régal n'est pas très ragoûtant pour un Européen et a besoin de piment pour être relevé; cela ressemble à de la colle de tapissier et a un petit goût aigrelet, que lui donne le commencement de fermentation auquel on le soumet, mais c'est une nourriture très rafraîchissante. Dans les grandes routes, les porteurs, épuisés par la marche, les délaient dans l'eau et composent ainsi une boisson rafraîchissante et très nutritive.

Les Dahoméens fabriquent aussi une espèce de galette avec du maïs et une sorte de haricot; mais ils ne s'en servent que lorsqu'ils sont à la guerre; la galette est nourrissante, forme un plus petit volume que l'akassa et a, en outre, l'avantage de se conserver très longtemps. Ils font aussi des

boules de farine de maïs ou de pois cassés fortement pimentées et frites dans l'huile de palme; mais ce plat constitue encore une friandise, qui se vend dans les foires et qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. Enfin ils fabriquent de petits gâteaux et des croquants dont la base est toujours la même huile de palme, la farine de maïs et le piment.

Le pauvre diable, quand son salaire le lui permet, ajoute à son akassa, le long des côtes et des lagunes où le poisson est abondant, un morceau de poisson boucané qu'il trempe dans un peu d'huile où il a écrasé des piments. Dans l'intérieur le poisson est plus rare et surtout plus cher, aussi les naturels mangent-ils beaucoup plus d'ignames, de patate douce et de farine de manioc.

Le manioc est une grande ressource pour ces pays-là. Il peut d'abord rester longtemps sur pied sans se détériorer ou être mis en réserve enfoui dans la terre; la racine de manioc, qui, naturelle, contient un suc toxique, devient une excellente nourriture lorsqu'elle a été préparée et qu'on lui a enlevé ses propriétés nuisibles.

Voici la manière dont procèdent les noirs. Ils la raclent bien, la font bouillir dans l'eau en ayant soin de la changer plusieurs fois; la racine alors est tendre, bonne à manger et ressemble un peu à

la patate douce. Ils en font aussi de la farine; voici comment : Un morceau de caisse de fer-blanc leur sert de râpe grossière, avec laquelle ils raclent la racine fraîche; ils prennent ensuite ces râpures, les mettent dans une pièce de coton ou dans un sac en paille, trempent le tout dans l'eau et tordent l'étoffe pour en faire sortir le suc vénéneux. Après avoir renouvelé cette opération plusieurs fois, ils la font sécher par petites couches très minces et la passent ensuite au four ou, à défaut de four, sur un morceau de pot cassé qu'ils exposent au feu. La farine ainsi séchée est passée au rouleau de pierre sur la grande dalle qui se trouve dans toutes les cases : cette opération est faite par les femmes. La farine offre alors une apparence granuleuse et est propre à la consommation : c'est de cette farine qu'on extrait en Europe le tapioca.

La plupart des indigènes mangent peu de viande, croyant presque tous à la métempsycose; la plupart des animaux sont fétiches pour eux : la poule, le cabri et le cochon sont presque les seuls animaux qui ont leur place dans les grands festins, au cours desquels le noir, qui est ordinairement d'une grande sobriété, devient d'une gloutonnerie étonnante et avale des quantités énormes de victuailles.

Les animaux comme le cochon et le cabri, qui

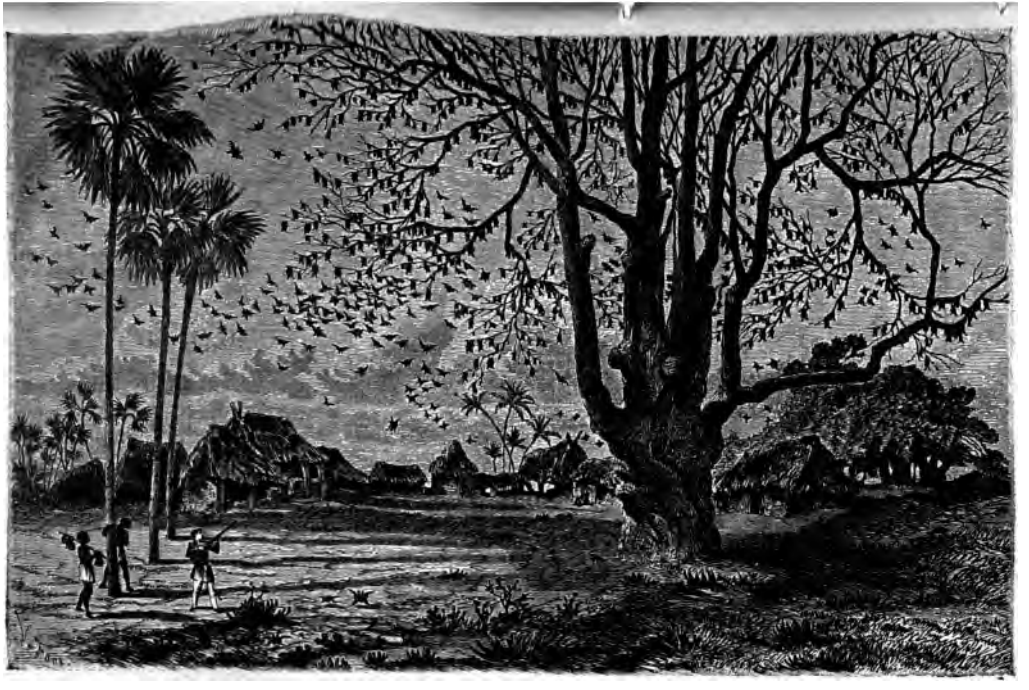
sont d'ailleurs très petits, car la race semble abâtardie, sont toujours cuits entiers avec la peau; on leur tranche la gorge, et souvent, avant qu'ils soient morts, on les fait rôtir enfilés sur un bâton. Quand le rôti est jugé à point, on gratte les poils et la peau calcinés, et l'animal est avalé avec gloutonnerie par les convives.

Les noirs sont généralement peu délicats; il n'est pas rare de les voir manger des animaux morts; ils sont aussi très friands d'une grande chauve-souris très commune dans le pays, qui se réfugie pendant le jour au haut des palmiers, où elles s'accrochent les unes sur les autres et forment de grosses grappes. Il est bien rare que d'un coup de bâton un noir n'en fasse pas tomber trois ou quatre.

Cet animal, qui, à première vue, semble peu ragoûtant, est très gentil; plus gros qu'un écureuil, il en a tout à fait la tête; les avant-bras portent de grandes ailes palmées comme nos chauves-souris et armées d'ongles; les pattes sont très fortes, et c'est par là qu'elles s'accrochent aux arbres, toujours la tête en bas. Les mères portent leurs petits accrochés par leurs griffes sur leur poitrine jusqu'à l'âge où ils peuvent voler seuls et se suffire à eux-mêmes; ils sont toujours accrochés les uns sur les autres par groupes d'une trentaine. Certains arbres en

sont couverts et ils offrent à l'œil étonné l'aspect de gros fruits noirs qui pendent le long de leurs branches. Les gens du pays les appellent *avon-soutoké;* ils nous avaient même donné ce surnom à Whydah, parce que nous sortions le soir tous ensemble, comme ces petits animaux qui, sitôt le soleil couché, partent tous en bande dans la même direction. L'avon-soutoké est très méchant, et malheur à qui le prend quand il est blessé : il vous mord cruellement et ne lâche plus prise; c'est le ravageur par excellence des champs de maïs, où ils s'abattent par vols immenses et font en très peu de temps de grands ravages. Les indigènes mangent aussi de gros lézards appelés *iguanes*, les rats de palmiers, qui sont des mets très délicats lorsqu'ils sont bien apprêtés et qu'on n'éprouve pas de répugnance, ils mangent aussi le crocodile dans certaines contrées et le requin. Celui-ci, par exemple, est un mets détestable; sa chair huileuse et nauséabonde ne peut convenir qu'à des estomacs de nègres.

Il est encore une passion gastronomique qui fait de grands ravages parmi ces populations noires, surtout chez les femmes, qui y sont mieux prédisposées par leur vie plus sédentaire que celle des hommes : je veux parler des mangeurs de terre. Lorsque ces malheureux sont pris par cette funeste



Arbre couvert de chauves-souris à Allada.

ר

passion, qui est probablement développée chez eux par l'insuffisance de nourriture, car elle ne sévit généralement que parmi les esclaves, rien ne peut plus les arracher à cette ignoble passion; la surveillance la plus active, les punitions les plus sévères, rien n'y fait : la malheureuse victime dépérit de jour en jour jusqu'au moment où elle paie de la vie ce goût dépravé. Étant en captivité à Abomey, nous avons assisté à la fin d'une de ces malheureuses; belle et forte fille à notre arrivée, elle dépérit rapidement dans l'espace d'un mois et était réduite à l'état de squelette. Je fus appelé par sa maîtresse pour tâcher de la guérir, elle se plaignait de maux de ventre; toute notre médication n'aboutit à rien, car il fut impossible, même avec la plus grande surveillance, de l'empêcher de se laisser aller à son vice, et elle mourut le jour même où nous redescendions vers la côte. Sa fin ne fut pas heureusement un mauvais présage, car, quelques jours après, nous étions rendus à la liberté sains et saufs.

N'oublions pas un des usages les plus curieux du Dahomey, le bâton.

Le bâton est tout : il représente le roi; le peuple s'incline devant lui comme devant le roi lui-même; c'est par lui qu'il transmet ses ordres d'un bout de son royaume à l'autre. Toutes les mai-

sons de commerce européennes possèdent elles-mêmes un bâton qui les représente dans leurs rapports avec le roi et les autorités. Le bâton est la carte de visite, la pièce officielle témoignant de l'authenticité d'un envoyé et de la véracité des paroles ou des ordres qu'il va traduire. Les Européens ont pris la coutume du bâton, et lorsqu'on arrive dans une ville, on envoie saluer et prévenir de son arrivée par un moulek porteur de son bâton. Les missions ont aussi un bâton. Celui de la mission de Whydah était un petit bâton en ébène surmonté d'une boule en ivoire portant une croix; celui de notre maison était une canne de tambour-major avec une grosse pomme argentée portant en grosses lettres la raison sociale; chaque agent a une canne dont il se sert pour se faire reconnaître. Le bâton a la même signification que l'anneau des anciens preux du moyen âge; les bâtons des chefs du pays sont des cannes à pomme d'argent travaillées dans le pays ou de petites hachettes au fer travaillé et ciselé par les gens du pays ou de petits morceaux de bois courts dont la pomme représente des têtes de cheval ou de coq grossièrement façonnées, ou des morceaux de bois dont un bout recourbé est garni d'un morceau de fer ou de cuivre ouvré. Les bâtons du roi ont généralement cette forme et sont garnis d'argent. C'est au moyen

d'un bâton que les autorités nous ouvrent les chemins et nous font transmettre ce qu'elles ont à nous dire; le bâton, en un mot, représente la personne et sert à établir la correspondance entre les gens qui ne connaissent ni l'écriture ni la valeur d'une signature.

CHAPITRE III

POLITIQUE

Le Dahoméen, sous son masque noir, cache un profond politique. Les derniers événements l'ont assez prouvé. Diplomate consommé, avant d'attaquer une question, il l'étudie à fond, en voit le pour et le contre, la tourne de tous les côtés pour en connaître les points faibles et pouvoir répondre et parer à toutes les questions qui peuvent lui être posées. Beau parleur, astucieux, il ne se laisse jamais démonter et vous prouverait qu'il fait nuit en plein midi. Nos diplomates européens en ont toujours été pour leurs frais et n'ont jamais pu remporter un avantage sur eux; au contraire, le plus souvent ils ont été roulés et sont redescendus de la capitale moins avancés que lorsqu'ils y étaient montés.

Quand le noir traite avec les Européens, il connaît à fond la question avant qu'elle soit portée devant le conseil : toutes les paroles de l'envoyé européen sont entendues et commentées; à son insu il est l'objet d'une surveillance de tous les moments, jour et nuit il a toujours quelqu'un auprès de lui qui comprend tout ce qu'il dit, un enfant ou une femme.

Les noirs sont aidés en tout cela par une grande mémoire. Lorsque le cas est porté devant le conseil, la question a été déjà complètement vidée, et il ne leur reste plus qu'à tendre des pièges à l'envoyé pour le faire arriver à dire ce qui avantage les noirs. Ils y arrivent facilement en énervant l'Européen qui n'est pas habitué à cette rouerie diplomatique. On le fait appeler de bonne heure le matin, on le fait attendre longtemps, et finalement, lorsqu'il est reçu, on interprète en sens inverse ses paroles; l'heure du dîner arrive et la solution n'a pas même été touchée. L'Européen est déjà très énervé; les noirs commencent à jouer serré, l'Européen s'emballe alors complètement, dit des paroles qu'il n'aurait jamais dû dire, s'embrouille et laisse la partie belle aux noirs, qui en profitent; ils sont surmenés par cette longue conférence très fatigante, car on est toujours obligé de se servir d'un interprète, soit pour les réponses,

soit pour les demandes, et le but cherché n'est pas atteint.

La politique dahoméenne consiste vis-à-vis des Européens à leur laisser tout ignorer soit du pays, soit des mœurs, soit de la langue, et de les induire en erreur sur toutes choses. Il est défendu aux gens du pays d'initier les Européens à la langue, et à part quelques mots usuels aucun Européen ne connaît la langue du pays. Si vous demandez l'interprétation d'un mot, elle vous est donnée; fort de cela, vous répétez le mot à une autre personne, qui ne vous comprend pas et qui vous donne l'interprétation du mot d'une manière toute différente. Les missionnaires, qui par leurs élèves ont tous les moyens voulus pour éclaircir les ténèbres sur la langue djege, ont fini par y renoncer devant les difficultés qu'ils ont trouvées pour avoir la signification vraie des mots. Les gens du pays bien portés pour les Européens vous disent : « Méfiez-vous, car si l'on savait que vous connaissiez la langue du pays, vous seriez sûrement empoisonnés. »

Les Européens, dans les voyages qu'ils sont obligés de faire le long de la côte, sont obligés de suivre toujours les anciens chemins : ils ne peuvent s'écarter des routes sans une autorisation, qui est rarement donnée. Il nous fut toujours défendu,

par exemple, d'aller de Whydah à Kotonou par la plage, de même de Whydah à Grand-Popo. On ne peut sortir d'une ville sans en avoir demandé l'autorisation aux autorités, qui alors vous remettent un laissez-passer, une graine ou un bâton. Pour le règlement de certaines questions il nous arrivait souvent de répondre le soir à un message du roi et d'avoir le retour de notre réponse le lendemain matin, ce qui ferait supposer qu'un bon courrier pouvait aller à la capitale en quelques heures. Les autorités interrogées nous répondaient toujours qu'il était passé par le chemin du roi qui mène à la capitale en quelques heures, ce qui n'est pas vrai, car, ayant fait la route à pied d'Abomey à Whydah, je suis certain qu'il y a cent kilomètres entre ces deux villes; la route est droite tout le temps et fait le nord, ce qui enlève toute idée de chemin de traverse; il est impossible aux meilleurs courriers du monde de faire à pied cent kilomètres en quelques heures. La vérité est que les autorités recevaient du roi des instructions et faisaient elles-mêmes la demande et la réponse, et le bâton du roi couvrait cette supercherie.

La politique vis-à-vis des autres nations noires est de les tromper par de fausses alliances pour pouvoir, à un moment donné, s'en emparer sans trop de résistance. On raconte que le roi, ayant mis le

siège devant une ville très vaillamment défendue et protégée par des remparts, devant les échecs subis par ses troupes dans plusieurs assauts, et désespérant de s'en emparer par la force, envoya des messagers aux habitants.

Les messagers dirent aux chefs que le roi, qui était toujours vainqueur, était en admiration devant leur ouvrage et qu'il serait malheureux que deux nations aussi valeureuses fussent ennemies, et qu'ainsi le roi leur maître leur proposait la paix et une alliance. Les chefs acceptèrent, et pour sceller ce nouveau pacte, les chefs dahoméens vinrent rendre visite à ceux de la ville, annonçant le départ du roi pour le lendemain. Les chefs de la ville les accompagnèrent jusqu'au camp dahoméen, persuadés de leur bonne foi. Le lendemain de très bonne heure, le roi envoyait un chef dahoméen avec une nombreuse escorte à chaque porte de la ville pour donner ses derniers adieux aux chefs ennemis; les gens de la ville ouvrirent les portes sans méfiance, les chefs s'en emparèrent, et pendant ce temps le roi donna un formidable assaut. La ville fut prise, les gens égorgés ou emmenés en esclavage, et la ville livrée aux flammes.

Ces quelques faits montrent la politique astucieuse du Dahomey, qui ne recule devant rien pour arriver à son but; le voile mystérieux dont s'entoure

le Dahomey vis-à-vis des Européens n'a qu'un but, c'est de retarder autant que possible la conquête européenne.

Les Portugais semblent avoir été les premiers à fonder sur la côte de Dahomey un établissement de quelque importance. La langue de Camoens est parlée aujourd'hui encore à Porto-Novo et à Whydah, et le fort de San Jão Baptisto d'Ajuda, où ils entretiennent une petite garnison, reste comme souvenir d'une situation prépondérante qu'ils ont, depuis, renoncé à exercer.

Dès le XIVe siècle, la France fonda, elle aussi, en face du fort portugais, un fortin, sur lequel flottent toujours les couleurs nationales, quoique depuis 1797 nous n'y entretenions plus de garnison.

Le fort, en effet, a été cédé à la factorerie de Marseille; mais cette concession n'est que temporaire et sujette à reprise, sans indemnité, en cas de besoin pour le service de l'État.

Ces droits de la France sur le fort de Whydah et sur le territoire avoisinant ont d'ailleurs été formellement consacrés dans un traité passé le 1er juillet 1861 avec le roi de Dahomey et dont le texte figure *in extenso* dans le tome VI du recueil de Clercq.

Les 19 mai 1868 et 19 avril 1878, sont intervenus

deux autres traités. Par le premier, le territoire de Kotonou, situé à l'entrée de la lagune qui conduit à Porto-Novo, a été cédé à la France. Par le second, le roi de Dahomey a confirmé la cession de ce point à la France et a déclaré supprimées toutes les servitudes imposées aux Français résidant au Dahomey, et particulièrement au fort français de Whydah. Le commerce français a bénéficié de ces dispositions, et plusieurs maisons de Marseille, parmi lesquelles la maison Cyprien Fabre et Cie, la maison Mante frères, la maison Régis, ont créé à Whydah des comptoirs qui font, principalement pour le commerce de l'huile de palme, un chiffre de transactions important.

Le Portugal, qui possédait depuis le XVe siècle le fort de San João Baptisto d'Ajuda, eut après la Conférence de Berlin la velléité de faire valoir les droits qu'il prétendait posséder sur le royaume de Dahomey. Le Cabinet de Lisbonne, qui considérait Whydah comme une dépendance du gouvernement de San Thomé, établit et notifia son protectorat sur les côtes de Dahomey, le 18 janvier 1886, en exécution d'un traité passé au mois d'août 1885. Mais il recula bientôt devant les difficultés que suscita à ses agents le roi Glélé lui-même, qui désavoua les engagements pris en son nom par le chacha de Julia da Souza — lequel fut empri-

sonné et chargé de chaines — et qui n'accorda que des satisfactions toutes platoniques à la mission portugaise qui lui rendit visite à Abomey. Le 25 décembre 1887, le Portugal notifia aux puissances qu'il renonçait au protectorat du Dahomey : le gouverneur Curado fut rappelé, le mât de protectorat rasé et le *statu quo ante* rétabli.

Quant aux rapports entre l'Allemagne et le Dahomey, ils sont beaucoup plus récents. Plusieurs maisons de Hambourg ont des factoreries à Whydah. En 1883, l'*Élisabeth* parut devant cette ville pour obtenir satisfaction de mauvais traitements infligés à deux négociants allemands. Une bande du territoire formant l'*hinterland* de la colonie de Togo est revendiquée par le Dahomey. Le capitaine de François, le docteur Wolff et le lieutenant Kling ont fait des voyages de reconnaissance sur ce territoire. Le docteur Wolff, notamment, éleva, en mai 1888, sur le territoire d'Adeli, une station qu'il a nommée Bismarckburg. Ces expéditions avaient sans doute pour but d'appuyer une offre de protectorat, si les circonstances étaient favorables.

Voici le traité signé avec la France :

Le port de Kotonou a été cédé à la France le 19 mai 1868, par le roi de Dahomey, en vertu d'un

traité dont l'original existe à Porto-Novo. En voici la teneur :

L'an 1868 et le 19 mai,... les soussignés Jean-Baptiste Bonaud, agent vice-consul de France au Dahomey et à Porto-Novo, assisté de M. Pierre Delay, négociant français à Ouidah, et Dabah, yavoghan (gouverneur) de Ouidah, agissant au nom et par les ordres du roi de Dahomey, assisté de Chundatan, grand cabécère (gouverneur de district), chargé spécialement des affaires des Français à Ouidah, et d'Atinéou, grand cabécère de Ouidah, en présence de tous leurs mosses (interprètes), des envoyés ordinaires et extraordinaires du roi de Dahomey et des mosses des grands cabécères du royaume, absents de Ouidah,

Se sont réunis dans la maison du yavoghan, siège du gouvernement du roi de Dahomey à Ouidah, à l'effet de convenir ce qui suit :

Le yavoghan, ayant pris la parole, s'est exprimé ainsi : « Le roi de Dahomey, dans son désir de donner une preuve d'amitié à Sa Majesté l'Empereur des Français et reconnaître les relations amicales qui ont existé de tout temps entre la France et le Dahomey, avait, vers la fin de l'année 1864, fait la cession à la France de la plage de Kotonou; le 9 mai dernier, il a envoyé à Ouidah un messager, nommé Kakopé, spécial porteur de

son bâton royal, à l'effet de renouveler cette cession entre les mains de l'agent vice-consul de France, avec toute la solennité en usage dans le Dahomey. »

Dans cette circonstance il a été jugé nécessaire par le roi de Dahomey et l'agent vice-consul de France qu'un acte écrit constatât la confirmation de la cession faite antérieurement par le roi de Dahomey de la plage de Kotonou et l'acceptation par la France de cette cession.

L'agent vice-consul a répondu au nom du gouvernement en exprimant toute sa gratitude au roi de Dahomey pour cette nouvelle preuve d'amitié. Il a ajouté qu'il acceptait cette cession dans la pensée qu'elle favoriserait l'extension des relations commerciales entre les deux pays et serait ainsi profitable à tous les deux; mais que, quel que fût le désir du roi de Dahomey de voir Kotonou occupé militairement par la France, le gouvernement de l'Empereur n'avait pas cru devoir jusqu'à présent réaliser cette occupation et qu'il ne la réaliserait qu'autant que cela conviendrait à ses intérêts; que jusqu'à ce moment rien ne devrait être changé à l'état de choses actuel en ce qui concerne les indigènes du pays et la perception des droits de douane.

Le yavoghan, les grands cabécères, les envoyés du roi de Dahomey et les mosses présents du grand

cabécère du royaume ayant manifesté leur adhésion aux paroles prononcées par l'agent vice-consul, les articles suivants ont été rédigés d'un commun accord entre les parties contractantes :

ART. 1er. — Le roi de Dahomey, en confirmation de la cession faite antérieurement, déclare céder gratuitement à Sa Majesté l'Empereur des Français le territoire de Kotonou avec tous les droits qui lui appartiennent sur ce territoire, sans aucune exception ni réserve et suivant les limites qui vont être déterminées :

Au Sud, par la mer;

A l'Est, par la limite actuelle entre le royaume de Porto-Novo et le Dahomey;

A l'Ouest, à une distance de six kilomètres de la factorerie V. Régis aîné, sise à Kotonou sur le bord de la mer;

Au Nord, à une distance de six kilomètres de la mer mesurée perpendiculairement au rivage.

ART. 2. — Les autorités établies par le roi de Dahomey à Kotonou continueront d'administrer le territoire actuellement cédé jusqu'à ce que la France en ait pris effectivement possession. Rien ne sera changé à l'état de choses actuellement existant, les impôts et les droits de douane continueront comme par le passé à être perçus par le roi de Dahomey.

ART. 3. — Le présent traité sera soumis à Sa Majesté l'Empereur, mais la cession du territoire de Kotonou est considérée d'ores et déjà comme irrévocable, sauf la non-ratification du présent traité par Sa Majesté l'Empereur des Français.

Fait et signé par les parties contractantes à Ouidah, les jours, mois et an que dessus.

L'agent vice-consul de France, *Signé :* BONAUD.

Le yavoghan, ne sachant pas signer, a fait une croix. *Signé :* +

CHAPITRE IV

RELIGION

La religion du Dahomey est le fétichisme; l'idée de Dieu est remplacée par les fétiches qui, comme dans le paganisme de l'ancienne Rome, représentent des dieux protecteurs ou méchants, ou des idoles servant à perpétuer le souvenir des grands hommes du pays. Mais, quels qu'ils soient, les prêtres qui les servent dans un but de lucre les représentent toujours aux naturels comme des gens facilement courrouçables qu'il faut apaiser par des dons et des sacrifices pour qu'ils ne nuisent pas aux simples mortels.

Le fétiche le plus en renom est Ekba, le dieu du mal. Sa spécialité le rendant plus à craindre que les autres, c'est celui dont le culte est le plus fervent dans ces contrées.

Les noirs ont pourtant l'idée d'un seul Dieu supérieur à tous les autres et qui, par sa grande supériorité, ne peut avoir d'idole, car ils se considèrent comme trop inférieurs pour correspondre

Fétiches du Dahomey. — Dessin de Foulquier, d'après M. Répin.

directement avec lui-même. Ils le nomment Mahou; de là cette phrase typique d'un grand chef nous expliquant pourquoi, lorsqu'ils parlaient du roi, ils s'agenouillaient le front dans la poussière, tandis que le roi nous autorisait à rester debout : « Le roi vous autorise à rester debout parce que vous ne

vous agenouillez que devant Dieu, avec qui vous correspondez directement, tandis que nous ne correspondons avec lui que par les fétiches, et, par respect pour le roi, qui est un grand féticheur, nous ne prononçons son nom que le front dans la poussière. » C'est à cela aussi que les missionnaires doivent le grand respect que leur montrent les noirs, car ils sont censés être les féticheurs de Mahou, le Dieu supérieur à tous les autres.

Les fétiches sont représentés par des pots de terre, des objets de ferronnerie, de vieilles pièces de canon; presque tous les grands arbres sont fétiches, de même le crocodile et certains serpents; mais le plus souvent par des statues grossièrement façonnées et ornées d'un énorme phallus; quelques-unes représentent des femmes montrant leurs appas exagérés.

L'idée de la métempsycose est très répandue chez les noirs; aussi n'est-il pas rare de les voir refuser de manger de certain animal sous prétexte qu'il doit abriter l'âme d'un de leurs parents.

On trouve aussi, dans le Dahomey, quelques musulmans appelés par les gens du pays *aloufas*. Comment la religion du prophète est-elle venue se répandre dans le Dahomey, si éloigné de son foyer actif, la Mecque? Voici ce que dit la légende du Dahomey :

Un de leurs rois étant allé en guerre fort loin dans l'intérieur du pays eut à combattre un parti de guerriers très belliqueux; il réussit à en faire prisonniers quelques-uns, et, émerveillé de leur courage et de leurs doctrines, il leur fit grâce et les autorisa à habiter en liberté le pays.

Les aloufas s'établirent, conservant leur religion et leurs mœurs, et formèrent un petit groupe très solitaire, rallié autour de leur muezzin, qui tous les soirs au coucher du soleil appelle les croyants à la prière. Ils se distinguent des autres noirs par le costume : ils portent, en dehors du travail, de grandes chemises blanches à manches très larges. Mais je crois que la religion musulmane s'est plutôt répandue dans cette partie de l'Afrique par la côte, et que le foyer central de la propagande a été le Maroc, d'où elle s'est répandue au Sénégal et a été transportée, par les hasards, des jeunes indigènes au Dahomey, par un petit groupe de croyants qui furent les prisonniers des Dahoméens. D'ailleurs, ces points de la côte sont visités de temps en temps par des missionnaires nègres qui cherchent à attirer des adeptes à la religion du Prophète.

Les missions catholiques ont fait beaucoup de prosélytes et fait faire un grand pas à la civilisation de ces contrées; le nombre des noirs convertis

est très grand et nous leur devons nos employés indigènes qui écrivent et parlent les langues européennes. Les protestants sont en très petit nombre, car le Dahomey est beaucoup plus soumis à l'influence française et portugaise. Les noirs ont d'ailleurs une sainte haine pour les Anglais, qu'ils respectent comme la nation européenne qu'ils craignent le plus.

CHAPITRE V

MUSIQUE — LITTÉRATURE

La littérature et la musique sont à l'état embryonnaire dans le Dahomey, et cela par une excellente raison : le djèje se parle, mais ne s'écrit pas; aucun signe ne sert dans le Dahomey à traduire la pensée. Les événements, l'histoire, les guerres et les actions d'éclat des grands hommes se transmettent à la postérité par la parole; le livre est remplacé par l'homme, qui conserve avec une mémoire étonnante les faits qu'il est chargé de transmettre à la postérité. Il les apprend lui-même à un autre individu, qui lui les transmettra à son tour. Lorsque nous fûmes présentés au roi à Kana-Goumé, pour nous prouver l'amitié qu'il avait toujours eue pour les Européens, il nous dit le nom de tous les Européens qui étaient montés voir son père, le

nom et de plus le portrait des personnes qui nous étaient décrites par les vieux cabécères de son entourage, et cela avec une fidélité de mémoire étonnante, dont nous avons eu souvent l'occasion de nous apercevoir.

Quand nous écrivions des lettres au nom du roi au commandant Fournier, qui surveillait la rade de Whydah à bord du *Sané*, les lettres étaient rapportées au roi par un récadère (cabécère chargé spécialement de rapporter les discours du roi), et au bout de deux ou trois traductions il débitait sans hésitation des lettres très longues qui lui étaient traduites phrase par phrase et qu'il devait rapporter textuellement du roi. Aussi la littérature, vu le manque d'écriture, ne se compose que de fables, de poèmes et de contes, qui sont légués à la postérité par les rapsodes qui les colportent de ville en ville, comme au temps de la Grèce ancienne et des croisades, où le barde égayait les fêtes et les festins avec les chants d'Homère.

La musique est encore plus arriérée. Les tamtams et les tambours, morceaux de bois creusés et recouverts de peau, accompagnés par des gourdes vides sur lesquelles battent de petits os attachés les uns aux autres qui l'enveloppent comme d'un filet; les trompes en défense d'éléphant creusées, aux sons sourds et gutturaux, des clochettes de fer sur

lesquelles ils tapent avec un morceau de fer, sont des instruments dont la valeur musicale est de faire un charivari épouvantable en marquant les

Tambour. — (Gravure extraite de l'*Illustration*.)

trois temps de la danse du pays. Le vrai musicien, le chanteur, accompagne ses chansons monotones et nazillardes sur une petite guitare en bambou, en forme de planchette carrée, sur laquelle sont tendues des fibres de bambou, qui remplacent les

cordes, et qui ressemblent aux petites musiques que fabriquent nos bambins avec des élastiques. Leur sentiment musical n'est d'ailleurs pas bien élevé; même sur cet instrument-là ils tirent trois ou quatre sons de mandoline fêlée dont ils accompagnent toutes leurs chansons.

Nous avons entendu cependant aux portes du palais du roi à Kana-Goumé des joueurs de trompe d'éléphant qui modelaient parfaitement leurs sons en faisant plusieurs notes et qui communiquaient entre eux à assez grande distance; mais ceux-là sont des musiciens du roi qui veillent à sa sécurité et il est rare de rencontrer de pareils artistes.

CHAPITRE VI

GUERRE

La guerre a une large place dans la vie dahoméenne; le roi fait partir ses troupes deux fois par an à la guerre; il profite pour cela des deux saisons sèches :

La première guerre, qui a lieu au commencement de l'année, est la petite guerre, où les expéditions ne sont jamais poussées bien loin, tandis que celle qui a lieu après la grande saison des pluies, vers la fin de l'année, est la grande guerre. C'est à l'occasion de celle-ci qu'il lève tous ses guerriers pour attaquer au loin les grandes peuplades qui environnent son pays, c'est celle-ci qui doit fournir les victimes pour les grandes coutumes et la traite.

Le roi, au dire de Candido Rodriguez, son secrétaire particulier, peut lever une armée de vingt mille hommes, y compris les amazones; mais ce

chiffre est exagéré, car dans le combat d'Acharpa, qui a été l'affaire la plus sérieuse dans la guerre du Dahomey, combat où le Dahomey a donné toutes ses forces dans un furieux assaut, soutenu vaillamment par trois cent cinquante tirailleurs sénégalais, les officiers n'ont pas estimé à plus de douze mille hommes l'effectif dahoméen; et encore, pour arriver à ce chiffre, le roi avait levé tout ce qu'il y avait d'hommes valides dans ses États.

Nous nous en sommes parfaitement aperçus à notre retour vers la côte: nous avons traversé à pied le pays dans toute sa longueur; les villages, la capitale paraissaient abandonnés, et sur les routes on ne rencontrait que des vieillards et des femmes.

En temps ordinaire l'armée dahoméenne doit se composer de deux mille amazones et de quatre ou cinq mille guerriers: c'est réellement l'armée dahoméenne, les gens qui font métier de la guerre et qui sont toujours groupés auprès de la capitale, prêts à partir à la moindre alerte. Les soldats et les amazones obéissent par petits groupes à des cabécères, qui, eux-mêmes, dépendent des grands cabécères qui commandent l'armée: ils ont en outre en sous-ordre de petits chefs qui correspondent à nos officiers, sous-officiers et caporaux.

Dans les grandes guerres comme celle qu'ils viennent de nous faire, le roi lève la réserve, la

landwehr, ce qui porte l'armée au chiffre de douze à quinze mille hommes.

La réserve se joint alors à l'armée active et est divisée dans les groupes de l'armée, où elle se trouve encadrée par les troupes régulières; mais, somme toute, ce ne sont pas des troupes bien sérieuses. Voici d'ailleurs comment on procède au recrutement de cette réserve : chaque individu possédant des esclaves doit en fournir au roi en cas de besoin un certain nombre armés de couteaux-manchettes, de fusils à pierre et une certaine quantité de poudre. On pense que de pareilles troupes ne sont pas très solides; elles marchent très bien si elles ont le dessus au début de l'action; mais si elles éprouvent un échec et sont serrées de près par l'ennemi, le courage factice qu'on obtient d'elles au moyen du tafia et du fanatisme religieux se transforme en panique, dont il est difficile de les faire revenir.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne les guerriers et les amazones de profession, rompus au métier des armes et maintenus dans un état d'entraînement continuel, fanatisés par le roi et les féticheurs : ceux-là sont d'excellents guerriers, d'un courage à toute épreuve, mais leur armement ne correspond pas à leur courage: un couteau-manchette et un fusil à pierre est tout leur armement. D'ailleurs le fusil n'est pas considéré par eux

comme la vraie arme de combat : épaves de tous les arsenaux européens qui livrent au commerce ces vieux mousquets à pierre, les fusils deviennent dans les mains des noirs des armes presque inoffensives. Une grosse charge de poudre pour faire beaucoup de bruit, bourrée avec des herbes sèches et de petites balles en fer, produit un effet terrible à quelques pas; mais à une trentaine de mètres elle ne fait plus l'effet que d'une grêle qui tout au plus peut vous procurer l'impression d'un léger coup de fouet. Aussi, pour eux, le fusil est plutôt la fanfare qui annonce le combat que l'arme d'attaque; l'arme véritable, l'arme nationale, est le couteau-manchette, large coutelas ayant une lame de cinquante centimètres de longueur, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse et avec lequel ils abattent un membre ou une tête d'un seul coup comme un vulgaire bambou.

L'arme est en même temps un outil de travail pendant la paix, servant à couper les palmiers, les herbes, à abattre les arbres, à ouvrir les chemins dans les forêts vierges parmi les lianes; l'indigène dans l'intérieur ne voyage jamais sans lui. Il sert même quelquefois à creuser la terre et à la construction des maisons, c'est un outil universel.

Grâce à son organisation guerrière, bien supérieure à celle des nations environnantes, et à la

grande surveillance à laquelle le pays est soumis, le Dahomey s'est assuré la suprématie des armes, et sa vigilance le met à l'abri des coups de main. Très audacieux dans l'art de faire la guerre, voici la tactique qu'ils emploient.

Lorsqu'ils sont décidés à attaquer une des peuplades voisines, le roi envoie deux ou trois cents guerriers du côté opposé à celui où il compte diriger son attaque. Les guerriers se précipitent sur ce point à marches forcées, jetant partout la terreur; les gens s'enfuient à leur approche en répandant partout le cri d'alarme : Dahomey! Dahomey! le Dahomey est là.

Arrivés dans le pays ennemi, les trois cents guerriers construisent chacun une quinzaine de cabanes en feuilles de palmier, ce qui est la façon de camper des troupes dahoméennes, et les habitants à leur réveil se trouvent en présence d'un camp immense qui laisse supposer la présence d'une armée de plusieurs milliers d'hommes.

Toute la nuit et la journée, les trois cents Dahoméens chantent les chansons de guerre, et les espions de la nation attaquée avertissent leur roi que l'armée dahoméenne se trouve campée à tel endroit et qu'ils sont en très grand nombre. Le roi réunit alors ses troupes et se porte à leur rencontre. Mais pendant ce temps la véritable armée

dahoméenne, qui s'est tenue cachée du côté opposé, marche en avant, incendie les villes et les villages sans défense, faisant prisonniers tous les gens valides qui peuvent servir d'esclaves, et massacrant les autres. Les troupes ennemies qui ont marché contre elle, trompées par leur simulacre de guerre, sont prises à revers, mises en déroute, laissant aux mains de l'ennemi de nombreux prisonniers qui plus tard serviront aux grands sacrifices de la capitale. Les troupes, chargées de butin et emmenant une grande quantité d'esclaves, retournent dans la capitale, où le roi distribue à ses chefs et à ses soldats des esclaves et des cadeaux pris sur le butin, pour récompenser leur courage et leur bravoure.

Mais le succès n'est pas toujours du côté du roi de Dahomey; il arrive quelquefois qu'il se trouve en face de nations guerrières qui connaissent et déjouent toutes ses ruses et lui font subir de sérieuses défaites. Le roi alors, qui ne doit jamais être vaincu, razzie en se repliant quelques pauvres petites peuplades, dont les habitants serviront à faire son entrée triomphale dont la capitale du roi toujours vainqueur. On raconte à ce sujet une anecdote : Le roi Gléglé, ayant attaqué les Ekbas, forte nation aimant son territoire et le défendant avec une bravoure étonnante si l'on vient l'attaquer,

subit une grande défaite; ses troupes lâchèrent pied avec tant de précipitation que le roi, pris dans la mêlée, laissa une de ses pantoufles et faillit perdre la vie sans un de ses soldats qui arriva à temps pour le protéger. Gléglé, de retour dans sa capitale, y fit, comme toujours, son entrée triomphale, annonçant à son peuple sa nouvelle victoire, qui n'était autre qu'une grande défaite. Le roi, ayant appris que le soldat s'était glorifié de lui avoir sauvé la vie et avait raconté qu'il avait perdu une pantoufle dans la mêlée, lui fit trancher la tête comme à un menteur, car nul ne devait ignorer que les rois de Dahomey, les plus grands des féticheurs, ne sont jamais vaincus et qu'ils n'ont pas besoin des secours d'un soldat pour leur sauver la vie, que leurs fétiches sont assez puissants pour les tirer des plus mauvais pas.

Un autre fait typique, le roi, après les pertes subies dans ses rencontres avec les troupes françaises, a fait dire à son peuple que les troupes françaises avaient été vaincues par les siennes et qu'il ne leur avait accordé la paix que par bonté pour les blancs.

Pour terminer, nous nous trouvons en face d'un peuple qui privé de son roi sanguinaire, de ses féticheurs qui le tiennent dans le réseau abrutissant d'un mysticisme ignoble ravalant leur intelli-

gence, et de cette horde de guerriers pillards, vraie nichée de bandits, se transformerait en un peuple doux, intelligent, porté au travail et au négoce et apte à la civilisation.

Mes rapports fréquents avec les gens du pays m'ont prouvé que les Dahoméens ne demandaient qu'une chose, le régime européen, qui les délivrerait à tout jamais des exactions du roi, des féticheurs et des chefs : le commerçant enrichi jouirait sans crainte du bien-être qu'il aurait acquis, et ne se verrait pas dépouillé par des chefs jaloux; le peuple trouverait dans ses rapports avec les commerçants européens de quoi largement subvenir à son existence. Notre gouvernement avait la partie belle, la moitié de l'effort était fait et il est regrettable que quelques esprits pessimistes l'aient détourné de cette conquête qui eût été une excellente acquisition pour la France, une colonie qui sans frais eût rapporté du jour au lendemain. Il faut espérer que le dernier mot n'est pas dit; que le gouvernement reviendra sur cette première décision; qu'une expédition vigoureusement menée anéantira ce roitelet orgueilleux et sanguinaire ainsi que sa capitale, et que le Dahomey deviendra une de nos plus florissantes colonies africaines et une de nos meilleures portes vers les richesses du centre africain.

CHAPITRE VII

GÉOGRAPHIE DU DAHOMEY

La géographie du Dahomey ne peut être faite qu'imparfaitement; les seuls points complètement connus sont les points rapprochés du littoral où se sont établis les commerçants européens, et encore leur position géographique n'a jamais été relevée bien exactement.

Le Dahomey est borné au sud par le golfe de Bénin, à l'est par le lac Denha, le Zamou ou rivière de Sô, la petite lagune Tjibé-Abomey, et un petit affluent du Wémé qui prend sa source dans l'est, cours d'eau qui, comme ceux précités, forment les limites du royaume de Dahomey et du royaume de Porto-Novo. Vers l'ouest le Dahomey est limité par la rivière d'Aô, très peu connue, car son entrée est interdite aux Européens, et par des régions tout

à fait inexplorées. Le Dahomey s'étend ensuite vers le nord; les limites sont complètement inconnues et ces contrées n'ont jamais été explorées par les Européens, mais il est à présumer que l'autorité réelle du roi ne s'exerce pas à plus de deux cents kilomètres d'Abomey, la capitale, et toutes les contrées environnantes sont sous la domination de roitelets plus ou moins tributaires du Dahomey. La population du Dahomey offre peu de densité et ne doit pas être supérieure à 300 000 habitants. Il n'existe à proprement parler que deux villes, Abomey et Whydah; tous les autres points cités sur les cartes ne sont que des bourgs, de tous petits villages ou des marchés, où à certains jours de la semaine ou du mois les noirs se rendent, souvent d'assez loin, pour acheter ce dont ils ont besoin et écouler les objets de leur fabrication, leurs produits et les marchandises européennes qu'ils ont achetées aux habitants le long de la côte.

Les côtes du Dahomey sont défendues par des barres, espèces de gradins sous-marins formés dans les sables par un courant assez rapide qui contourne le golfe de Bénin en descendant vers le sud et qui en rendent l'accès fort difficile. Au bord de la mer on trouve dans toute cette partie de l'Afrique de grandes plages de sable qui sont elles-mêmes séparées de la terre ferme par des lagunes de peu de

profondeur dans la saison sèche, mais qui deviennent de véritables lacs, souvent très profonds, au moment des grandes pluies, qui, ne trouvant pas d'ouvertures assez profondes pour leur écoulement, s'accumulent entre les plages de sable, toujours plus élevées que la terre ferme, inondent toutes les terres à plusieurs kilomètres vers l'intérieur, et, trop surchargées, rompent parfois leur digue de sable; on est souvent obligé de les aider dans cette opération pour préserver de la destruction les établissements qui se trouvent sur les plages; ces ouvertures prennent, dans le Dahomey, le nom de « bouche du roi » et ne peuvent être faites que par son ordre.

Cette séparation de la terre ferme par les lagunes a fait scinder en deux tous les établissements européens de la côte : les factoreries, établies sur la plage, servent d'entrepôts pour les embarquements et les débarquements, tandis que les points de vente et de négoce se trouvent en deçà des lagunes.

Comme point important le long de la côte, on remarque Whydah, qui possède environ 10000 habitants. On y trouve : deux factoreries françaises, Mantes frères et Borrelli de Régis aîné, qui occupent le fort français, et L.-F. Fabre et Cie; la factorerie allemande Gœdelt, située dans l'ancien fort anglais; le fort portugais de San Juan d'Ad-

juda, où le gouvernement portugais entretient une petite garnison, composée d'un capitaine commandant du fort, d'un lieutenant qui remplit les fonctions de commandant d'armes, et d'une trentaine de disciplinaires blancs, noirs et métis, avec le cadre nécessaire; et une mission catholique, comprenant quelques pères et quelques sœurs pour l'éducation des noirs, et possédant une chapelle. Whydah, qui doit son nom aux Anglais, est un des points les plus sains de la côte, grâce à son éloignement des lagunes; c'est aussi l'endroit le plus commerçant du Dahomey. Les gens du pays l'appellent Glékoué, et les Portugais, qui en revendiquent la possession et qui la portent dans leurs géographies et sur leurs cartes comme une de leurs possessions, l'appellent Adjuda. Whydah faisait autrefois partie d'un petit royaume appelé Juda ou Adjuda, dont les Dahoméens s'emparèrent en 1727, et qui avait pour capitale Savi. Ses habitants sont très civilisés, travailleurs et commerçants; beaucoup d'entre eux ont pris le costume et les usages européens et ne demanderaient pas mieux que d'être soumis à un gouvernement européen et de voir finir les exactions et les vexations que ne leur ménagent pas les autorités dahoméennes au nom du roi. Entre la plage de Whydah et Whydah-ville, distantes l'une de

l'autre d'environ 6 kilomètres, et séparé de la plage par une lagune peu profonde de deux cents mètres de large, se trouve Djobadji, petit village sans importance occupé par des pêcheurs et par un collège de féticheuses dont les fêtes sont très courues. En suivant la côte vers l'est on trouve Avrékété et Abanopouta, point où la maison Régis a fondé des comptoirs dont le commerce est presque nul, car les indigènes préfèrent aller à Whydah, où ils trouvent plus de choix. En continuant toujours dans la même direction on rencontre Godoméplage qui est le point servant d'entrepôt aux factoreries pour les embarquements et les débarquements; en remontant un peu vers le nord, Godoméville et Abomey-Kalavi, deux points assez importants comme commerce et occupés par les deux maisons françaises Régis et Fabre. A l'est de Godomé-plage on rencontre Kotonou, qui n'est qu'une langue de sable où se trouve un tout petit village noir et qui ne doit son importance qu'à sa position au bord de la mer, qui en fait le point d'embarquement et de débarquement de Porto-Novo; on n'y trouve que les entrepôts des maisons européennes établies à Porto-Novo et une station télégraphique.

Savi, Tori, Allada, Atiougou Henvi, Vodonou, Zobodomé, que nous avons rencontrés sur notre

route en montant à la capitale, ne sont que de petits bourgs sans importance ou des foires où les gens des environs viennent vendre leurs produits. Kana seul paraîtrait un peu plus important. Abomey, la capitale, est la ville mystérieuse par excellence; grâce à l'astuce des gens du pays qui l'ont présentée toujours aux Européens sous des jours différents, les opinions des voyageurs qui l'ont visitée sont assez différentes. Je crois que, somme toute, c'est une réunion de palais entourés de hautes murailles en terre, construits par les premiers rois et leurs descendants, autour desquels sont venus se grouper les salams des chefs et guerriers du Dahomey; à part les murailles qui entourent les palais, qui sont immenses et peuvent abriter un grand nombre de personnes, on ne trouve aucune autre fortification. La population d'Abomey peut être évaluée à 25 000 habitants.

Kana-Goumé, que nous avons visité, se trouve à 70 kilomètres environ dans le nord-est d'Abomey; c'est une résidence d'été : il y a deux palais immenses du roi en très bon état, mais aucun vestige de ville ou de village.

Le sol du Dahomey est fertile; le terrain, arrosé de toutes parts par des lagunes, en rend le séjour très nuisible aux Européens; le bétail y est en très petite quantité; comme culture on rencontre le

maïs, l'igname, le manioc, la patate douce et tous les fruits des pays tropicaux, la liane à caoutchouc, le palmier à huile, qui fait la richesse du pays. A part le crocodile, il n'y a presque pas d'animaux nuisibles; le gibier est assez rare, et à part la gazelle on ne trouve comme gros gibier que quelques variétés de gros rongeurs tout à fait inoffensifs.

L'aspect du pays en général est très curieux. C'est une succession de terrasses et de plateaux, s'élevant par des pentes plus ou moins sensibles de la mer aux collines des Manthis, contreforts des montagnes de Kong. Des marais et des lagunes d'une largeur variable coupent le pays. Le marécage qui sépare le royaume de Porto-Novo du plateau d'Abomey est le plus considérable du royaume de Dahomey. Il a environ 200 kilomètres de circonférence.

La caractéristique du climat est d'être équatoriale plutôt que tropicale. Les saisons se divisent en deux saisons sèches et en deux saisons des pluies. Grandes pluies de mai à juin, moindres de septembre à novembre. Du 15 juillet au 15 septembre, petite saison sèche. La grande saison sèche dure de décembre à la fin de mars, parfaitement tranchée.

C'est la période marquée par un vent que les indigènes désignent sous le nom de *harmattan* :

c'est à peu près l'équivalent du sirocco du sud de l'Algérie, dans la région du Kreider et de Méchéria. C'est aussi l'époque la plus saine pour les Européens. De fréquentes tornades (tempêtes) s'abattent sur le pays au moment des changements de saison et balayent comme des fétus les cases des indigènes, qui ne s'en inquiètent pas outre mesure et les reconstruisent aussitôt.

— En février (quelquefois même mi-janvier par exception), mars, avril et mai, saisons de tornades.

— En juin souffle une brise d'ouest assez fraiche; il ne pleut presque pas: cette saison dure encore pendant la première quinzaine de juillet.

— Mi-juillet, août et septembre sont les mois de pluies, pluies fines et fréquentes, surtout les deux derniers mois.

— Octobre est un mois de transition.

— Novembre, décembre et janvier sont les mois sans pluies; les brumes sont fréquentes, le vent de terre souffle le matin, et le vent de mer l'après-midi.

C'est vers la fin de septembre que les eaux sont les plus hautes; si les tornades sont particulièrement violentes pendant les mois où elles se produisent, c'est alors quelquefois vers le mois de juin que les eaux ont leur maximum de crue.

Tel est comme je l'ai vu et comme je l'ai vécu le Dahomey. Je compte d'ailleurs y retourner bientôt, compléter ces notes et assister à la transformation complète d'un pays où la civilisation peut pénétrer sans crainte et qui, on le voit, est moins sauvage qu'on ne le croit et surtout qu'on ne le dit.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS V

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. L'arrivée, l'installation 1
— II. Whydah-plage 24
— III. Voyage de Whydah-ville à Whydah-plage .. 35
— IV. Arrivée à Whydah 49
— V. Personnel des factoreries 77
— VI. Autorités. — Vie et commerce à la plage. 92

DEUXIÈME PARTIE

Les otages 127

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I. Étude générale sur le Dahomey 263
— II. Mœurs et usages 337
— III. Politique 372
— IV. Religion 384
— V. Musique. — Littérature 389
— VI. Guerre 393
— VII. Géographie du Dahomey 401

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

HOOVER INSTITUTION

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

20M-6-67-17769

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Collection de voyages illustrés (form. in-16)

Chaque volume : broché, 4 fr. ; — relié en percaline, 5 fr. 50

ABOUT (Ed.) : LA GRÈCE CONTEMPORAINE. — 1 vol.
ALBERTIS (Dr) : LA NOUVELLE-GUINÉE. — 1 vol.
AMICIS (DE) : CONSTANTINOPLE. — 1 vol.
— L'ESPAGNE. — 1 vol.
— LA HOLLANDE. — 1 vol.
BELLE (H.) : TROIS ANNÉES EN GRÈCE. — 1 vol.
BOULANGIER : VOYAGE A MERV. — 1 vol.
BOVET (Mlle M.-A. DE) : TROIS MOIS EN IRLANDE. — 1 vol.
CAMERON : NOTRE FUTURE ROUTE DE L'INDE. — 1 vol.
COTTEAU (Edmond) : DE PARIS AU JAPON A TRAVERS LA SIBÉRIE. — 1 vol.
— UN TOURISTE DANS L'EXTRÊME-ORIENT. 1 vol.
— EN OCÉANIE. — 1 vol.
DAVID (Abbé) : L'EMPIRE CHINOIS. — 2 vol.
FARINI (G.-A.) : HUIT MOIS AU KALAHARI. — 1 vol.
FONVIELLE (W.) : LES AFFAMÉS DU PÔLE NORD. — 1 vol.
GARNIER (Francis) : DE PARIS AU TIBET. — 1 vol.
HÜBNER (baron DE) : PROMENADE AUTOUR DU MONDE. — 2 vol.
LABONNE : L'ISLANDE. — 1 vol.
LAMOTHE (DE) : CINQ MOIS CHEZ LES FRANÇAIS D'AMÉRIQUE. Voyage au Canada. — 1 vol.
LARGEAU (Victor) : LE PAYS DE RIRHA. — 1 vol.
— LE SAHARA ALGÉRIEN. — 1 vol.
LECLERQ : VOYAGE AU MEXIQUE. — 1 vol.
— LA TERRE DES MERVEILLES. — 1 vol.
MARCHE (Alfred) : TROIS VOYAGES DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE. — 1 vol.
— LUÇON ET PALAOUAN. — 1 vol.
MARKHAM : LA MER GLACÉE DU PÔLE. — 1 vol.
MONTANO (D.) VOYAGE AUX PHILIPPINES. — 1 vol.
MONTEGUT (E.) : EN BOURBONNAIS ET EN FOREZ. — 1 vol. — SOUVENIRS DE BOURGOGNE. — 1 vol.
— LES PAYS-BAS. — 1 vol.
PFEIFFER (Mme Ida) : VOYAGE D'UNE FEMME AUTOUR DU MONDE. — 1 vol.
— MON SECOND VOYAGE AUTOUR DU MONDE. — 1 vol.
— VOYAGE A MADAGASCAR. — 1 vol.
PIETRI : LES FRANÇAIS AU NIGER. — 1 vol.
RECLUS (Armand) PANAMA ET DARIEN. — 1 vol.
RECLUS (Elisée) : VOYAGE A LA SIERRA DE STE-MARTHE. — 1 vol.
ROUSSET (L.) : A TRAVERS LA CHINE. — 1 vol.
SIMONIN : LE MONDE AMÉRICAIN. — 1 vol.
TAINE (H.) : VOYAGE EN ITALIE. — 2 vol.
— VOYAGE AUX PYRÉNÉES. — 1 vol.
— NOTES SUR L'ANGLETERRE. — 1 vol.
TANNEGUY DE WOGAN : VOYAGE DU CANOT EN PAPIER LE « QUI VIVE ». — 1 vol.
THOMSON (J.) : AU PAYS DES MASSAÏ. — 1 vol.
THOUAR : VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD. — 1 vol.
VERSCHUR : AUX ANTIPODES. — 1 vol.
UJFALVY-BOURBON (Mme DE) : VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA. — 1 vol.
WEBER (Ernest DE) : QUATRE ANNÉES AU PAYS DES BOERS. — 1 vol.
WEY (Francis) : DICK MOON EN FRANCE. — 1 vol.

HOOVER INSTITUTION
STANFORD LIBRARIES
To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below
2000-6-67-17769

JUL 21 1971

DT 541.2 .C496 C.1
Trois mois de captiviteAPQ5725
Hoover Institution Library
3 6105 083 153 564